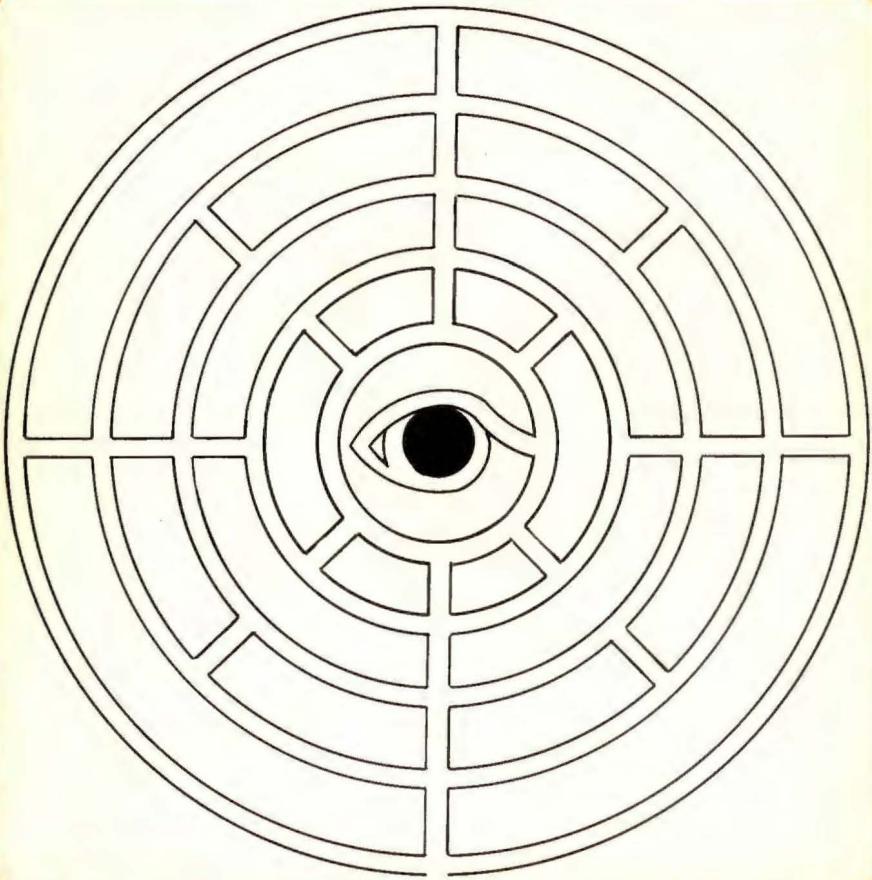
JACQUES LAVIGNE

# L'OBJECTIVITE

## SES CONDITIONS INSTINCTUELLES ET AFFECTIVES

RECHERCHES SUR L'HOMME



LEMEAC

# L'OBJECTIVITE

## SES CONDITIONS

## INSTINCTUELLES ET AFFECTIVES

Cet ouvrage a bénéficié d'une subvention
du ministère des Affaires Culturelles du Québec
au titre de l'aide à la publication.

« Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique, en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite des auteurs et de l'éditeur. »

© Copyright Ottawa 1971 par Les Editions Leméac Inc.

Dépôt légal — Bibliothèque Nationale du Québec

2e trimestre 1971

JACQUES LAVIGNE

# L'OBJECTIVITE

## SES CONDITIONS INSTINCTUELLES ET AFFECTIVES

COLLECTION RECHERCHES SUR L'HOMME

LEMEAC

Du même auteur :

*L'Inquiétude humaine*, Aubier, Paris 1953

A MES ETUDIANTES ET ETUDIANTS

DU

COLLEGE SALABERRY-DE-VALLEYFIELD

# INTRODUCTION

Les circonstances de la vie nous ont permis de confronter deux disciplines qui, jusqu'à maintenant, n'ont pas été rapprochées systématiquement : le savoir philosophique et l'expérience psychanalytique. Ce qui nous a conduit à une justification quasi expérimentale de la nécessité de l'activité philosophique et à l'élaboration d'une théorie, celle du symbolisme, susceptible d'enrichir la connaissance du psychisme tel qu'il apparaît au psychothérapeute et à l'éducateur, et de fournir à ces derniers des intuitions propres à servir leurs techniques thérapeutiques et éducationnelles. Ces réflexions nous ont été suggérées par l'analyse d'un cas particulier selon les méthodes de la psychanalyse (analyse d'un transfert et contre-transfert et psychanalyse personnelle didactique) avec vérification auprès de plusieurs autres dans l'optique de l'étude d'un problème d'une brûlante actualité : celui de l'homosexualité.

Ce travail peut encore se formuler d'une autre manière à partir de la préoccupation sous-jacente qui en a été l'inspiration constante : *la recherche des conditions instinctuelles et affectives de l'objectivité du discours conceptuel.* En effet, c'est en cherchant à élucider, d'un point de vue surtout expérimental et pratique, ce problème épistémologique de l'objectivité du discours que nous avons été amené à l'élaboration d'une théorie du symbolisme, à une justification de l'activité

philosophique et à un sondage, en profondeur, du problème de l'homosexualité.

A première vue le lien que nous établissons entre l'activité philosophique et l'homosexualité peut paraître associer indûment un problème qui relève de l'exercice de la raison pure à un autre qui appartient à la pathologie, l'un qui est strictement spéculatif et l'autre, en tant que phénomène aberrant d'érotisation, qui concerne l'observation clinique. Cependant, dans les faits, ce rapprochement inusité s'est révélé des plus fructueux et, d'ailleurs, ce sont les faits eux-mêmes qui nous y ont conduit. Non pas qu'ils nous aient suggéré quelque rapport, choquant et ridicule, de causalité nécessaire entre un phénomène et l'autre, mais plutôt parce que l'homosexualité et l'activité philosophique rejoignant la racine de l'être humain profond il s'y trouvait des points de contact par lesquels ils communiquaient et s'éclairaient mutuellement. Certes, l'homosexualité caractérisée est une manière déviée d'utiliser l'instinct et l'affectivité. Mais il n'est pas rare que la composition de la structure fine et élémentaire d'une nature nous soit manifestée dans ses apparitions irrégulières, voire anormale ; il n'est pas rare que ce soit la carence qui nous découvre l'existence et la nature de certains principes qui concourent à la constitution de l'être fondamental, sain et normal. Toujours est-il que si l'on tient compte des composantes affectives et instinctuelles de l'acte de connaître et des modes concrets d'approche du réel, on comprendra que la situation exceptionnelle que crée l'homosexualité aura une influence sur les catégories premières qui président à la compréhension intellectuelle de la réalité, catégories qui sont précisément l'objet de la réflexion philosophique. Mais il y a plus. Il nous est apparu que l'homosexualité est la face négative d'une autre attitude instinctuelle



et affective, celle-ci d'un caractère positif, qui est un fondement essentiel de l'objectivité du discours conceptuel. Nous avons constaté, en effet, que c'est à partir de l'homosexualité que l'on est le plus en mesure d'apercevoir cette fonction positive, d'en saisir la structure, la nécessité et l'usage. Cette fonction, en effet, dans le cours ordinaire de la vie normale nous est à peine perceptible et l'on ne songerait pas à en faire un élément essentiel à l'objectivité de la connaissance.

Cependant, comment entendons-nous l'activité philosophique dans cette recherche, surtout expérimentale, et dont les méthodes sont, avant tout, celles de la psychothérapie. Disons, d'abord, que notre premier but n'était pas d'y découvrir une justification nouvelle de l'activité philosophique, mais que cette justification s'est imposée à nous au cours même de l'expérience que nous poursuivions. Ce que nous cherchions, nous l'avons dit, c'étaient les conditions instinctuelles et affectives de l'objectivité du discours conceptuel. Or, il était clair que ce discours impliquait constamment un recours à ce qu'il a toujours été convenu d'appeler de la philosophie ; qu'il s'y trouvait toujours une sorte de signification de base à laquelle on pouvait réduire, quant à leur valeur ultime, un grand nombre de propositions et que cette signification avait une structure philosophique. Nous n'envisagions donc pas, dans cette optique, l'activité philosophique comme un univers mental dans lequel nous entrions soit pour adopter une philosophie, soit pour en construire une nouvelle à la manière des philosophes au cours des siècles. L'activité philosophique s'est donc présentée à nous comme un élément au sein d'une expérience qui n'était pas formellement philosophique ; comme un objet d'expérimentation au cours d'une recherche où il n'était pas entendu à l'avance qu'il s'imposerait à notre attention. Mais comment était-il possible de réduire, si l'on peut dire, l'activité philosophique aux

proportions et aux cadres d'une expérience de psychothérapie et quelle forme a prise cet élément philosophique à l'intérieur de cette expérience.

Remarquons que la nécessité d'inclure la fonction philosophique comme un constituant essentiel du psychisme nous est apparu très tôt comme une hypothèse inévitable. En analysant un grand nombre d'états psychologiques nous avons noté que les concepts philosophiques, et plus précisément leurs contenus (indépendamment des expressions techniques qui les traduisent) pouvaient servir de principe final d'intégration ou, au contraire, être utilisés comme agents de dissolution. Par conséquent le savoir philosophique pouvait être utilisé ou bien comme un principe d'ordre intérieur ou bien pour traduire la confusion d'un déséquilibre intime. Il semblait, en effet, que la matière philosophique était un lieu privilégié de rencontre pour les puissances conscientes et inconscientes du psychisme humain et pouvait, par le moyen du discours, fournir un objet observable de la justesse ou de l'incorrection de leur ajustement.

Ces observations nous ont amené à nous demander quelle existence on pouvait encore accorder aujourd'hui à la philosophie, et à une justification de l'activité philosophique à partir d'expériences qui relèvent de la psychothérapie et de normes que nous avons dégagées de la pratique de cet art.

Que la validité de l'activité philosophique puisse être mise en doute de nos jours, on peut le constater à plusieurs signes. Si l'on considère, en effet, l'importance de l'univers scientifique, aujourd'hui, il semble qu'il occupe tout l'espace de la connaissance savante et qu'il ne demeure aucun champ du savoir qui soit réservé uniquement à la philosophie. C'est ce qui est arrivé, en particulier, avec l'avènement des sciences humaines, les développements de la physique, de la psycho-



logie, de la sociologie et des théories du langage. En outre, si l'on consulte les programmes des universités du continent nord-américain, on rencontre bien peu d'endroits où l'on enseigne la philosophie comme on la concevait autrefois, pour sa valeur propre. Elle s'offre comme une étude d'auteurs anciens, comme une partie de l'histoire au lieu de se présenter comme un objet d'option, de refus ou d'adhésion. En Europe, elle se confond avec quelques grands noms, elle se réfugie dans l'obscurité des mots et la subtilité des systèmes ou tente de se renouveler en empruntant aux sciences humaines ou à la théorie physique, la matière de son rajeunissement et de son intérêt. C'est que la spéculation philosophique, en face de la méthode scientifique qui ne concède sa certitude qu'à la vérification d'expériences très circonscrites et contrôlées, apparaît comme le lieu des généralités et des abstractions.

Devant ce phénomène culturel, nous avons, afin de savoir si l'activité philosophique correspond encore, dans la conscience actuelle à une réalité autre que verbale, cherché la racine de cette activité à un niveau plus fondamental et plus humble que celui où l'on a coutume de se situer pour éliminer ou prolonger le prestige de cet ancien savoir. Nous avons, par méthode, mis de côté le mot même de philosophie pour ne retenir que les définitions et les vocables les plus communs qui désignent, au cours des siècles, l'opération de philosopher et l'objet de cette spéculation, afin de découvrir si ces attitudes d'esprit et ces mots ont un rapport avec des phénomènes de conscience spécifiques, objets d'observation, dont la présence ou l'absence agissent sur des qualités de l'appareil mental, affectif et instinctuel de l'être humain. Ensuite, nous avons mesuré la variation de ces qualités en nous référant à un modèle théorique communément accepté par les sciences du psychisme, modèle construit à partir d'expé-

riences cliniques ou, dans des conditions analogues, à partir d'expériences tirées du normal, de l'exceptionnel et du pathologique. Cette problématique, élaborée en fonction de ce modèle psychique dont nous étudierons la constitution dans le prochain chapitre, est antérieure à celle qui préside aux décisions de l'esprit dans l'ordre ontologique ou, encore, à celle qui conduit au choix d'un système philosophique ou à la volonté de s'en créer un. Elle a ce grand avantage de mettre un terme à un grand nombre de débats, la plupart du temps sans issue, qui encombrent les œuvres philosophiques contemporaines, débats qui sont nés moins de contacts répétés avec le réel, que d'une sorte de repliement de la réflexion philosophique sur elle-même et du poids de ses productions isolées du contexte culturel dont elles sont sorties. Cet avantage aussi de nous permettre de décider, au niveau même où l'on met en doute la valeur de l'activité philosophique, de sa permanence ou de sa désuétude. Cet avantage, enfin, dans la perspective limitée de ce travail, de nous fournir un instrument stable et acceptable par tous pour interpréter les contenus du discours conceptuel dans ses rapports avec l'instinct et l'affectivité et pour en mesurer l'objectivité.

Résumons, maintenant, de la manière la plus claire possible les principaux éléments de la démarche concrète, et, de ce fait, complexe, de cette recherche dont nous essayons de traduire en mots, et par conséquent spatialement et selon un ordre temporel, ce qui, dans la pratique, était simultané et imbriqué. Cet ouvrage comprend deux grandes parties et sera publié en deux volumes mais pour rendre compte d'un seul objet : les conditions instinctuelles et affectives de l'objectivité du discours conceptuel. La première partie portera surtout sur les aspects psychanalytiques de ce problème et la seconde sur ses aspects philosophiques, mais en montrant,



chaque fois que cela sera nécessaire, le lien intime qui relie la première partie à la seconde.

Dans la première partie nous examinerons longuement le problème de l'homosexualité et, dans la seconde, celui de la valeur de l'activité philosophique bien que ni le premier problème ni le second ne soit l'objectif principal de notre recherche. Toutefois, nous croyons qu'en abordant ces deux problèmes en vue de trouver une solution à un troisième nous avons fait avancer la compréhension des deux premiers en les analysant sous un éclairage nouveau. Et nous avons du même coup, pensons-nous, enrichi la compréhension de notre objet principal en le rejoignant au cœur de sa réalité la plus concrète.

En outre, toute cette recherche n'aurait pas été possible sans cette théorie du symbolisme, à laquelle nous consacrerons un chapitre, puisqu'elle est à la fois l'objet formel de cette recherche, le ciment qui en soude les parties, la logique interne et l'éclairage qui en commandent les principales analyses. C'est par cette théorie du symbolisme qu'il nous a été possible d'obtenir un mode de compréhension où pouvaient se rencontrer les rapports du conscient et de l'inconscient, de l'homosexualité et de l'activité philosophique. C'est, de plus, cette hypothèse de la généralisation possible du symbolisme comme *caractéristique universelle* des langages qui est à l'origine de l'idée directrice de la recherche dont nous rapportons le contenu et les résultats dans cet ouvrage. Enfin, pour rattacher l'ensemble de cette étude à des idées qui sont maintenant en tête des préoccupations épistémologiques de notre temps, disons qu'elle tente, à partir d'expériences de psychothérapie, de définir la nature des structures inconscientes qui sont sous-jacentes à l'élaboration du discours conscient, d'articuler les mécanismes complexes de ces structures, d'en montrer

l'universalité probable et d'établir un lien nécessaire entre ces schèmes affectifs inconscients et l'authenticité et l'objectivité de la connaissance.



## CHAPITRE I

## MODELE PSYCHIQUE

Nous traiterons maintenant de ces normes que nous avons dégagés de l'expérience et qui nous semblent les plus aptes à nous permettre d'évaluer, dans la pratique, le degré de normalité d'un psychisme. Elles nous serviront tout le long de notre ouvrage, aussi bien dans la première partie qui est surtout psychanalytique, que dans la seconde qui est avant tout philosophique. Ces normes sont en général très simples, faciles à repérer et à comprendre et indépendantes de tout système philosophique ou credo religieux particuliers et d'un comportement spécifique dans l'ordre de l'instinct. A ce propos on sait que les théories psychanalytiques, très souvent, à partir d'une certaine interprétation de Freud, ont accordé une très grande importance à la conduite et aux expériences de l'individu dans l'ordre sexuel, et partagé ces expériences en critères et en symptômes suffisant à déterminer l'état d'un psychisme, son degré de normalité. On rencontre très rarement de nos jours un auteur qui, dans la littérature psychanalytique, précise que son vocabulaire et ses théories ne doivent pas être interprétés littéralement et qui en souligne la nature opérationnelle et partiellement symbolique. Ce qui a de très graves inconvénients puisque, la vie de l'instinct sexuel étant

voilée par une sorte de pudeur naturelle, la définition de la normalité vient vite se confondre avec un dépistage de comportements irréguliers pour des fins qui n'ont rien à voir avec la science ou avec un aménagement social rationnel des forces humaines. Aussi bien l'expérience nous a conduit à découvrir et à grouper des normes qui, si elles s'appliquent à la clinique, ont cet avantage de pouvoir être utilisées en dehors de cette optique très spéciale et d'éviter de transporter en dehors du bureau du clinicien des critères qui deviennent vite, sans le contrôle des faits et de l'art qui les interprète, des catégories diffamantes qui rendent impossible toute objectivité, tout jugement de valeur ultérieur et élimine tout espoir de rejoindre une épistémologie universelle.

Voici donc ces normes dont le nombre et la nature nous ont été dictés progressivement par l'expérience. Nous en commenterons brièvement, dès maintenant, la signification pour la préciser davantage plus loin à mesure que nous utiliserons l'une ou l'autre de ces normes ou leur ensemble.

*Première norme :*

## LA COHERENCE DANS LES PENSEES ET LES ACTIONS

Nous ne voulons pas dire que l'on ne peut pas découvrir une très grande cohérence dans un comportement maniaque, dans une certaine folie, ou qu'un comportement raisonnable ne suppose aucune adaptation aux faits, ni que la vie n'exige pas l'assouplissement d'une logique trop abstraite. Aussi bien l'incohérence est plutôt le résultat de la juxtaposition de deux logiques dont une seule est avouée et reconnue, alors que l'autre est inconsciente, partiellement inconsciente



ou simplement dissimulée. L'inconséquence vient du fait que la logique du rêve prétend parler au nom de la réalité, celle de l'opportunisme au nom de celle d'une éthique, d'une métaphysique ou d'une science. Cette inconséquence ne tarde pas à se traduire dans le langage et la conduite, mais d'une manière toujours difficile à dénoncer du premier coup, puisque le psychisme engagé dans cette voie anormale cherche toujours, au niveau des apparences, à contredire les fins inavouées qu'il poursuit et qui sont la seule cohérence et la seule logique de son inspiration fondamentale.

*Deuxième norme :*

## LA QUALITE DE LA MEMOIRE

Il n'est pas question de ces dates d'histoire dont on se souvient ou que l'on ne retient pas, des noms propres que l'on se rappelle ou que l'on ne peut retrouver, non plus que de l'oubli de l'endroit où l'on a trop bien rangé un objet. Il est plutôt question de cette mémoire qui fait que notre vie n'est pas une série d'instants discontinus, mémoire qui est essentielle à la densité, à la lucidité et à l'ampleur de la conscience. C'est cette mémoire qui constitue l'assise fondamentale du progrès de la pensée, du sens des responsabilités et des fidélités du cœur. On a pu constater, en effet, qu'un des traits principaux de certains traumatismes, de certaines névroses et d'une certaine forme de faiblesse de l'intelligence était caractérisé par une incapacité de joindre ce qui a été pensé dans le passé à ce qui est pensé dans l'instant ; par une incapacité de prendre du recul par rapport au présent et par conséquent par une dépendance totale à ce qui passe, ou

encore, ce qui revient au même, par rapport à un passé sclérosé que l'on projette indéfiniment dans l'événement dont on est esclave aussi longtemps que l'on a le pouvoir de prolonger et d'imposer cette impuissance mentale. Ajoutons qu'il y a une manière d'oublier, de retenir, qui est sagesse, santé, normalité et une autre qui est folie, maladie et déséquilibre. Cette mémoire n'est donc pas la même chez tous et il est possible d'observer avec beaucoup de précision ses lacunes, l'étendue de son pouvoir de rappel, et, si l'on peut dire, la qualité de ses mécanismes d'oubli qui n'ont pas qu'un sens négatif, loin de là, puisqu'ils ne sont pas étrangers à un processus vital d'universalisation authentique.

*Troisième norme :*

## LA CAPACITE D'ABSTRAIRE

Il y a deux manières d'abstraire : l'une superficielle et l'autre profonde. Nous appelons abstraction superficielle cette généralisation qui accompagne le langage et que tout homme emploie depuis son enfance, où il a appris l'usage des mots, et tant qu'il possède le minimum de conscience requis pour accomplir les opérations les plus élémentaires nécessaires à sa survie. Mais ce n'est pas de cette abstraction dont nous parlons ici. Ce n'est pas elle que révèle et définit l'activité philosophique ; ce n'est pas elle non plus dont les sciences du psychisme constatent, mesurent et corrigent les déficiences. Cette abstraction élémentaire n'est, au fond, que l'origine d'un mouvement qui engage toutes les puissances, instinct, affectivité et intelligence, dont le terme est l'accomplissement de l'acte de comprendre dans une idée



ou un concept, mouvement qui est l'abstraction dans son sens profond et vital.

Nous savons qu'un objet peut être connu comme douleur, comme odeur, comme forme ; qu'un événement peut être appréhendé comme une tristesse, un plaisir, une nausée ; un désir, interprété selon nos attirances, nos répulsions et nos rêves. Sans doute nous attachons à cet objet, à cet événement un mot qui le désigne comme quelque chose qui est en dehors de nous. Cependant nous n'avons pas encore atteint cette abstraction profonde qui préoccupe les sciences du psychisme et qui est la caractéristique principale de l'objectivité du discours conceptuel. En effet, si le processus de l'abstraction est arrêté à ce niveau, la signification d'un mot, qui semble avoir une portée universelle et objective, est réduite à cette matière nerveuse, instinctuelle et affective qui lui sert de support et est, par conséquent, purement subjective.

*Quatrième norme :*

## L'USAGE QUI EST FAIT DU SYMBOLISME

Nous aurons l'occasion de traiter très souvent du symbolisme dans cet ouvrage puisqu'il en constitue la perspective centrale. Mais il est important de noter, dès maintenant, la place irremplaçable, et trop souvent oubliée, qu'il occupe parmi les normes à retenir pour l'évaluation du degré de normalité d'un psychisme ou d'un groupe. Nous avons employé le mot *usage* parce que ce n'est pas la présence ou l'absence de symbolisme dans le langage et dans l'action qui permet de déterminer le degré de normalité d'un psychisme, mais bien l'utilisation consciente ou inconsciente que

l'on fait de ce symbolisme. Les intuitions du cœur, par exemple, s'expriment très souvent symboliquement, le symbole s'offrant alors comme une sorte de raccourci pour la rapidité d'une intelligence qui va plus vite que ce que la conscience est en mesure de contenir et de s'exprimer dans l'instant. De même, dans le champ de l'invention, l'image, qui tient lieu de symbole, s'offre souvent comme le dessin global et instantané d'un itinéraire intellectuel à parcourir dont la fécondité est apparue comme un éclair à la pensée. Ce sont des usages normaux du symbolisme. Cependant, dans l'usage normal du symbolisme, il demeure toujours une très grande place pour les relations ordinaires et directes avec le réel. Il n'en est pas ainsi dans les états névrotiques ou de dissimulation où le symbolisme est souvent omniprésent. Aussi bien lorsqu'il y a une trop forte dose de symbolisme dans une conscience, on peut déjà y lire les indices d'un symptôme ou d'un état anormal. La réalité, alors, ne sert qu'à porter les projections du sujet qui s'y meut : sa volonté de puissance ; ses agressivités ; l'image qu'il se fait de lui-même dont son être véritable n'est que le simulacre.

*Cinquième norme :*

## LE SENS DES RESPONSABILITES OU LA CAPACITE DE REPONDRE DE SES ACTES

Cette norme ne requiert pas de longues explications pour être comprise, tellement elle est obvie. Il nous semble, toutefois, important de remarquer qu'on ne la rencontre à peu près jamais, dans la pratique comme dans la théorie, figurant comme critère d'évaluation du degré de solidité d'un



psychisme et que, dans l'action, on lui substitue rapidement des concepts qui désignent davantage l'apparence des êtres que leur fond, le titre social attaché à une fonction que la qualité de l'exercice de cette fonction. On remplacera cette norme, encore, par ces critères que l'on rattache à l'instinct sexuel et qui, en dehors des connaissances et de l'art du clinicien consciencieux (ainsi que nous l'avons déjà souligné) ne sont que des conjectures et sont toujours accompagnés, chez le sujet qui juge, d'émotions qui n'ont rien à voir avec l'objectivité. D'ailleurs ces critères ne sont pas étrangers aux appréciations mondaines et aux conventions sociales et bourgeoises d'une époque. Ils sont variables comme elles et relèvent davantage de la vanité (qui peut tout aussi bien prescrire, pour bien paraître, tantôt la feinte d'un donjuanisme débridé, tantôt la comédie d'un puritanisme sans défaillance) que de la moralité ou du souci de la rationalité.

*Sixième norme :*

## L'APTITUDE A S'ATTACHER PAR UN AMOUR ALTRUISTE A UN SEUL ETRE

Dans cette définition il y a certains mots dont il est essentiel de souligner l'importance. Par exemple, si nous écrivons « aptitude » c'est afin de préciser qu'il n'est pas nécessaire, pour conclure à la normalité de quelqu'un, que, de fait, il aime un être d'un amour altruiste, mais seulement qu'il est capable d'obéir au dynamisme de ce sentiment. Par ailleurs le mot « altruiste » est utilisé pour désigner une certaine forme d'amour et exclure les autres en tant que critère déterminant de normalité. Enfin, nous spécifions qu'il s'agit de

l'amour « d'un seul être », pour indiquer à quelle condition cette norme, portant sur l'affectivité, peut avoir la valeur d'un critère. Quelqu'un peut bien se dévouer au service d'un groupe, d'une communauté, il n'en demeurera pas moins que ce sera à partir de sa possibilité de s'attacher à un seul être que l'on pourra juger la qualité de son attachement à ce groupe.

Certaines interprétations freudiennes réduisent ce critère aux rapports sexuels de l'homme avec la femme et vice versa, ce qui conduit à des conclusions simplistes et ridicules. On sait, en effet, que sous des réussites purement techniques et temporaires d'expériences hétérosexuelles peuvent se cacher toute une gamme d'échecs affectifs et que, d'autre part, l'impuissance ou la frigidité [1] ont précisément comme origine des carences qui relèvent de l'affectivité générale. Dans cet esprit, nous aurons l'occasion, un peu plus loin, de revenir sur ces catégories fondamentales, le féminin et le masculin, mais pour leur prêter un tout autre sens que celui que l'ignorance, les préjugés, les habitudes séculaires, la compétition des sexes et la vanité masculine nous ont accoutumés à leur donner. Dans cette optique nouvelle, nous serons plus en mesure de les intégrer dans une théorie générale de la connaissance humaine concrète où nous verrons que, effectivement, elles jouent un rôle de tout premier plan.

1. A propos du problème de la frigidité féminine, il convient de noter son caractère mystérieux et qu'on ne peut jamais l'utiliser comme un signe d'une carence de l'affectivité générale ou d'un état anormal de l'équilibre intérieur. Par ailleurs, il y a des formes de réponses sexuelles, chez l'homme, comme chez la femme, en apparence parfaitement normales, qui n'en sont pas moins les symptômes d'un état névrotique.



*Septième norme :*

## LE POUVOIR DE CREER ET, PAR CONSEQUENT, DE ROMPRE AVEC LES REPETITIONS STERILES ET NEVROTIQUES

Nous employons le mot « créer » dans un sens humble et d'application générale. Il ne désigne donc pas uniquement le travail de l'artiste, de l'inventeur, du découvreur ou du savant. Le mot, créer, veut dire ici cette aptitude à maintenir un constant rapport vital entre nous et la réalité, de telle sorte que la routine ne prenne jamais le pas sur elle et ne devienne un écran entre elle et nous, écran qui nous dissimulerait les évolutions du réel et qui, insensiblement, finirait par nous en séparer. Nous avons précisé qu'il ne s'agit pas de toute répétition, mais de celles qui sont névrotiques et stériles. Comment les distinguer ? Peut-être en ce sens que la répétition névrotique est moins l'expression d'une fidélité que sa trahison déguisée et que, par rapport à son origine, elle ne fait que traduire une signification corrompue. C'est ainsi que créer, dans le cours du devenir, c'est tout aussi bien conserver, retrouver que faire du neuf et découvrir, bien que ces opérations, en apparence contraires, viennent souvent se confondre dans l'action concrète. En effet, être fidèle à des valeurs permanentes c'est souvent redresser, inventer des formes nouvelles, réagir, rompre avec le courant où nous emporte le quotidien, l'accumulation des adaptations faciles et des définitions prématurées et paresseuses. On les distingue aussi en ce sens que la répétition normale apporte ses richesses, fait avancer quelque chose alors que l'autre, bien qu'elle s'inscrive dans la vie, est comme un tissu de

stimulus et de réponses qui se fabrique en dehors de l'objet et qui émerge chaque fois qu'il faudrait affronter cet objet au lieu de l'éviter.



## CHAPITRE II

## UNE THEORIE DU SYMBOLISME

A l'aide de ces normes dont nous venons de parler dans le chapitre précédent nous nous proposons donc l'examen de deux réalités et de leur rapport : les racines de l'homosexualité et les fondements de l'activité philosophique, et cela, en vue de rendre compte des éléments de la connaissance concrète et vitale, de sa rectitude et de ses déviations. Mais il nous aurait été impossible de pénétrer au cœur de ces problèmes, d'en rejoindre les clivages d'intelligibilité sans être aidé par un certain nombre de principes qui se sont dégagés progressivement au cours de nos expériences, qui nous ont servi d'outils et que nous avons groupés sous le titre de théorie du symbolisme, théorie qui n'a que des rapports très lointains avec les écoles symboliques en art et en poésie. En effet, cette théorie du symbolisme est, avant tout, une généralisation tirée d'expériences déjà connues dans le domaine de la thérapeutique mais dont on n'avait pas encore élaboré le contenu intellectuel de telle sorte qu'on en puisse détacher des lois susceptibles d'être intégrées à une épistémologie générale. Cette tentative de schématisation s'inscrit, croyons-nous, dans la ligne des préoccupations de cette école de pensée (Lacan, Laplanche, Leclaire, Bénéviste, Claude Lévy-Straus) où les découvertes de la psychanalyse, de la linguistique, de l'épis-

témologie et de l'anthropologie se conjuguent pour s'éclairer mutuellement [1]. Elle n'est pas étrangère non plus, à certaines intuitions plus anciennes qui ont été à l'origine de l'œuvre d'Alfred Korzybski.

Ajoutons dès maintenant que les principes de notre théorie du symbolisme sont d'une nature sémantique analogue à la nature sémantique des éléments de la théorie atomique. Cette théorie du symbolisme, effectivement, tente de rentre compte de l'infiniment petit dans le domaine psychique, et, de même que l'électron et ses compositions demeurent inaperçus dans l'expérience ordinaire de la matière, ainsi en est-il à peu près toujours des principes du symbolisme dans nos expériences ordinaires du psychisme humain. Toutefois, la validité de la théorie du symbolisme est vérifiée de la même manière que celle de la théorie atomique : en nous permettant d'agir auprès du psychisme humain avec une certaine efficacité comme si nous possédions une image de son organisation intime. Cette image est une approximation mais, sans elle, c'est un aspect important du monde de la signification qui échappe à la conscience.

Cette théorie du symbolisme s'applique au langage et, par extension, au comportement. Si nous parlons de théorie c'est que, à partir d'expériences nombreuses, il nous a semblé que la signification du langage était globalement appuyée sur une fonction de symbolisation, expression de la totalité de la partie incarnée du psychisme, cette partie par laquelle la partie proprement intellectuelle devient vivante et est appropriée par le sujet. Il nous est apparu, de même, que ce

1. Au moment où nous avons commencé ces travaux de recherches, il y a dix ans, cette école de pensée n'était pas aussi caractérisée qu'elle l'est aujourd'hui et elle était totalement inconnue dans le milieu où nous travaillions.



symbolisme de base obéissait à des lois que l'on pouvait exprimer dans des énoncés généraux.

L'interprétation, maintenant bien connue, que Ferdinand de Saussure fait du signe linguistique, peut nous aider à situer, à l'intérieur du langage, l'expérience épistémologique que nous tentons ici de traduire sous la forme d'une théorie générale. Pour de Saussure « le signe linguistique unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique » [1]. Il souligne que, dans l'usage courant le terme signe désigne uniquement l'image acoustique. On oublie, pense-t-il, et avec raison, que cette image n'est signe qu'en autant qu'elle implique le total, c'est-à-dire le concept et l'image acoustique. L'ambiguïté disparaît, ajoute-t-il, si l'on emploie le mot signe pour le total (image linguistique et concept) et remplace les termes concept et image acoustique par signifié et signifiant. La théorie du symbolisme, dont nous tentons ici d'esquisser le schéma et les lois fondamentales, se situe du côté du signifiant.

Nous traiterons maintenant de la définition du symbolisme tel que compris par la théorie du symbolisme dont nous parlons et des principales lois de cette théorie.

## *LA DEFINITION DU SYMBOLISME :*

*Il y a symbolisme lorsqu'un signe possède au moins deux significations. Dans un symbole, en effet, nous utilisons la signification d'une chose connue pour désigner la signification d'une autre difficilement accessible. Ce qui échappe à notre emprise est, soit inconscient et appartient au dynamisme instinctuel ou à la pensée implicite, soit conscient et relève de*

1. F. de Saussure, **Cours de linguistique générale**, Payot, Paris 1966, p. 98.

*l'idéal comme norme artistique, du réel ultime comme recherche scientifique, de l'immatérialité comme raison métaphysique ou de l'invisible comme réalité spirituelle.*

La théorie du symbolisme se préoccupe plus particulièrement de découvrir les significations symboliques inconscientes et celles, plus ou moins conscientes, qui naissent d'un climat mental ou social de dissimulation. En vue de cela, elle construit une conscience hypothétique, c'est-à-dire un faisceau d'intentions qui permettent de discerner un symbolisme où, auparavant, on n'en soupçonnait aucun. Si l'hypothèse est exacte, elle est confirmée par la signification qu'elle a fait apparaître et qui, sans l'hypothèse, n'aurait pas été aperçue ; elle est confirmée aussi par des effets vérifiables expérimentalement mais qui, antérieurement, avaient échappé aux perceptions ordinaires de la conscience ou s'offraient comme des irrationnels.

Ce que Freud écrit au sujet de l'inconscient fait partie de cette conscience hypothétique de même que les caractéristiques qu'il attribue à ce système inconscient (ignorer la loi de la contradiction, être étranger au temps, suivre la règle du plaisir). Toutefois, ce n'est pas rendre parfaitement compte de ce que révèle l'expérience clinique et extra-clinique que de réduire à un produit du refoulement le symbolisme caché et inconscient qui est à l'origine du langage et au cœur de la connaissance. S'il est vrai que ce refoulement est de toute première importance pour expliquer la cohérence cachée des lacunes du discours conscient, il a cette importance par rapport à un état, plus ou moins théorique et idéal, où il n'y a pas de refoulement au sens pathologique du terme, bien que l'on ne puisse pas dire que cet état n'est pas inconscient et, par conséquent, qu'il n'est pas objet d'interprétation. Le concept de refoulement évoque l'idée d'une situation déficitaire et comporte une résonance négative. Or l'expérience clinique



et extra-clinique révèle la présence d'un fond inconscient qui ne répond pas à cette situation négative, à moins que l'on veuille réduire à un refoulement toute transformation métaphorique de l'énergie vitale initiale. Il nous est apparu, en effet, que pour circonscrire le problème de l'objectivité, il faut construire l'hypothèse d'un lieu psychique que l'on peut appeler pulsionnel dans le langage freudien et, dans un langage ontologique, la soudure de l'âme et du corps, lieu qui est le principe de la fonction de symbolisation qui soutient le langage. Ce lieu est celui du signifiant, lequel est l'être même du sujet, ses angoisses, ses pulsions, pulsions de mort et sexuelles, ses rapports premiers aux grandes catégories affectives, celles qui naissent des liens naturels à la mère et au père. Il y a un symbolisme pour le refoulement issu du complexe d'Oedipe, du narcissisme, mais il y en a un, de même, pour la relation père-fils, pour l'Oedipe résolu, pour l'hétérosexualité. Ce symbolisme appartient au signifiant mais il n'est pas étranger au signifié puisqu'il est cette façon dont le signifié est vécu par le sujet.

*PREMIERE LOI DE LA THEORIE DU SYMBOLISME :*

*Les mots, spécialement ceux qui ont un contenu qualitatif comme c'est le cas des vocables du langage commun, de la philosophie, de l'art et de la religion ont, non seulement une portée intellectuelle, mais ils ont aussi un support affectif, instinctuel et biologique qui fait partie du dynamisme de la représentation conceptuelle et la soutient.*

A première vue cette loi semble sans fondement réel apparent, en tous les cas bien difficile à vérifier et à appliquer. Il est vrai que le manuel le plus élémentaire de préceptes littéraires reconnaîtra, sans hésitation, que certains mots, en

tant qu'ils véhiculent des images, par exemple à l'intérieur du style poétique, s'adressent à l'affectivité et sont susceptibles de l'éveiller et de la nourrir. Sans doute, à partir de l'étude des réflexes, de la sensation, du grand sympathique et de l'inconscient, on discernera la présence d'éléments biologiques et instinctuels préparatoires à l'acte de la connaissance. La philosophie, elle-même, au cours des siècles, a tenté, à plusieurs reprises, de réduire le processus de la connaissance à des déclenchements identiques à ceux qui existent au niveau de la nature physique. Ainsi Démocrite, Hobbes, les américains Ogden et Richards. Enfin les psychanalistes reconnaîtront que le langage est chargé de messages venant de l'inconscient et, par conséquent, qu'il en traduit les aspirations et les inhibitions. Mais que cela soit vrai d'une manière générale du langage commun, de celui des sciences religieuses ou philosophiques et même de celui des sciences de l'homme et que la vitalité et l'autonomie sémantique des mots de ces univers linguistiques puissent dépendre de la structure de l'affectivité, des instincts et de la biologie d'un sujet, cela paraît improbable. Cependant les expériences de la psychothérapie nous démontrent tout autre chose. Or nous sommes convaincu que ces renseignements, que la psychothérapie tire de son art et de ses méthodes dans un contexte clinique, sont analogues à ceux que le biologiste obtient dans son laboratoire à l'aide du microscope au sujet, par exemple, de la composition des tissus qui sont isolés, coupés d'une certaine façon et soumis à des colorants puis regardés à travers des lentilles puissantes. Certes ces expériences de la psychothérapie demandent à être élaborées, réinterprétées si l'on veut en généraliser le contenu, sans tomber dans l'erreur de ces psychanalystes ou de ces biologistes qui ont, au lieu de chercher à intégrer leur savoir dans une explication plus



vaste, tenté d'obtenir l'essence de la pensée au terme d'une simplification du problème de la signification à l'échelle de leur optique forcément spécialisée et limitée.

Pour ce qui est du rapport des mots avec l'affectivité et les instincts, nous aurons l'occasion tout le long de cet ouvrage de le montrer plus d'une fois. Mais nous ne reviendrons pas, ou à peine, sur l'aspect biologique qui entre dans la composition de ce support qui soutient nos mots, véhicules de nos idées. Nous avons même hésité à le mentionner à cause de son invariabilité, au niveau de la sensation, d'un sujet à un autre. Cependant, ce serait transcrire l'expérience d'une manière incomplète que d'ignorer cet élément biologique. D'autant plus qu'en le notant, nous voulions, non seulement rendre compte du symbolisme universel de la sensation, mais aussi faire état de ces modifications de la constitution végétative de l'être humain que la psychothérapie provoque à partir de stimuli purement verbaux. Ces modifications peuvent s'identifier à des conversions hystériques et constituent un véritable langage biologique, de type symbolique, et obtenu uniquement par un certain usage du langage verbal. On sait, par ailleurs, qu'un signifiant peut, au lieu de conduire à la conscience le signifié qu'il connote, engendrer une mutation biologique ou encore transmettre à la conscience son message mais au prix de pertubation dans l'ordre biologique et physiologique : contractions des artères, de l'estomac, sécrétion anormales de certaines glandes, déclenchement ou dérèglement du système sexuel. Nous ne pensons pas que ce soit faire une extrapolation que d'étendre à l'usage général du langage la possibilité de ces formes spéciales d'incorporation biologique de la signification des mots. Nous pensons, au contraire, qu'il est important, dans une recherche sur les conditions de l'ob-

jectivité du discours conceptuel, de prévoir la possibilité de cette déviation de l'énergie significative d'un vocable.

*DEUXIEME LOI :*

*Ce qui, dans un mot, vient de l'instinct, de l'affectif et du biologique s'exprime et se découvre par la partie symbolique de son contenu intellectuel.*

Ce troisième principe précise de quelle manière les mots ont un support affectif, instinctuel et biologique. Il précise comment ce support ne s'identifie pas au stimulus biologique, à une traduction pure et simple de l'inconscient ou, encore, à une forme déterminée de l'affectivité.

Sans doute, on ne peut pas, dans un mot, distinguer des parties, pratiquer sur lui des coupures comme s'il possédait une épaisseur. Mais on peut, à partir d'un même vocable, distinguer des formes de signalement qui n'ont pas la même fonction dans le sujet. Le mot nous conduit à un signifié, à un concept qui s'adresse à l'intelligence. Mais le même mot, en tant que signifiant, est un symbole pour notre psychisme considéré comme synthèse biologique, affective et instinctuelle. Par exemple, la partie symbolique du mot être comprend la façon dont le sujet vit la présence et l'absence, la manière dont il éprouve la vie, la solitude, la mort, l'angoisse. On pourrait analyser ainsi un grand nombre de termes : l'ordre, l'anarchie, la cause, l'espace, la matière, l'autorité, etc. On pourrait, de même, chercher à traduire le fond symbolique qui soutient des œuvres philosophiques comme celles d'Hegel, de Nietzsche, de Kierkegaard, de Bergeron, de Marx, de Sartre, de Marcuse.

Nous avons comparé notre théorie du symbolisme à la théorie atomique, c'est-à-dire l'explication d'une réalité qui



échappe entièrement à notre appréhension immédiate. Cependant nous pouvons affirmer avec certitude que ce support symbolique est une réalité qui, comme le monde de l'atome, est objet d'expérience bien que nous ne puissions pas, la plupart du temps, comme c'est le cas pour l'électron, rejoindre ce support symbolique dans son individualité et le situer avec exactitude dans le déroulement du processus de la connaissance.

Peut-être pouvons-nous ajouter que la présence de cette fonction symbolique se fait davantage sentir du côté de ses excès, que nous en prenons d'autant plus conscience qu'elle est déréglée de même que notre attention se porte du côté de notre estomac, de notre cœur, de nos reins, dont nous avions jusqu'alors oublié l'existence, lorsque l'un de ces organes est malade. Ce symbolisme n'existe donc pas uniquement lorsque les fonctions psychiques sont perturbées, bien que ce soit à ce moment-là qu'il se fasse le plus sentir.

Disons, enfin, qu'il ne faut pas concevoir ces notions matériellement comme des blocs dans l'espace et essayer de disséquer le contenu d'un mot comme on démonte un moteur. Ce que nous essayons de distinguer le plus clairement possible ce sont ces éléments, dans le sujet, qui, à partir des mots, entrent dans la composition de l'acte de comprendre, ces éléments, en particulier, dont un grand nombre d'expériences nous ont montré l'importance mais qui, jusqu'à maintenant, ont été rarement isolés et reconnus. Si nous parlons d'un support symbolique c'est précisément parce que, dans les mots, il y a une signification qui est vécue par l'instinct, l'affectivité ou biologiquement, mais qui ne fait pas partie de la définition en concepts des vocables employés, si ce n'est symboliquement ou comme une image porte une idée.

*TROISIEME LOI :*

*Le contenu intellectuel d'un mot peut transporter un symbolisme ou bien positif ou bien négatif par rapport à ce modèle psychique dont nous avons parlé. C'est-à-dire qu'il vient ou bien favoriser et enraciner l'acte de comprendre, ou bien l'entraver et le faire dévier.*

Pour faire comprendre le sens de cette troisième loi, rappelons d'abord des faits très simples. Par exemple, on peut utiliser des mots qui, soit par les images dont ils enveloppent une idée, soit par la disposition qu'on leur fait occuper dans le discours, soit, encore, à cause du lieu où on les situent dans un système, connotent des sentiments de stérilité et d'impuissance et provoquent une sorte d'assoupissement biologique. C'est d'une idée qu'il s'agit, dont on parle au niveau conceptuel et même peut-être, d'une idée qui, elle, en tant que concept, est une idée généreuse, ample, féconde et forte. Mais ce n'est pas ce qui est vécu du côté de l'instinct, de l'affectivité, du biologique. La réciproque est également vraie comme nous aurons l'occasion de le démontrer par la suite. On pourrait, pour expliciter le sens de cette loi, en montrer l'application à la pensée religieuse, philosophique, éthique, sociale et politique et à la vie quotidienne. Ainsi le fond de la religion chrétienne est l'amour, l'incarnation et la résurrection. La mort du Christ est importante et a un sens profond. Mais on peut, à partir du christianisme, développer une mystique du masochisme, du sadisme, de la haine, de la domination et de la peur.

*QUATRIEME LOI :*

*Il y a un point limite où viennent se rencontrer la partie conceptuelle et la partie symbolique d'un mot ou d'une*



*proposition. Or si la partie symbolique franchit cette limite, l'équilibre est rompu et l'instinctif, l'affectif et le biologique abandonnent leurs fonctions de support pour devenir, d'une manière dissimulée, toute la signification du contenu intellectuel. L'objectivité est alors perdue et c'est une sorte de maladie qui s'installe dans la fonction intellectuelle pour la détruire à la manière d'un parasite.*

Cette quatrième loi est, évidemment, très importante et, comme on peut le constater, les autres lois que nous venons d'énoncer antérieurement convergent vers celle-ci. C'est cette dernière loi, en effet, qui permet de distinguer le savoir authentique de sa contrefaçon, celui qui est l'expression d'une connaissance réelle et celui qui est la projection d'un rêve multiforme ou d'un désordre intérieur. Dans l'instant et la pratique ils se distinguent à peine puisque l'un et l'autre, s'ils entrent dans le savoir savant, utilisent le même ésotérisme des vocabulaires scientifiques spécialisés et cela est particulièrement vrai et important lorsqu'il s'agit de la philosophie qui est, comme nous le montrerons, une langue de base, un appui privilégié pour les autres langages. Nous nous référerons souvent à cette loi au cours de cette étude, en particulier à propos de cette catégorie inconsciente que nous avons appelé le faux-féminin, à propos du narcissisme, de l'homosexualité, de la relation père-fils, du délire du médiocre, structures qui sont toutes liées au phénomène concret de l'acquisition du savoir, du développement de la connaissance et de l'authenticité et de l'objectivité de la pensée conceptuelle.

Nous avons dit l'essentiel des principes fondamentaux de cette théorie du symbolisme que nous appliquerons, maintenant, tout le long de cet ouvrage et sans laquelle nos recherches sur les conditions instinctuelles et affectives de l'objectivité du discours conceptuel n'auraient pas été possibles,

en particulier nos interprétations de Freud, nos analyses des racines psychiques de l'activité philosophique et cette étude sur l'homosexualité que nous aborderons dans le chapitre suivant.



## CHAPITRE III

## L'HOMOSEXUALITE

Il nous paraît nécessaire d'entreprendre dès maintenant notre étude sur l'homosexualité, étude qui est, certainement, à plus d'un point de vue, l'aspect le plus important de cet ouvrage qui cherche à élucider la nature des conditions subjectives de l'objectivité de la connaissance. Le plus important parce que c'est cette étude, poursuivie d'une manière expérimentale à l'aide des méthodes de la psychothérapie, qui nous a mis sur la piste d'une approche nouvelle du problème de l'objectivité du discours. Le plus important, enfin, parce que, croyons-nous, par cette étude, nous avons apporté une contribution que nous espérons utile à un chapitre fondamental de la psychopathologie et de la psychologie normale, en particulier quant aux rapports des générations d'un même sexe entre elles, par exemple les relations père-fils, adolescent-adulte, mère-fille, éducateur-élève.

Dans ce chapitre, toutefois, nous nous limiterons à fixer les conditions essentielles à un examen scientifique du problème de l'homosexualité, problème dont nous reprendrons progressivement l'exploration à mesure que nous aurons élaboré les données théoriques et expérimentales nécessaires à sa compréhension.

L'homosexualité est d'abord un concept opérationnel. Nous voulons dire par là que ce concept est davantage une

orientation de l'esprit vers un objet que la représentation exacte de cet objet, les délimitations d'une recherche à faire que la définition de quelque chose de précis et de trouvé. Certes, l'homosexualité veut toujours dire un attrait pour les personnes du même sexe que le sien, attrait de même nature que celui qui pousse l'homme vers la femme, qui engage le même type d'émotion et cherche à se traduire dans une expression sexuelle.

Pour la loi, qui tend à s'appuyer sur des faits indiscutables et qui a pour fonction de protéger les personnes, l'homosexualité est un comportement sexuel juridiquement pervers qui s'identifie au viol, au vol et à l'assassinat [1]. Sa seule préoccupation est donc de faire la preuve des faits et de désigner un responsable.

L'opinion populaire (qui n'exclut pas les milieux instruits, tout spécialement dans ce domaine) procède d'une manière plus vague. Mais c'est certainement sa définition de l'homosexualité (définition qui n'est qu'une attitude) qu'il est le plus utile de cerner avant d'entrer dans une analyse scientifique de ce phénomène. Cette analyse, en effet, ne pourra vraiment commencer qu'au moment où les réactions populaires au phénomène de l'homosexualité seront dépassées. Mais ce dépassement n'est pas possible à moins que, par une sorte de psychanalyse, la nature de ces réactions n'émerge au niveau de la conscience comme éléments de cette analyse. Il ne

1. De nos jours le droit criminel, au chapitre de l'homosexualité, est beaucoup moins sévère qu'il ne l'était autrefois. Au Canada, par exemple, depuis seulement quelques années la loi ne considère le comportement homosexuel comme un délit que dans les cas où il y a scandale, violence ou séduction d'un mineur. L'Etat ne vise plus à être une réplique publique de la conscience morale personnelle. Cette interprétation nouvelle du droit est plus conforme aux responsabilités véritables de l'autorité publique. L'ancienne interprétation légale de l'homosexualité pouvait facilement favoriser le chantage et le soupçon diffamatoire.



faudrait toutefois pas confondre cette émergence avec cette compréhension indulgente, méprisante et pharisienne que la conscience pseudo-savante, pour montrer sa supériorité sur celle des classes populaires, adopte en face de l'homosexualité, compréhension par laquelle elle montre que ce problème, elle en est habité et que, quelle que soit la façon dont il l'atteint dans son fond, ses réactions ne sont pas d'une autre nature, bien que moins franche, que celles de la conscience populaire.

Comme la loi et comme la morale, l'opinion populaire condamne l'homosexualité. Mais elle n'a ni les exigences ni la prudence de la loi, pas plus qu'elle ne cherche l'ordre de la raison comme la morale. Ses critères sont tous extérieurs et ne sont pas déterminants : la beauté du corps ou un certain travesti dans les manières souvent à peine perceptible. Le soupçon lui suffit. Elle ne réclame pas de preuve. On pourrait lire dans ces comportements la réprobation spontanée et intuitive de la nature à l'endroit de ce qui est contre-nature. Mais si on analyse plus avant la structure de cette réprobation, on y découvre quelque chose de moins simple et de moins pur.

D'abord, certainement, une réponse irrationnelle à une sorte de peur primitive, comme si l'homosexualité était une provocation pour l'instinct de conservation, une atteinte à un orgueil de classe. La conscience populaire, en condamnant l'homosexualité, cherche, avant tout, à se rassurer. C'est sans doute pourquoi, à cette condamnation, s'associe toujours un certain plaisir à dégrader l'image de l'homme à partir d'une vision de l'amour où les gestes amoureux du corps sont éprouvés comme quelque chose de dépravant qui provoque le rire ou de la pitié méprisante.

Nous avons soumis ce sentiment à un très grand nombre de tests et nous lui avons rarement découvert d'autre con-

tenu [1]. La définition que nous en donnons est, forcément, une approximation, mais elle ne semble pas avoir d'autres pôles que ceux que nous indiquons. Ce qui nous a le plus frappé c'est que les réflexes par lesquels on se défend contre l'homosexualité sont en tout point semblables, au niveau de l'instinct et non de la morale qui est rationnelle et onéreuse, à ceux que l'on utilise pour se protéger contre les dangers qui menacent sa propriété et son autorité. Il n'est pas facile de dire ce que cela signifie car le langage de l'instinct est toujours mystérieux. Toutefois l'homosexualité est facilement associée à des images de vol et la conduite de l'homosexuel à celle d'un voleur. En tous les cas la réprobation populaire ou mondaine de l'homosexualité ne peut se ramener à un hommage indirect rendu à une conception idéale de l'amour dont l'homosexualité serait une profanation.

Est-ce que cette attitude en face de l'homosexualité ne viendrait pas du fait que c'est, ici, d'abord, le statut d'homme et de femme normaux qui est défendu. Ce statut est ressenti comme un privilège que l'on obtient par la naissance, que l'on ne gagne pas, que l'on ne mérite pas, auquel n'est

1. Nous nous référons, ici, évidemment, à un contenu inconscient. Consciemment on accepte volontiers de percevoir l'homosexuel comme un malade qu'il faut traiter avec bonté et l'on condamne l'homosexualité au nom d'une interprétation rationnelle de la nature humaine et de sa dignité. Si l'on se méfie de celui que l'on soupçonne d'être un homosexuel, c'est que l'on estime que l'homosexuel, n'ayant pas hésité à transgresser la loi la plus fondamentale de l'ordre humain, respectera encore moins les lois de la vie en société, en particulier celles qui protègent le droit de posséder des biens en exclusivité. Enfin, à l'opposé, on défendra le principe de la liberté absolue de l'individu dans le choix d'un comportement sexuel spécifique, pourvu que cet individu soit convaincu d'y découvrir son épanouissement et que la liberté de l'autre soit respectée. Nos analyses ne portent pas sur la valeur de ces rationalisations mais sur la nature de l'angoisse, des systèmes de défenses, de l'agressivité que le fantasme homosexuel met en branle, mouvements irrationnels auxquels personne n'est assuré d'échapper.



attachée aucune obligation et qui fait le départage entre le normal et l'anormal comme il se faisait autrefois entre le maître et l'esclave, entre le noble et le roturier, catégories qui, on le sait, n'ont aucun rapport direct et essentiel avec l'ordre moral. Ce qui, donc, est volé par l'homosexuel c'est le droit d'appartenir à la classe des normaux, laquelle, chez ceux qui s'en réclament, devient un titre gonflé de vanité et d'importance, mais aussi étranger à l'homme et aussi accidentel que de posséder une maison, un champ et une automobile. C'est sans doute pour cela que l'homosexualité est ressentie comme une menace, qu'elle engendre une peur identique à celle que ressent celui qui possède des biens et qui détient l'autorité en face de ce que l'on appelle le péril communiste, (dans le monde communiste une dialectique analogue pourrait très bien se construire à partir du concept de bourgeoisie). Toujours est-il que la normalité, dans ce contexte, est un titre que la société confère comme la propriété, que l'on acquiert comme par héritage et dont on ne peut jouir qu'à cause d'un système de conventions extérieures à soi sur lesquelles on n'a aucun contrôle. Dans cette optique, l'homosexualité devient, alors, cette zone, cette limite d'ombres et de perversités indiscutables et nécessaires puisque tout ce qui est irrationnalité et perversion au-delà peut toujours être transformé en vertu et, de ce fait, peut être pratiqué en toute tranquillité.

Ainsi que nous l'avons déjà noté, nous n'avons rien découvert d'autre, en tous les cas, qui vaille la peine d'être retenu, dans cette réprobation de l'homosexualité, que cette réaction intimement rattachée à une forme de l'instinct de conservation. On aurait pu croire que la théorie de Freud sur l'homosexualité et sa notion d'homosexualité latente favoriseraient la naissance d'une attitude moins subjective, plus

lucide, moins empreinte de préjugés et de nervosité en face de ce problème. En réalité, la vulgarisation des théories freudiennes n'ont fait que durcir et exaspérer le caractère sommaire des verdicts de la conscience populaire. S'il y a une homosexualité latente, tous peuvent en être atteints, tous peuvent être soupçonnés et, si ce problème se rattache à un jeu de relations de l'enfant à ses parents, jeu vécu dans l'enfance et, par conséquent, passé, révolu, oublié quant à sa texture émotive, affective et érotique, il est toujours possible d'inventer, selon les circonstances, une personnalité homosexuelle à quelqu'un sans qu'il puisse en aucune manière montrer que cela est faux. S'il proteste, on peut, en effet, lui répondre que c'est précisément là son problème de l'être et de ne pas le savoir. Le dommage ne serait pas très grand, sans doute, si, avec Freud, le jugement populaire en face de l'homosexualité s'était modifié, si, en étendant l'extension de ce concept à la suite de Freud, du même coup, la conscience populaire en avait compliqué la compréhension. Mais elle n'en a rien fait. Pratiquement elle retient la définition de la loi, définition qui, sans preuve, est nettement diffamatoire, mais elle prétend, depuis Freud, pouvoir justement se passer de preuve et cependant conclure comme la loi, condamner comme elle, mais, contrairement à la loi, au texte et à l'esprit de la loi, sans recourir à des faits précis dûment contrôlés.

On comprendra donc la nécessité, avant d'entrer dans une analyse objective et scientifique du comportement homosexuel, de reconnaître, afin de les surmonter, ces conditions subjectives et ces pressions sociales qui assaillent toute intelligence à l'origine d'une entreprise de ce genre. En effet, ces conditions et contraintes sont devenues dans notre civilisation comme une seconde nature tant elles sont mêlées à nos instincts de défenses les plus primitifs et les plus obscurs et



sont une reproduction de cette frayeur quasi viscérale et désordonnée que les primitifs éprouvaient en présence du tabou dont certains comportements hystériques actuels sont certainement une image fidèle.

Il est bon de rappeler, ici, de nouveau, afin d'aider le lecteur à mieux suivre la logique de notre développement, le but de notre recherche : retrouver les conditions instinctuelles et affectives de l'objectivité du discours conceptuel et cela à travers l'examen d'un problème concret limite du comportement humain global : l'homosexualité. Or cet examen n'est pas possible sans une prise de conscience de cette peur que nous venons de décrire, de ses effets sur l'observateur, et sans adopter une méthode qui permette à cet observateur d'échapper aux pressions des tabous sociaux incarnés profondément dans l'intimité de son être. C'est ce que nous avons fait, croyons-nous, en réduisant, sans rien sacrifier de sa complexité, le problème de l'homosexualité à un problème de communication, de connaissance concrète impliquant la collaboration des instincts et de l'affectivité. Certains cas de schizophrénie seraient une illustration très exacte de ce que nous disons. Il nous est apparu, d'ailleurs, que l'on ne pouvait trouver rien d'intelligible, qu'il était impossible de dépasser la pure description à partir d'une étude de l'homosexualité envisagée sous le seul angle de l'érotisme ou d'une sublimation de cet érotisme. Nous avons constaté, de même, qu'on ne pouvait faire un pas en avant en adoptant, sans examen et littéralement, la théorie freudienne du comportement homosexuel. Sans doute, nous avons, dès le début de nos recherches expérimentales, utilisé le schéma freudien mais en lui associant, à titre d'hypothèse et d'intuition de base, le principe de notre théorie générale du symbolisme. En introduisant cet aspect symbolique dans le système de Freud, aspect qui y est

certainement contenu d'une manière implicite tellement il le prolonge et l'éclaire tout naturellement, mais qui n'a pas été dégagé par Freud, nous en avons modifié sérieusement la portée. Mais, croyons-nous aussi, nous en avons augmenté l'efficacité tout en réduisant la possibilité des ravages que la vulgarisation des théories freudiennes a pu produire dans le domaine de l'éducation et de ceux que produit une certaine pratique de la psychanalyse qui, plus qu'elle ne guérit, nourrit et prolonge des névroses artificielles et culturelles, fruits d'un freudisme figé, sclérosé. Aussi bien nous reprendrons dans le chapitre suivant l'analyse des théories de Freud à la lumière de la théorie du symbolisme en vue d'y situer le phénomène de l'homosexualité et d'en découvrir la structure par rapport au problème de la connaissance.



## CHAPITRE IV

## LA THEORIE DE FREUD

Nous avons relu plusieurs fois et à différentes époques les œuvres de Freud et chaque fois nous sentions naître en nous la même réaction contradictoire : tout ce qu'il dit est toujours vrai et toujours faux, tout ce qu'il écrit est toujours vérifié par l'expérience et ne l'est jamais. La lecture de ses interprètes et des psychanalystes qui définissent l'homme à partir de ses théories a engendré en nous le même sentiment. Nous en sommes venu à la conclusion que la théorie de Freud n'était vraie que dans l'optique où elle avait été conçue et que pour le but pour lequel elle avait été élaborée ; que si on tentait de lui donner une extension plus grande, comme d'ailleurs Freud semble nous y inviter, elle devenait fausse, déformante et même un écran entre nous et le réel psychique dans toute son ampleur.

On pourrait croire que cette tendance à restreindre la signification de la théorie de Freud au contexte clinique vient d'une certaine peur des mots. Ce que nous concéderions sans hésitation si l'on entend par peur des mots le respect de leur valeur. En effet, si Freud parle, à propos de ses théories, d'un grossissement, nous ne pensons pas que l'on puisse les appliquer en dehors de la clinique sans tenir compte de ce facteur, sans, surtout, évaluer et analyser la nature de ce grossissement.

Nous avons constaté que les praticiens de la psychanalyse, lorsqu'ils s'adressent à un auditoire profane, ne se soucient jamais de corriger leur langage, d'en montrer la clé, bref d'expliquer à partir de quels fondements ils utilisent des mots comme, par exemple, actif et passif, mots qui ont une signification pour le langage commun et une autre pour le langage spécialisé de la psychanalyse. Les significations du langage psychanalytique cessent d'être choquantes si on les replace dans le contexte restreint et grossi pour lequel elles ont été choisies. Ces rectifications n'ont pas cette seule utilité de permettre au profane de pouvoir adopter une autre attitude que celle d'un scepticisme inquiet ou d'une admiration terrifiée dans une matière qui le concerne directement, mais elles intéressent, sans aucun doute, le praticien pour un plus grand contrôle de son art, et le malade pour une conscience plus lucide de ses difficultés puisque sa maladie, de nos jours, est très souvent une maladie savante, habillée, encrassée de tout ce qu'il a ingurgité de psychanalyse pour se construire une névrose instruite et présentable.

Un autre aspect de la théorie de Freud dont on doit toujours tenir compte si l'on veut en faire une lecture exacte et, surtout, si l'on veut appliquer cette théorie en dehors de la clinique comme s'il s'agissait d'une anthropologie générale, c'est que, chez Freud, c'est toujours la face biologique des phénomènes psychiques qui est dominante et que ce biologique est sexuel. C'est une réduction. Certainement une réduction légitime et fructueuse dont l'exactitude est toujours vérifiée en clinique. Réduction, toutefois, que l'on ne saurait étendre au domaine du normal sans de nombreux ajustements ; que l'on ne peut même, à notre avis, utiliser en clinique comme un guide, comme le principe d'un art thérapeutique sans comprendre de quelle manière la théorie freudienne cesse d'être



vraie en dehors de la clinique puisque c'est apprendre du même coup le secret de sa construction, de sa validité et de sa portée thérapeutique.

La théorie freudienne est, en effet, un schéma explicatif du monde des instincts, monde qui a été séparé, isolé afin de lui faire jouer un rôle privilégié et exceptionnel comme moyen de communication avec l'être psychique total, rôle qu'il ne lui est pas normal de jouer et qu'il ne joue pas dans le cours ordinaire de l'existence. La théorie de Freud est donc non seulement une représentation de l'univers de l'instinct, mais aussi une grammaire pour construire la langue qui nous permettra de communiquer avec lui. C'est dans cette optique qu'il faut comprendre l'incorporation de l'anormal sexuel dans le système de Freud, anormal qui apparaît comme un élément constitutif et essentiel de la nature de l'instinct lorsque celui-ci est devenu le canal de communication privilégié avec l'être humain total. On peut ainsi affirmer que, en gros, le sadisme, le masochisme, l'homosexualité, la castration, le refoulement, la sublimation et la bisexualité sont des mots qui appartiennent au langage normal et naturel de l'instinct pur, celui qui en exprime la vie, celui que l'instinct comprend. Mais l'instinct pur est une donnée de laboratoire. Ce n'est pas une donnée fausse, étrangère à la nature, mais obtenue artificiellement.

Après avoir précisé quelle est, à notre avis, l'interprétation qui donne toute son intelligibilité à la théorie de Freud, nous sommes plus en mesure de comprendre où se situe le phénomène de l'homosexualité dans ce système.

L'homosexualité est une notion dont Freud découvre la signification de la même manière qu'il rejoint celles des autres variantes du comportement sexuel (voyeurisme, fétichisme, etc.) par une projection dans l'enfance de la sexualité perverse, sexualité infantile qui devient celle de l'état névrotique. Cette

sexualité névrotique, dans l'ordre de l'émotion, a comme objet les parents, puisqu'elle est celle de l'enfance, et se noue dans un drame que Freud appelle le complexe d'Oedipe. C'est là la racine, d'après Freud, de l'homosexualité.

L'enfant mâle aime sa mère d'un amour érotique, exclusif et jaloux et il s'identifie à son père qu'il perçoit comme un modèle à imiter. Mais cette situation ne tarde pas à engendrer un conflit puisque le père est un rival qu'il faut supprimer pour répondre aux impératifs de l'amour qui le lie à la mère. Pour sortir de ce conflit, le garçon doit renoncer à son attachement incestueux à la mère et vaincre son agressivité à l'égard du père en intensifiant le processus par lequel il avait commencé à s'identifier à lui. Toutefois, à cause de la bisexualité de l'être humain, le garçon peut adopter une attitude féminine à l'endroit de son père et devenir, alors, jaloux de sa mère et hostile à son égard. Ainsi, selon Freud, l'homosexualité viendrait du fait que le garçon a refusé de renoncer à sa mère mais s'est identifié à elle et a conservé l'attitude féminine qu'il avait adoptée à l'égard de son père [1].

Mais ces schèmes ne nous sont devenus parfaitement intelligibles que le jour où nous les avons réinterprétés à la lumière de notre théorie du symbolisme.

## FREUD ET LA THEORIE DU SYMBOLISME

Nous avons écrit plus haut que le type d'expérience qui est à la base de cette étude nous a conduit à associer au schéma freudien le principe de notre théorie du symbolisme, que c'est de cette manière seulement qu'il nous a paru possible d'étendre l'usage de la théorie de Freud au-delà de la clinique et de soumettre le problème de l'homosexualité à des catégories assez larges et à des contrôles expérimentaux assez raffinés pour éviter d'être enfermé dans un système où les simplifications arbitraires de la censure populaire et les objectifs de l'enquête policière viennent vite se substituer à la prospection scientifique.

1. Freud, S.E., Vol. XIX, pp. 31-34 ; pp. 176-177.
Nous reproduisons, dans notre dernier chapitre, le schéma complet de la théorie de Freud sur l'homosexualité.



Le principe de notre théorie du symbolisme appliqué à la théorie de Freud modifie l'interprétation de cette dernière. Par exemple, le mot castration, en dehors du fait physique de l'ablation de l'organe génital mâle, les mots bisexualité, homosexualité, exhibitionnisme, en dehors du monde des perversions, ont une signification symbolique. Il y a un signifiant, mais au moins deux signifiés. Cela veut dire que les comportements et les contenus psychiques que ces mots, comme symboles, appellent à la conscience, en les définissant, ne sont pas identiques aux réalités qu'ils désignent lorsqu'ils se réfèrent à des opérations physiques, à des perversions. Cette distinction que nous introduisons au plan des mots, nous l'étendons à celui des comportements. La possibilité d'interpréter la théorie de Freud sous l'angle de ce principe du symbolisme nous a été suggérée par l'expérience et par l'analyse de l'origine des généralisations de l'inventeur de la psychanalyse. Nous ne prétendons pas, toutefois, que tous les aspects de la théorie de Freud peuvent être soumis à une interprétation symbolique.

Au sujet de cette interprétation symbolique de la pensée de Freud, remarquons, d'abord, que ce dernier cherche à construire une notion de la sexualité qui soit assez générale pour comprendre la sexualité perverse, la sexualité enfantine et la sexualité névrotique. Pour en arriver là, il lui faut définir la vie sexuelle, toute la vie des instincts à partir des perversions, c'est-à-dire de cette catégorie qui semble contenir les autres

comme le genre, les espèces. Bref, il procède de la même manière qu'Aristote lorsque celui-ci, par exemple, obtient la définition de l'âme, principe de vie, en s'appuyant sur la catégorie de vivants la plus pauvre, les végétaux, assuré par là qu'elle conviendra aux catégories plus riches, celles des animaux et des humains. Ce procédé d'Aristote que Freud reproduit appartient certainement à la constitution de l'esprit humain et traduit ce moment de l'acte de comprendre où il est nécessaire de passer par la généralisation la plus large pour penser l'être concret. Le danger commence lorsqu'on immobilise ce processus comme s'il était un terme. Chez Aristote c'est la notion d'âme humaine, de vie humaine qui est dissoute à travers cette généralisation [1] et chez Freud celle de sexualité normale. Il est remarquable que, pour Freud, la seule caractéristique qui différencie la sexualité normale de l'autre, ce soit la procréation. Sans doute peut-on découvrir la source de cette simplification dans le contexte

1. On sait qu'Aristote définit la définition comme ce qui révèle le fond d'une nature à partir d'un genre, ou groupe d'êtres qui ont des traits en commun auquel cette nature appartient par une partie d'elle-même et dont elle se distingue cependant par une différence qui la situe dans une autre classe et, de ce fait, change, quant à l'essentiel, ce qu'elle a en commun avec le premier groupe. Dans son traité de l'âme, bien que l'homme soit un des objets importants de ses analyses, Aristote en élimine partout la définition. Par exemple, ce qui différencie chez l'homme ce qu'il possède en commun avec la plante, l'animal et le dieu, c'est l'humain. C'est cet humain qui fait justement, qu'en l'homme, l'instinct, la sensibilité et l'intelligence sont tout autre chose que ce qu'il y a de cela dans les autres catégories d'êtres. Sans doute Aristote ne cherche pas à construire une anthropologie, mais à définir des termes qui vaudront pour tout ce qui est vivant, à créer le langage général de ce qui vit. Ainsi sa définition de la reproduction, pour s'appliquer à tous les vivants terrestres se réduira à ce qu'elle peut expliquer de la catégorie la moins riche, celle du végétal ; celle de la sensibilité, qui est partagée par l'homme et l'animal, se construira à partir de l'animal ; quant à l'intelligence qui est commune à l'homme et au dieu, elle se construira, pour sa partie active, en partant de la catégorie la plus riche, le divin.



culturel et social où ce penseur, d'une rare profondeur, a élaboré ses théories.

Nous avons donc renversé le procédé freudien. Au lieu de transporter l'anormal dans le normal, d'étendre au normal le vocabulaire, les concepts et les réalités de l'anormal, nous avons considéré le monde des perversions comme cette limite extrême où le normal cessait de l'être. Au lieu, donc, de retrouver dans la sexualité enfantine, à l'intérieur des névroses, au moment de la puberté, des traces du comportement sexuel anormal, au lieu d'appliquer comme s'il s'agissait de concepts univoques, le vocabulaire de la perversion à tous les développements de la vie des instincts, nous avons plutôt cherché, du côté de l'anormal, une normalité déviée, pervertie ; plus encore, des éléments du normal, isolés, grossis et que l'on pouvait voir là et seulement là de telle sorte que le monde des perversions pouvait nous renseigner sur la structure infime de la sexualité normale et qu'il était seul à pouvoir le faire.

Pour en arriver à cette thèse, nous avons d'abord constaté que les liens univoques que Freud, à partir de ses expériences cliniques, par conséquent de la sexualité névrotique, a tenté d'établir entre la sexualité des perversions, de l'enfance et de la névrose ne pouvaient être que symboliques et que le passage, par exemple, entre la sexualité de l'enfance et celle des perversions ne pouvait pas s'obtenir par un simple grossissement. En effet, lorsque Freud, pour expliquer la sexualité névrotique, projette la sexualité perverse dans la sexualité infantile et retrouve dans cet enfant travesti en adulte l'image de la sexualité névrotique, il a fait usage, pour aboutir à cette signification, d'un double symbolisme puisque l'enfant n'est ni un pervers, ni un adulte et que par conséquent les concepts que Freud, pour traiter ses malades, tire de l'hypothèse

d'une enfance perverse sont des manières symboliques de comprendre et non des traductions directes de la réalité ; ou encore, ainsi que l'indique le mot symbolique, les concepts de Freud sont des manières de comprendre des réalités (la névrose, l'enfance, l'adolescence), difficilement accessibles, par d'autres plus faciles à saisir (les perversions) qui leur sont analogues par certains côtés. C'est ainsi que l'enfant devient l'amant de sa mère et le rival de son père comme s'il était un adulte, et l'adulte malade, un enfant dont on retrouve partout le père et la mère et le problème de ses relations avec eux. Ce qui, littéralement, est faux, puisque les sentiments de l'enfant ne sont pas ceux de l'adulte et que les problèmes de l'adulte malade portent surtout sur ses relations avec l'autre sexe, avec un conjoint, avec la société [1]. En introduisant cette notion de symbolisme dans l'interprétation du système de Freud nous croyons lui restituer sa vraie signification qui est avant tout opérationnelle et lui ouvrir un champ nouveau d'investigation. C'est ce que nous faisons, en particulier, en mettant un terme à cette manie que la lettre, et non l'esprit de l'œuvre de Freud, a engendrée, qui consiste à réduire systématiquement le normal à l'anormal, réduction qui devient vite un système clos de contamination, de domination et de stérilisation auquel les psychiatres, les psychanalystes et les psychothérapeutes n'échappent pas nécessairement eux-mêmes, faute de posséder un instrument théorique qui leur permette d'en sortir sans quitter leur spécialité. Nous ne disons pas qu'il faille changer le vocabulaire de Freud, tout spécialement dans la pratique de la psychothérapie puisque c'est précisément le caractère symbolique de ce vocabulaire qui en fait, avant tout, un langage propre à rejoindre l'inconscient, à engager l'instinct et qui est le plus apte à grouper les champs et les formes de significations pour lesquelles le thérapeute doit choisir ses images.

1. Ce qui ne veut pas dire que les sentiments que l'adulte a développés dans le passé envers son père et sa mère ne sont pas la cause principale de son état névrotique, mais plutôt que ces sentiments ne sont pas, chez cet adulte malade, les sentiments d'un enfant, de l'enfant qu'il était. Une régression n'est pas, strictement, un retour à l'enfance.



En introduisant cette composante symbolique dans la théorie de Freud notre intention n'était donc pas de chercher à rénover à tout prix, à faire original, mais, plutôt, guidé par l'expérience et pour répondre à ses exigences, d'assouplir, de réinterpréter la théorie freudienne de telle sorte qu'elle puisse fournir une approximation plus exacte du réel, en particulier au sujet de l'homosexualité, phénomène concret central et fondamental de notre étude. Nous avons donc tenté d'intégrer les perversions dans le normal en donnant un sens symbolique au comportement pervers, lequel deviendrait pervers au sens de la loi à l'instant précis où il cesserait d'être symbolique. Dans cet optique la structure psychique de la perversion est ce résidu qui est irréductible à des éléments du normal, à un grossissement de ces éléments ou à un symbole érotique d'une carence du côté du normal. La perversion qui, au début, a pu être un symbole vécu par rapport au normal est proprement une perversion lorsqu'elle a donné naissance à une forme psychique nouvelle qui joue le rôle d'un réel qui s'oppose au normal et non celui d'une réalisation symbolique en continuité dynamique avec ce normal. C'est ainsi que nous distinguons une homosexualité symbolique d'une autre que nous appelons réelle.

Ce qualificatif *SYMBOLIQUE* ne veut donc pas dire n'importe quoi et sa signification ne se réduit pas, par exemple, à la différence qu'il y a entre ce que l'on imagine et ce que l'on traduit à l'extérieur. Il ne veut pas dire non plus, dans le cas qui nous intéresse, que ce qui est de nature

érotique cesse de l'être ou n'entre pas dans la constitution du symbole ou, encore, que ce qui est traduit par le corps, par la magie de ce mot, serait tout à coup transporté du côté de l'esprit de la même manière que l'image de l'amour humain traduit pour les mystiques la rencontre de l'âme avec Dieu. Ce terme, *SYMBOLIQUE*, s'il désigne une opération complexe, n'en a pas moins un sens très précis et en rapport direct avec la réalité que nous étudions, comme nous aurons l'occasion de le montrer abondamment par l'usage même que nous en ferons.

Remarquons, de plus, que c'est par ce symbolisme que nous intégrons la théorie freudienne de la sexualité à notre théorie du symbolisme. En effet, par ce symbolisme, ce que dit Freud de l'instinct est une illustration concrète de ce que nous entendons par ce rapport affectif, instinctuel et biologique sans lequel les mots et les idées ne peuvent s'enraciner dans l'être ou, encore, par lequel, sans aucun changement apparent au niveau des idées, on peut en faire dévier la signification. Ce symbolisme, enfin, montre de quelle manière le problème de l'homosexualité est réductible à un problème de communication avec le réel puisque, entrevue sous cet angle du symbolisme, l'homosexualité définit l'attitude globale affective et instinctuelle par laquelle, à partir d'un lien avec une personne quelqu'un se situe par rapport à lui-même, aux autres et à l'univers.



## CHAPITRE V

## L'HOMOSEXUALITE COMME SYMBOLE

Il est fréquent de rencontrer la hantise de l'homosexualité au cours d'une névrose, de la découvrir dans les fantaisies d'un schizophrène et d'un paranoïaque. Il n'est pas rare, non plus, qu'un thérapeute, au cours d'une analyse, comme pour aller au devant de l'inconscient afin d'en vaincre les résistances, se serve de son autorité et du transfert pour imposer à son patient qui accepte de le faire, de se définir comme un homosexuel. Il arrive souvent que des hommes s'interrogent toute leur vie afin de savoir s'ils ne porteraient pas au fond d'eux-mêmes et inconsciemment le germe de cette déviation. Enfin, il n'est pas exceptionnel, durant la période de l'adolescence, d'enregistrer un comportement extérieur homosexuel, simplement affectif, simplement érotique, ou les deux à la fois, chez des êtres qui, par la suite, ont une vie sexuelle et affective des plus normale et des plus saine.

Notre thèse est que l'homosexualité, dans ces différents cas, n'en est pas, mais que nous sommes en face, plutôt, d'un phénomène qui, s'il découvre, effectivement et réellement, son langage dans l'imagerie et la sentimentalité homosexuelles, n'en est pas moins la manifestation exaspérée d'un constituant qui appartient au dynamisme humain normal et qui, réduit à ses justes proportions, est un facteur essentiel à ce contact vital avec le réel, fondement de toute connaissance authentique.

On pourrait nous demander pourquoi nous ne cherchons pas ce fondement du côté de la capacité hétérosexuelle, au lieu de le trouver dans une sorte de justification insolite d'un comportement pervers. Ce choix a été motivé par trois raisons sérieuses : la première que l'hétérosexualité peut très bien être le déguisement d'autre chose ; la deuxième que l'hétérosexualité convenablement intégrée contient ce constituant dont nous parlons, mais d'une manière microscopique ; la troisième que cette catégorie est inutilisable pour étudier l'être humain en devenir ou désorganisé, ou même, tout simplement, pour découvrir le signe, au milieu d'une vie vraisemblablement normale, d'une capacité hétérosexuelle bien intégrée. Dans ce dernier cas, l'imagerie homosexuelle peut être utilisée comme une sorte de test dont la réponse positive n'est pas nécessairement la répulsion. Celle-ci, en effet, peut aussi bien être une feinte. La vraie réponse positive, en fait, est beaucoup plus subtile et mystérieuse dans sa texture, mais nous apporte une réponse indiscutable parce qu'elle nous révèle, comme à travers un microscope, ce qu'est, au fond de l'être, cette hantise de l'homosexualité, qui émerge au niveau de la conscience en certaines circonstances [1].

1. On peut, par des mots, enfermer un psychisme normal, mais qui est soumis à l'empire d'une domination très grande, dans un état passif pour lequel la seule expression érotique adéquate est l'imagerie hamasexuelle. Dans ce cas, le symbolisme homosexuel est la condition d'un retour au normal et cela, d'une double façon. Ce que ce symbolisme révèle en premier lieu, c'est que le garçon, étant réduit à être féminin, passif, est forcé de passer par l'homosexualité fantasmagorique pour redevenir un homme et retrouver son sexe. Ce que le sujet découvre, alors, par ce symbolisme homosexuel (rêves, fantasmes et transfert) c'est la possibilité de se délivrer, en la vivant en image ou par les sentiments du transfert, de l'inversion artificielle dans laquelle il est enfermé. En second lieu, ce que ce symbolisme permet au garçon de vivre, au niveau des instincts et de l'inconscient, en particulier par l'image de l'oralité homosexuelle, c'est l'identification à la virilité du père et la destruction de la puissance qui le domine et le castre. Nous avons vérifié cette hypothèse au cours de plusieurs psychothérapies de



Remarquons, dès maintenant, que c'est ici, à propos de ces différentes formes d'émergence de la hantise homosexuelle que vient s'inscrire l'aspect proprement mental, psychique et intellectuel de ce problème : un symbolisme d'origine inconsciente qui se glisse dans le discours parallèlement à cette hantise reconnue ou inavouée du côté des instincts. Aussi bien, en particulier dans le cas que nous avons étudié, nous avons mené simultanément notre enquête du côté des manifestations de l'instinct et de l'affectivité et des orientations du discours.

Mais sans doute est-il nécessaire de préciser davantage ce que nous entendons par l'homosexualité symbolique, du moins en autant que cela est possible à ce moment-ci de notre analyse puisqu'il nous sera essentiel, avant d'en arriver à une compréhension vraiment exhaustive de cette notion, d'en examiner un certain nombre d'autres qui lui sont intimement liées comme celle de féminin, de culpabilité et de castration.

Qu'est-ce donc que nous entendons par l'homosexualité symbolique ? Quelle est la structure de ce symbolisme et quelle en est la fonction ? Disons, en premier lieu, que par ce symbolisme nous entendons les images érotiques fondamentales de l'homosexualité. Ces images sont symboliques parce qu'elles ont pour mission de traduire un état du psychisme qui n'est pas le désir du même sexe comme expression normale de la vie des instincts. Cette remarque a déjà été faite. On a noté, par exemple, que l'intromission du pénis dans la bouche était l'imitation de la succion du sein. Mais il y a là,

jeunes hommes. Le féminin apparaissait chez ces jeunes hommes dans des rêves sous la forme, par exemple, de relations conjugales avec une soeur. Cette ératisation n'était pas la traduction d'un attachement incestueux à la mère mais celle d'un besoin d'affection qui n'avait pas été satisfait et des sentiments de domination, de dépendance et d'infériorité qui s'y étaient substitués.

nous semble-t-il, une facilité qui ne rend pas compte de la complexité des faits et une substitution trop rapide de la vie du nourrisson à la vie de l'adulte, bref une explication qui n'explique pas grand chose parce qu'elle est trop limitée, parce que son symbolisme est tout extérieur et trop proche des apparences. On sait, en effet, qu'un symbolisme a justement comme fonction d'être polyvalent et que, d'autre part, dans le cas qui nous occupe, nous sommes en présence d'un symbole vécu, et vécu à l'âge adulte. De plus, ce symbole est opératoire et lorsqu'il opère, il nous semble un peu court de dire que nous sommes en face d'une fixation, d'un enfant qui tète sa mère. Ce serait, d'ailleurs, interpréter un symbole par un autre. Nous ne disons pas que l'image dont nous parlons ne contient pas quelque chose de cette avidité amoureuse de l'enfance qui se confond avec ses besoins végétatifs les plus impérieux, mais que cet aspect n'est qu'une signification de ce symbole et que cette signification dans l'adulte est irréductible à cette passion primitive du nourrisson inconscient. Ainsi que nous l'avons dit, un symbole est polyvalent et il l'est effectivement et réellement dans le type d'image dont nous parlons. Il contient, en effet, plusieurs significations. Sans doute cette carence d'affection maternelle que l'on a coutume de découvrir à l'origine de la schizophrénie et qui prend la forme d'un besoin urgent d'affection sensible qui réclame une preuve d'amour profondément incarné jusque dans l'être végétatif. Mais il signifie, tout aussi bien, la recherche du père, l'incorporation de son propre sexe et contient des éléments certains de conjugalité, ainsi que l'ébauche d'un schème de défense psychique contre certains systèmes de domination, de réduction à la passivité [1].

1. Voir plus loin nos analyses du système **faux-féminin.**



Le symbole homosexuel, considéré et utilisé comme symbole avec ses composantes, est susceptible d'une sorte de réduction et de dégradation progressives au terme desquelles on obtient tout autre chose que l'inversion. Dégradation et réduction auxquelles on pourrait fixer des degrés, lesquels commanderaient, à partir de l'image érotique la plus forte, une traduction extérieure affective, poétique et même conceptuelle qui s'approcherait ou s'éloignerait de cette image érotique selon les besoins à combler. Nous parlons d'un art évidemment et, par conséquent, d'une imitation, d'une reconstitution de la nature qui vise à intégrer et à rendre perceptibles ses éléments les plus mystérieux et les plus cachés. Ce qui ne veut pas dire que cet art ne regarde que le psychiatre et qu'on n'en doit tenir compte que pour les traitements. On devrait donc retrouver des traces de cet art, sous forme de dispositions intérieures rejoignant les instincts, chez l'éducateur, le père et la mère, l'orienteur, bref chez tous ceux qui, selon l'expression consacrée, ont charge d'âmes.

L'image érotique dont nous parlons est donc soumise à une sorte d'éventail de forces dont la limite extrême est, d'un côté, l'inversion vécue et, de l'autre, son intégration dans une capacité hétérosexuelle certaine. Dans le cas de cette intégration, l'image se dissout en ses constituants : la conjugalité, l'instinct paternel et maternel et l'amour filial. A propos de cet instinct parental nous croyons que, s'il y a spécialisation chez l'homme et chez la femme, l'attitude paternelle et maternelle appartiennent à chacun des deux sexes en proportion variable et de ce fait, dans l'amour du couple, il y a une capacité pour l'amour, féminin et masculin, d'un être du même sexe que soi, un garçon ou une fille, que, dans cet amour il y a, en un certain sens, mais d'une manière très réelle, de la sexualité et, en un certain sens, aussi, de l'homosexualité,

c'est-à-dire, un amour dont l'objet est le même sexe que le sien, amour qui n'est pas étranger à l'être sexuel, biologique et physiologique [1].

On voit que cette optique est toute différente de celle de Freud. Ce dernier, ainsi que nous l'avons souligné plusieurs fois, affirme que la sexualité du pervers est celle de l'enfance et de la névrose, sauf que chez l'enfant elle n'est pas organisée et chez le névrosé elle n'est pas extériorisée. Ainsi l'exhibitionisme, le voyeurisme. Ce que nous, nous découvrons dans l'enfance, dans l'adolescence, dans la schizophrénie et dans la névrose ce n'est pas la perversion, mais une demande qui appartient à la nature, qui est dans la ligne des sentiments naturels, demande pour laquelle la nature a prévu une réponse qui est beaucoup plus subtile que l'application aveugle d'un schéma freudien purement abstrait et verbal. Dans cette réponse le corps et le sexe joueront un rôle important, à la manière d'un symbole, sans doute, mais d'un symbole vécu qui procédera par allusion plus ou moins directe selon le caractère impérieux de la demande à rencontrer.

1. Le concept d'homosexualité symbolique que nous avons élaboré à partir de la vie instinctuelle du garçon s'applique tout aussi bien à la fille. Cependant, dans le cas de la fille, il semble que les carences affectives s'expriment, le plus souvent, par le symbolisme hétérosexuel. Cela vient, sans doute, du fait que, culturellement et séculairement, le père a toujours joué un rôle privilégié dans la formation des instincts et de l'affectivité du garçon et de la fille. Par ailleurs, le thérapeute masculin obtient toujours, en apparence du moins, un transfert hétérosexuel. Il n'en demeure pas moins que le symbolisme hétérosexuel de la fille nous semble vouloir dire quelque chose d'équivalent à ce que veut dire l'homosexualité symbolique du garçon : carence d'affection paternelle, recherche de la mère, incorporation de son sexe, défense contre la domination. Enfin les tendances et l'affectivité homosexuelles de la fille ont exactement la même signification que celles du garçon. Nous ne croyons pas, pour notre part, que l'on puisse rattacher les tendances homosexuelles à une fixation de la libido sexuelle à un des parents ou aux deux parents. Cette fixation n'est pas une cause, mais une conséquence.



Voici donc une première approximation de ce que nous entendons par homosexualité symbolique [1], notion qui se précisera au cours des pages suivantes par l'analyse des concepts qui entrent dans la composition de sa signification ; qui se précisera, aussi, en montrant comment elle commande une méthode et comment elle se distingue de la perversion telle que définit par la loi et dénoncée par l'éthique ; comment, enfin, elle constitue un aspect essentiel de ce fondement instinctuel et affectif de l'objectivité du discours conceptuel et constitue la source principale de ce fond psychique où vient s'enraciner l'activité philosophique en même temps qu'il en révèle la nécessité.

1. Précisons, tout de suite, que cette notion désigne une traduction exceptionnelle de la relation père-fils, mère-fille, et que le mot « symbolique », ici, est utilisé dans son sens le plus stricte.

## CHAPITRE VI

## LE FAUX-FEMININ

Nous nous proposons, dans ce chapitre, d'élaborer le contenu affectif et instinctuel d'une structure inconsciente du discours et du comportement conscients. Il s'agit de la construction d'une forme possible de cette conscience hypothétique dont nous avons parlé à propos de notre théorie du symbolisme, conscience hypothétique qui permet de rendre intelligible certains faits psychiques fondamentaux qui demeureraient autrement inexplicables et souvent inaperçus.

Il ne faut pas demander à ce genre d'hypothèse une vérifiabilité autre que celle que permet l'objet qu'elle rend intelligible et contrôlable. Ce qui est à vérifier, ici, pour répondre aux exigences de la science, ce n'est pas tellement la réalité des objets utilisés comme symboles que la constance de l'accord entre le langage symbolique, les grands schèmes de l'affectivité et de l'instinct (parents-enfants, homme-femme) et les faits psychiques que ce langage symbolique identifie, organise logiquement et fait comprendre. Ce que l'expérience vérifie, en somme, ce n'est pas le contenu factuel des symboles mais la réalité des systèmes affectifs qu'ils font vivre et percevoir. C'est en fonction de ces principes épistémologiques que nous avons développé la signification de notre concept de faux-féminin.

Par le mot féminin, nous ne voulons pas désigner ce qui appartient à la femme, la féminité, et il n'est pas question, par conséquent, de ce qui est propre à la femme et qui est exclusif à son sexe. Il est important d'apporter cette correction dès maintenant, puisque, par ce féminin, nous entendons une déviation toujours possible pour tout psychisme humain et, aussi, une tentation permanente pour les deux sexes. Il s'enracine dans ce fond instinctuel et affectif commun à l'homme et à la femme et agit sur la pensée, apanage des deux sexes. Il n'a rien à voir avec le cœur dont on a coutume de faire l'activité privilégiée de la femme, mais il contient une sorte de cruauté froide que l'on attribue d'ordinaire à l'homme. Pour ces raisons, nous avons cherché un autre terme pour désigner ce phénomène psychique. Cependant, il nous est rapidement apparu que si ce féminin ne veut pas dire la femme, l'image à partir de laquelle sa signification est véhiculée dans le langage est indissociable de celle de la femme. C'est une de ces nombreuses significations symboliques que contient le langage, dont on ne peut supprimer le point d'appui dans l'univers des choses et des personnes sans perdre, du même coup, les idées et les réalités qu'il soutient. Aussi bien cette réalité psychique que nous appelons le féminin ne peut, effectivement, être comprise sans une référence à l'univers affectif et instinctuel de la femme, celui, en particulier, qui la met en rapport avec l'enfant d'une manière fort intime par les soins qu'elle lui donne et la nourriture qu'elle lui procure en la tirant de son propre corps. De son enfant, comme récompense, elle obtient un sourire. C'est une image touchante aussi longtemps qu'il s'agit d'un enfant et d'une mère. Mais ce tableau peut être regardé d'une autre manière : comme un système de domination, de séduction et d'illusion. Lorsque l'on dit d'une culture, pour la dénoncer, qu'elle s'est élaborée



sous le signe de la mère, [1] cette affirmation n'est symboliquement vraie que si l'on découvre, dans cette culture, la présence constante, au milieu de ses relations humaines, de ce système de domination dont nous parlons sous la forme de déviations morales et intellectuelles subtilement dissimulées. Cette affirmation symbolique serait fausse si on l'utilisait pour désigner une culture où l'affectivité, la douceur, la tendresse, l'hypersensibilité seraient dominantes.

L'image érotique autour de laquelle pivote ce système de domination est le coït. Cette image définit de quelle manière est vécu, au niveau des instincts, après la puberté, ce rapport de la mère et de l'enfant. On ne se réfère donc pas, ici, au coït manifestation de la conjugalité, mais au symbole vécu par les instincts, d'une façon sublimée ou sexuellement, de ce système de domination, de séduction et d'illusion. C'est pourquoi avons-nous dit en plusieurs endroits que l'indice de normalité déterminé par la capacité hétérosexuelle était ambigu. En somme le coït a deux significations, l'une réelle et l'autre symbolique [1]. Cette dernière est précisément l'incarnation dans l'instinct, le stimulus pour l'instinct de ce système de domination dont l'aspect le plus significatif, aspect à partir duquel on peut justement affirmer que l'on est en présence d'un coït symbolique, est un style de comportement intellectuel, moral et affectif qui ne porte pas sur les ordres de valeurs éthiques, logiques ou affectives adoptées, mais sur la façon dont on les utilise, dont on les trahit, dont on les déforme ou, même, dont on les détruit sans cesser, au niveau des mots,

1. Cette expression, lorsqu'elle désigne la mère réelle, nous paraît fort injuste à l'endroit de la femme et sans aucun fondement sérieux.

1. Notons qu'il y a des symbolisations hétérosexuelles qui ne sont pas des expressions du faux-féminin. C'est le cas, par exemple, des fantasmes hétérosexuels de celui qui est la victime du faux-féminin.

d'en conserver la rigidité la plus absolue. Dans ce système l'image érotique exprime l'énergie biologique et instinctuelle qui est au fond de cette mutation et sans laquelle elle ne serait pas possible.

Toutefois, pour découvrir le secret de ce système, il est nécessaire de pousser plus avant l'analyse de l'image primitive qui en porte symboliquement la signification, celle de la mère et de l'enfant et de ses traductions à l'âge adulte.

Pour l'enfant la mère est la toute-puissance et, pour la mère, l'enfant est un être qui dépend d'elle d'une manière absolue, un être entièrement passif, qu'elle fait vivre et pour qui elle est tout. Il s'établit, alors, une sorte de culte et de complicité tacites entre les deux. Or, si l'on retranche de ce lien amoureux l'affectivité, le cœur, si l'on supprime l'aspect temporel et temporaire de cette alliance, on obtient ce que nous appelons le faux-féminin. Le père joue un rôle important dans ce système. Il est une sorte d'enjeu dans ce commerce entre la mère et l'enfant. Ce que l'enfant demande à la mère c'est de lui donner la place du père, afin que, à son tour, il lui confère le prestige et les attributs virils du père. C'est alors le père que l'on réduit à cet être passif, dominé, entretenu, asservi, mutilé dont l'enfant était l'image, et la mère et l'enfant sont revêtus d'une puissance illusoire. De cet arrangement va naître un lien aussi fort que l'amour alimenté par deux pôles d'une égale importance et sans lesquels l'illusion dont on vit et qu'il faut maintenir est impossible : la destruction de la puissance du père par la mère et l'enfant et la projection fictive de cette puissance par la mère sur l'enfant et par l'enfant sur la mère, fiction qui devient, alors, l'essence même de l'inspiration amoureuse qui est le fondement de cette étrange complicité. Il y a donc deux aspects dans ce féminin : un aspect castration et domination, mais aussi un



simulacre de rapports affectifs et de création. C'est le monde du mensonge. Ce qui est recherché c'est le pouvoir, afin d'instituer un ordre où l'on obtient d'être devenu semblable au père sans avoir à traverser le temps qu'il a parcouru pour devenir ce qu'il est. C'est le monde de l'exaltation de la fausse puissance et de l'annihilation de la vraie. Tout cela n'est pas loin de ce complexe d'Oedipe dont parle Freud. Mais ce drame de l'enfance est une image, un symbole et c'est uniquement dans cette optique que nous avons tenté d'en déployer les articulations. En effet, ce drame interprété littéralement devient une arme nouvelle pour ce monde du mensonge qu'il prétend révéler et dénoncer, une sorte de vie scandaleuse que l'on prête à la première enfance, vie scandaleuse dont il est toujours possible de se servir pour s'assurer du pouvoir. Il est étonnant de constater l'usage inconsidéré que l'on fait d'une traduction littérale du complexe d'Oedipe et du lien incestueux à la mère et les applications fantaisistes et dévalorisantes que l'on en fait aux cas particuliers. On peut, en effet, tirer facilement de cette thèse freudienne une machine à diviser les couples, à contaminer de doutes et de soupçons le véritable amour conjugal, la vraie virilité et la vraie féminité, et l'adolescence normale. Il y a une vérité profonde dans l'intuition de Freud. Cette vérité, cependant, n'est pas dans l'interprétation simpliste et souvent barbare que l'on a fait de concepts qu'il a utilisés pour nous mettre sur sa piste. C'est, d'ailleurs, pour nous, une ferme conviction que cette vérité, chez Freud, est demeurée implicite, expérimentée, mais non exprimée.

Quoi qu'il en soit, il existe une différence considérable entre le concept de faux-féminin et celui de complexe d'Oedipe. Ce dernier culpabilise l'enfance, l'adolescence et la névrose

alors que le premier permet de distinguer un amour naturel et vrai d'un autre qui est faux et, somme toute, contre les forces positives et créatrices de la nature. Le complexe d'Oedipe confond dans un même genre ces deux attitudes affectives inconscientes comme si elles étaient identiques dans les faits. Nous ne nions pas l'importance de la découverte freudienne du complexe d'Oedipe dont la valeur a été reconnue universellement par la psychanalyse et la psychiatrie. Mais ce complexe est une interprétation de ce qui est vécu par l'instinct et l'inconscient et pas nécessairement de ce qui existe dans les faits. C'est ainsi que le faux-féminin, dans le réel, nous paraît antérieur et irréductible au complexe d'Oedipe qu'il engendre et qualifie. Sans doute, on peut rencontrer, dans l'expérience, une érotisation de la mère ou du père mais cette érotisation n'a pas toujours le même sens. Elle peut être le signe d'une carence affective ou de l'exercice d'une domination. Cette distinction nous semble indispensable pour le diagnostique et le choix du traitement dans la pratique de la psychothérapie. Ainsi le garçon peut érotiser la mère, et la fille, le père, et l'un et l'autre peuvent éprouver de l'agressivité à l'égard du père ou de la mère et montrer plus tard des signes de névroses. Mais c'est alors l'amour naturel des parents qui a manqué de quelque façon. La même érotisation pourrait avoir un autre sens : celui du choix du faux-féminin. Sans doute ce n'est pas forcer les faits de penser que le petit garçon aime sa mère avec quelque chose de ce qui sera plus tard des instincts d'homme et qu'il en sera de même de la fille pour son père. Cependant, pour nous, lorsque l'on projette dans l'enfance la sexualité de la féminité et de la virilité adulte, on crée une image, c'est-à-dire, une manière de comprendre en partie métaphorique.



De toute façon, pour ce qui est du faux-féminin, cette vie amoureuse de l'enfance est avant tout une image [1], le

1. On pourrait, contre cette interprétation, soulever l'objection de la psychanalyse des enfants, par exemple les expériences de Mélanie Kleine dans ce domaine et les théories qu'elle en a tirées. Chez Mélanie Kleine la vie amoureuse de l'enfant n'est pas perçue comme une image mais comme une réalité, de même que le sens sexuel ou sadique qu'elle lui donne. Puisqu'elle soigne des enfants, le complexe d'Oedipe, pour elle, n'a pas son origine dans le passé, mais il est la forme même du présent. Est-il possible de concilier ces expériences de la psychanalyse de l'enfance avec la dialectique qui sous-tend notre concept de faux-féminin ? Disons, en premier lieu, que bien loin de nier l'importance de l'inconscient chez l'enfant, cette importance nous paraît d'autant plus grande et perceptible que l'enfant, étant incapable d'abstraire, est forcé de recourir constamment à l'image et au symbole pour se défendre contre ses pulsions, et pour assimiler ce qui l'émeut qui vient de l'extérieur dans le domaine de la sexualité et de l'agressivité. Toutefois, lorsqu'il s'agit de l'interprétation du symbolisme des enfants, il nous semble que la structure psychanalytique que l'on suppose sous la vie affective de l'enfant est un construit qui a la valeur d'une image et que, si cette image est opératoire, elle n'en est pas moins une construction de la conscience adulte. Il nous semble, de même, que pour interpréter cette image il faut prendre comme premier pôle l'adulte et la façon dont il vit ses responsabilités à l'endroit de l'enfant, pour ensuite chercher du côté du symbolisme de l'enfant une répanse en termes d'amour et de haine aux attitudes de l'adulte. C'est ici que nous retrouvons notre concept de faux-féminin et le complexe d'Oedipe, de même que les différentes constructions génitales, orales et anales élaborées par Mélanie Kleine (le bon et le mauvais sein, le bon et le mauvais pénis, la destruction du pénis paternel par les dents, de même le sein, etc.). Nous ne nions pas qu'il y ait un fond sadique et masochiste comme premier support instinctuel et biologique de la vie affective et que, chez l'enfant, cette matière psychique est particulièrement sensible et s'exprime dans ses dessins et ses histoires. Mais ce fand, lorsque l'enfant reçoit tout l'amour auquel il a droit, change de nature en prenant la forme des structures affectives supérieures auxquelles il s'intègre. Le faux-féminin, dans cette perspective, enferme l'enfant, lorsqu'il en est victime, dans les formes primitives de l'instinct qui le culpabilise, ou dans l'illusion de la toute-puissance si l'un ou l'autre parent réussit à le rendre complice d'un système de damination. Toutefois, si nous parlons tout de même d'une image à propos de l'enfance, c'est qu'on ne peut se faire une représentation de sa vie instinctuelle et inconsciente sans avoir d'abord compris l'univers pulsionnel de l'adulte à travers le schéma de la vie affective de l'enfance interprété comme une image. La préoccupation, enfin, qui est à l'origine de cette interprétation qui réduit la structure de la vie inconsciente de l'enfant à une image, n'est pas tellement d'inventer une théorie pour l'opposer à celle

déploiement du contenu psychique de ce coït symbolique (sublimé ou plus ou moins vécu) de l'âge adulte, centre instinctuel qui est à la base de ce système de domination.

Nous parlons d'une image pour plusieurs raisons. D'abord ce passé enfantin, on ne le retrouve jamais et, si l'on en retrace quelques faits, insignifiants dans la plupart des cas, rien n'est découvert, puisque ce sont les émotions qui sont refoulées. Le vrai passé c'est celui que l'on reconstruira dans le présent avec des passions, des sentiments et des relations d'adultes. Le psychanalyste peut bien dire à son client après une certaine longueur de traitement : « Voilà le schéma de l'affectivité de votre enfance ». Ce passé, toutefois, n'est qu'une lecture symbolique du présent du client, le court passé de son analyse. Aussi bien, si l'on enlève à ce passé de l'enfance sa fonction d'image on risque de se retrouver avec un type d'analyse qui ressemblera de très près à une sorte de cartomancie ou d'astrologie à l'envers, c'est-à-dire qu'elle prétendra nous révéler un passé insaisissable comme le voyant l'avenir, à travers une boule de cristal.

Ce drame de l'enfance est une image, aussi, en ce sens que les valeurs affectives qu'il contient ne sont pas attachées d'une manière immuable à la distribution primitive des rôles. Ainsi il peut bien arriver que ce soit le père qui transporte le faux-féminin dans le cercle familial ; que la mère réussisse à tenir en échec cette déviation dominatrice ; il peut arriver que la mère, effectivement, entre dans ce féminin, mais que le père parvienne à éviter la castration et à suppléer aux carences

de Freud ou de Mélanie Kleine, que de rendre compte d'une distinction que les faits nous ont imposée constamment entre un complexe d'Oedipe né d'un manque d'amour et, un autre, né du choix de la domination. Or cette distinction n'est vraiment manifeste que chez l'adulte ou chez l'adolescent, bien qu'elle ne puisse être comprise que par une projection dans l'enfance.



maternelles ; l'enfant, à son tour, peut adopter différentes attitudes : refuser le rôle de complice, se faire complice du père ou de la mère, ou être remplacé par un individu ou un groupe étranger au cercle familial.

Bref, ce qu'il y a de permanent dans ce passé enfantin c'est le schème affectif et instinctuel qui se dégage de l'image de la vie amoureuse de l'enfance, schème que l'on découvre dans l'adolescence et à l'âge adulte à la base de ces systèmes de domination que l'on appelle le faux-féminin.

Le symbolisme de l'instinct, dans ces systèmes, nous l'avons dit, est hétérosexuel et le problème est donc de distinguer la fausse hétérosexualité de la vraie, l'hétérosexualité symbolique de l'hétérosexualité réelle. Les seuls critères, à notre avis, qui nous permettent d'établir cette distinction, sans crainte d'erreur, ce sont ces normes dont nous avons traité dans notre premier chapitre et qui sont précisément les caractéristiques du comportement qui est l'antithèse de ce système affectif qu'est supprimer le faux-féminin. Cette distinction peut s'établir, aussi, par cette homosexualité symbolique, comme nous l'avons laissé entendre au chapitre cinq et comme nous le démontrerons plus loin.

Dans ce contexte et seulement dans ce contexte le symbolisme érotique qui soutient le faux-féminin prend toute sa signification, mais seulement dans ce contexte. Ces réserves faites, il est de toute première importance d'analyser cette fonction érotique sous-jacente à ce féminin, justement afin de le distinguer du véritable amour humain dont il est le simulacre.

Toutefois, avant d'aborder l'étude de cette fonction érotique, il est bon de noter tout de suite à propos du symbolisme hétérosexuel qu'on en peut dire quelque chose d'analogue à ce que nous avons dit du symbolisme homosexuel. Il comprend, en effet, comme ce dernier, une échelle d'intensité quant

à son expression sexuelle qui va d'un point où il est complètement refoulé ou dissimulé, ne s'exprimant que par des gestes et un langage symbolique en apparence totalement étranger aux instincts, jusqu'à un autre point extrême où il est clairement exprimé et même obsessif. Cependant le symbolisme hétérosexuel est différent du symbolisme homosexuel en ce sens que le premier est sans issue, comme une prison, et ne débouche pas sur l'hétérosexualité authentique. Cela est à la fois vrai de l'univers mental que soutient ce support affectif et instinctuel. Ces affirmations peuvent sembler paradoxales, voire même choquantes si l'on oublie les distinctions très importantes que nous avons faites entre l'homosexualité réelle et l'homosexualité symbolique, entre l'hétérosexualité réelle et l'hétérosexualité symbolique. Ces distinctions, par ailleurs, nous avons déjà commencé à le montrer, sont essentielles à une analyse juste et correcte de la réalité complexe de la vie des instincts où les divisions simplistes et obvies ne vont pas sans entraîner des conséquences graves lorsqu'on les applique aux personnes, ou qu'on les adopte comme guides dans la recherche de la connaissance de soi.



## CHAPITRE VII

## L'EROTISME ET LE FAUX-FEMININ

Au sujet de l'érotisme la morale a coutume d'en confiner la légitimité à la vie conjugale, de telle sorte que, de ce point de vue, le départage entre l'érotisme valide et l'autre, est assez simple. Mais nous nous plaçons à un autre point de vue, c'est-à-dire que notre réflexion ne porte pas sur le défendu et le permissif, mais sur la compréhension d'un phénomène, sur la qualité de sa composition, sur sa fonction dans un ensemble [1]. Toutefois ce type d'analyse n'est pas sans rapport avec une éthique conçue comme une rationnalité de l'action et avec une intelligence des fondements, à partir de la nature des choses, de l'aspect légal de l'éthique et de son application aux cas particuliers.

Quelle est donc, dans cette perspective, la fonction de l'érotisme dans ce système de domination et d'illusion que nous appelons le faux-féminin. Il sert à rendre ce système obligatoire, nécessaire, impérieux comme un déterminisme, de telle sorte qu'il n'y ait pas d'autre moyen de communiquer avec l'extérieur que par lui. Mais ce déterminisme a un double visage comme le système qu'il anime : il érotise deux univers. L'un à cause du plaisir que l'on attache à la passion de le détruire, et l'autre, à cause du plaisir dont on revêt l'acte de le susciter

1. A propos de la signification que, d'une manière générale, nous donnons au mot **érotisme** dans cet ouvrage, voir note p. 203.

d'un désert comme un mirage. Cet érotisme est une sorte de magie grâce à laquelle on impose comme un réel un rêve créé par des mots, mots avec lesquels on engendre un univers mental analogue à celui de la poésie sauf que, au lieu de transfigurer comme la poésie, il défigure. Par ce moyen on renverse l'ordre des valeurs pour l'imposer aux choses et aux personnes comme étant l'ordre réel. Le renversement ne s'obtient pas en opposant une doctrine à une autre, mais par le glissement, à l'intérieur d'une même doctrine, d'un niveau de motivations conscientes et exprimées à un niveau inconscient qui devient, peu à peu, toute la signification des motivations conscientes, qui ne sont plus, alors, que verbales et symboliques [1].

La fonction de cet érotisme, inconscient, caché ou exprimé, est donc de travestir la puissance en impuissance et vice-versa. Il s'établit, alors, un univers de communication, complètement clos, qui peut aller très loin dans sa prolifération, jusqu'au point de contaminer des institutions, des groupes et même, dans certaines conditions, des sociétés. C'est ce que suggère, avec raison, le livre de Karl Manheim sur la sociologie de la connaissance, en tous les cas ce que l'on peut tirer, de l'expérience et de l'histoire, de son concept d'inconscient collectif. Cet érotisme, plus ou moins exprimé, opère donc une sorte de « transubstantiation », si bien que ce qui devient objet de convoitise c'est le plaisir de voir triompher la fausse valeur et reculer la vraie, en prêtant à la première les apparences de la seconde et à celle-ci, les apparences de la première. Par le moyen de cet érotisme, qui joue le rôle d'un pouvoir magique, on substitue donc à la substance réelle des choses et des personnes un monde de décors et de personnages ; à

1. Voir la quatrième loi de notre théorie du symbolisme.



la vie véritable, la comédie humaine dont Honoré de Balzac nous a montré qu'elle triomphait plus d'une fois de l'existence authentique. En effet, que l'on ajoute à cet érotisme caché ou inconscient la puissance de l'argent ou du pouvoir politique sous toutes ses formes, et cette illusion vient vite se confondre à ce point avec la réalité que, pour un temps, qui peut être très long, elle en occupe toute la place et en étouffe toutes les manifestations.

Mais revenons à l'image érotique, le coït, qui est, au niveau de l'instinct, l'image terminale et fondamentale de ce système. Cette image signifie qu'il y a toujours quelque part, dans ce système, une entente ou une chaîne d'ententes qui imitent la séduction et la fusion amoureuse, un sentiment de conquête comme celui que l'homme éprouve dans l'étreinte amoureuse et une sécurité, une confiance et une approbation qui ressemblent à celles que la femme apporte à l'homme, qui ressemblent plus primitivement à la confiance que la mère inspire à l'enfant. Bien qu'il ne soit pas rare que l'on reconnaisse l'influence d'un certain type de femmes dans ce système, celle, par exemple, de la femme qui est séduite par l'apparence de la force, de la sécurité, le féminin dont on parle, nous le répétons, est un symbole, une image. Il l'est en ce sens qu'il retient des attitudes de la femme en face de l'enfant et de l'homme que le traitement de faveur dont elle l'entoure et l'indulgence dont elle le protège et de la conquête de l'homme que la vanité qu'il en éprouve. La grande différence entre la femme et ce féminin vient du fait que la confiance dont la femme enveloppe l'enfant et l'homme inclut le temps et que, par conséquent elle est fertile et créatrice d'avenir et d'œuvres. Le faux-féminin, au contraire, exclut le temps et crée des ententes stériles qui s'alimentent de ce qu'elles détruisent à la manière des parasites. Le sentiment, l'amour, l'amitié,

l'accueil, dans ce système, ont comme origine un double mensonge : je mens à l'autre pour lui accorder d'être ce qu'il est incapable de devenir ou qu'il n'a pas eu le courage d'endurer de devenir. Il me ment pour me reconnaître l'être que je n'ai pas, être sans lequel, toutefois, l'importance que je lui prête n'a aucune valeur. Cette complicité, qui prend sa source à la racine de l'être, engendre un lien qui engage le corps et l'âme et qui est en tout point, au niveau des mécanismes psychiques, semblable à la passion amoureuse. La liaison des amants en est l'image la plus concrète. Effectivement, dans la réalité, ce féminin, dont nous traitons, expliquerait le mystère de la solidité d'un grand nombre de ces arrangements affectifs que l'on classe sous le titre de liaisons et dont la forme d'érotisation est inexplicable autrement. L'attrait compulsif et durable qu'elles font naître est de même nature que ces drogues qui, s'assurant le concours de nos puissances intérieures, substituent au monde de la réalité, celui des chimères.

Le faux-féminin est dominateur et destructeur. Aussi bien il n'est pas rare que l'on rencontre, à l'intérieur du schéma de la liaison amoureuse, une présence qui incarne la réalité, présence qu'il faut dominer et détruire parce qu'elle menace et dénonce l'illusion dont vivent ces faux amants. L'impulsion qui, dans ce type de liaison, pousse les amants l'un vers l'autre est donc alimentée d'une haine partagée de l'authenticité qui aiguise leur capacité de jouissance, si bien que dominer et détruire ne sont plus uniquement un moyen de protéger un rêve, mais une fin recherchée pour elle-même comme le plaisir qu'elle intensifie.

Rappelons que cet enchaînement d'analyses à propos des faux-féminin a, avant tout, une portée symbolique ; qu'il est avant tout un langage qui re-



présente la structure de l'instinct dans un état donné ; qu'il vise à rendre compte d'abord de la nature et de la qualité de ce support symbolique qui soutient le discours conceptuel et que, par conséquent, lorsque nous introduisons l'image de la liaison amoureuse, nous voulons tout autant désigner ces types d'accords, de liens, d'associations tacites où le sexe est absent qui se forment dans la société, et qui ont les mêmes caractéristiques psychiques que celles qui sont à la base de la liaison et produisent dans le discours des images de même conformation émotive et des groupements d'idées de même orientation. C'est pourquoi nous ne prétendons pas, bien au contraire, que le critère de la validité et de l'objectivité d'une pensée doit se chercher du côté de la vie privée de la personne qui la propose et que les analyses symboliques dont nous faisons usage sont tributaires de l'enquête policière et de la rumeur publique. Rien ne s'oppose, au niveau d'analyse où nous nous plaçons, à ce que le type de liens affectifs et de charge instinctive que nous avons attachés à la liaison amoureuse s'installe dans le mariage et qu'une liaison développe des sentiments de même qualité que ceux qui se développent dans un mariage réussi, de telle sorte que, du point de vue des problèmes de connaissance qui nous occupent, les effets de part et d'autre sont les mêmes.

## CHAPITRE VIII

## LA CASTRATION ET LE FAUX-FEMININ

Il est assez facile de voir où vient se situer, dans la logique de notre développement, cette catégorie freudienne, la castration, qui s'applique tout aussi bien à la femme qu'à l'homme. Elle est une conséquence directe de ce féminin, dont elle est, avec la culpabilité, un des moyens les plus efficaces de domination et de destruction. Contrairement aux interprétations courantes des thèses de Freud qui donnent à cette catégorie un sens presque exclusivement biologique et confine son application la plus stricte à l'enfance [1], nous lui attribuons une signification d'abord symbolique qui désigne avant tout une réalité psychique de l'adolescence et de l'âge

1. On sait que, pour Freud, le complexe de castration surgit de la constatation par l'enfant de la différence anatomique des sexes (présence ou absence du pénis). Le garçon craint la castration qu'il interprète comme la punition possible attachée à ses activités sexuelles, dont le désir incestueux de sa mère. Chez la fille la castration est éprouvée comme une opération qu'elle a déjà subie et, par conséquent, comme une injustice dont elle est victime et qu'il lui faut surmonter. Ce complexe est aussi lié aux instincts de mort, au sentiment de culpabilité et au surmoi. Nous ne croyons pas utile de discuter la plausibilité dans les faits de cette théorie freudienne de la vie instinctuelle de l'enfant. Il ne fait aucun doute que le mot castration et la théorie freudienne qui en explicite le contenu constitue un signifiant qui engage les instincts, l'affectivité et le biologique de manière à faire vivre efficacement certains états psychiques caractérisés. Ce qui nous intéresse, ici, c'est de montrer la fonction castratrice du faux-féminin et comment il peut utiliser la théorie freudienne de la castration comme un instrument de domination.

adulte dont la représentation biologique et corporelle de l'enfance est l'image. En effet, de nos jours, on ne rencontre plus ces erreurs d'éducation qui existaient du temps de Freud où l'on menaçait le garçon de supprimer son sexe et faisait croire à la fille qu'on lui avait amputé le sien. Cependant le phénomène psychique de castration existe toujours et sans doute sommes-nous plus en mesure, aujourd'hui, étant débarrassé de la fascination des apparences, de nous approcher davantage des vraies causes. Toujours est-il que notre interprétation de la castration n'est pas différente de celles que nous avons faites des autres concepts de base de la théorie freudienne et n'en est pas moins justifiée par des raisons sérieuses qui nous ont été imposées par des expériences répétées.

Une de ces raisons est qu'après une lecture littérale du système de Freud on en peut dégager rapidement un code qui se substitue à la logique, à l'éthique et au droit pour devenir une école d'irresponsabilité. Tout se passe comme si, en effet, le monde adulte et normal était une sorte de système immuable auquel tout homme équilibré s'adapte tout naturellement. Si un adolescent ou un adulte ne réussit pas à s'y intégrer on fait porter le poids de la responsabilité de cette inadaptation par son enfance, on l'enferme, si l'on peut dire, dans cette enfance dont il devient seul responsable, puisque cette situation étant passée, les parents ne sont plus en cause, sauf dans l'imagination de celui qui en prolonge indûment l'influence et l'importance. Mais le coupable, lui-même, n'est pas responsable, puisque c'est son enfance, dont il n'a pas su se défaire, qui est l'unique cause des comportements insolites de l'adulte. C'est une formule idéale pour se dérober à la justice tout en ayant l'air de la défendre ; pour interdire sans recourir à la loi ; pour condamner sans



procès et sans appel ; pour justifier toute une série d'inégalités et de privilèges artificiels ; pour échapper à l'éthique tout en conservant les avantages de paraître l'honorer. La clinique thérapeutique, sous cette nouvelle loi, remplit une fonction des plus essentielle : elle est le tribunal, la condamnation et l'incarcération symboliques, mais très efficace, de ce système de domination que nous appelons le faux-féminin. C'est un aspect social très important de l'interprétation que fait l'opinion publique de la clinique psychanalytique, interprétation des plus néfastes et que déplorent les praticiens de la psychanalyse, puisqu'ils sont à même de constater qu'une partie de leur clientèle qui doit se cacher pour se faire traiter n'est que la victime d'un système qui, lui, s'affiche avec ostentation et même, est honoré.

Cette projection de la castration dans l'enfance est un usage que l'on peut faire de ce concept et que l'on fait tout naturellement après une lecture littérale de l'œuvre de Freud. Les inconvénients de cette interprétation sont limités si on en borne l'usage à la clinique, et il ne fait aucun doute qu'elle réussit à libérer de l'angoisse et à corriger certaines déformations du réel en dégageant la perception du présent du poids des émotions du passé. Il peut arriver, tout aussi bien, que le thérapeute ne puisse que déplacer le problème de son patient en transportant ce problème sur un terrain en partie fictif, mais sur lequel il a prise. Il recrée, à partir de lui, pour son client, une famille, une société et recompose, sur ces assises, une nouvelle castration qu'il est maintenant en mesure de corriger et de défaire. C'est un médicament. En effet, est-ce que quelque chose comme ce que dit Freud est réellement vécu ? Est-ce que le garçon, par exemple, ayant désiré sa mère, se sent coupable et a peur d'être castré par son père ? Est-ce que, le psychanalyste ayant purgé chez ce

garçon devenu adulte l'angoisse de son enfance, tout redevient normal ? Cela nous paraît absurde. Pour raisonner ainsi, on s'appuie sur une hypothèse qui présuppose dans la nature une sorte de désordre qui appartient à son essence de telle sorte que l'enfant est coupable d'une faute fatale et personnelle dont c'est la tâche des parents et des éducateurs de le libérer en l'excusant, en la lui pardonnant par de l'affection. L'affection, dans ce schéma, au lieu de venir s'incrire dans un processus exigé par la nature dans sa forme le plus spontanée, au lieu d'être reconnue comme un droit de l'enfant et un devoir des parents apparaît comme la concession d'une puissance qui n'y est pas obligée et commandée non par la dignité de la valeur inestimable de l'être qui la réclame, mais par sa faiblesse et sa misère morale. C'est comme une justification par la science (que certainement Freud n'a pas voulue mais que l'on a tirée de ses théories) de ce paternalisme détestable que l'on peut tout aussi bien retrouver dans l'organisation des familles que dans celle des sociétés et qui est éminemment stérilisateur. La castration est le fruit de ce paternalisme, mot qui désigne, pour les idéologies sociales ce faux-féminin que nous venons de dénoncer pour les réalités psychiques.

La castration, en effet, est une négation de l'être véritable, une injustice voilée, obscure, mais tenace et pénétrante qui rejoint les profondeurs et pour laquelle il faut inventer une faute très grave si l'on veut la dissimuler sous les traits d'un jugement sévère mais équitable. Les mythes érotiques de Freud, nous semble-t-il, n'ont pas d'autre signification. C'est la dramatisation pour l'instinct de la façon dont a été vécu un manque grave d'affection dans l'enfance, de tendresse attentive et intelligente (et non savante) et un rejet de l'être intime à l'âge de l'adolescence et de la maturité, de cet être qui va rejoindre, au niveau de l'instinct, le sexe jusque dans



son aspect créateur comme le goût d'engendrer et d'aimer des enfants et le désir de produire dans l'ordre de l'intelligence et des responsabilités. En somme le mythe de la castration substitue la victime au coupable en transformant un acte d'injustice chez le coupable en un délit sexuel chez la victime. Aussi bien l'image freudienne est vraie quant à l'interprétation que la victime fait du fardeau qui l'accable, mais fausse du point de vue ontologique, éthique et juridique. Ce qui n'est pas sans importance au plan thérapeutique et l'est certainement du point de vue social, conjugal, familial, éducationnel et juridique et, en tout premier lieu, du point de vue de la pensée conceptuelle objective.

Dans cette optique, il est intéressant de constater que la castration, par hypothèse, n'existe pas du côté du faux-féminin comme si, de ce côté, il n'y avait pas eu de faute, comme si ces liens incestueux et coupables de l'enfance n'avaient existé que chez ceux que l'on tente d'asservir, que l'on domine. C'est une des réussites les plus étonnantes de ce système lorsque l'âge, l'argent, la caste et le rôle social lui accordent le pouvoir de tirer son autorité de la projection qu'il fait de sa passivité et de son irresponsabilité sur ceux que les circonstances livrent à son influence accidentelle.

Si nous revenons aux images de Freud nous voyons qu'elles traduisent les effets que produit sur l'inconscient et les instincts d'un sujet l'ordre naturel renversé, inversion qui s'offre comme étant le seul ordre véritable. Aussi bien, c'est par une compréhension adéquate des images de Freud que nous pourrons leur restituer toute leur portée thérapeutique et les intégrer dans une anthropologie et une épistémologie générale. A défaut d'effectuer ce redressement, le freudisme a tôt fait d'être réduit à un instrument de consolidation pour

tous ces systèmes d'inégalités artificielles et fausses qui oppriment, détruisent et s'infiltrent dans le processus de la pensée objective et lucide pour en détériorer peu à peu le déroulement normal jôsqu'à la dissoudre dans la contradiction vécue.



## CHAPITRE IX

## LA CULPABILITE ET LE FAUX-FEMININ

La culpabilité dont nous voulons parler c'est celle que l'on définit fort justement par le sentiment de culpabilité puisqu'il s'agit d'une forme que prend la sensibilité en face de certaines valeurs à coloration morale. Cette sensibilité morale est corrélative de la notion de responsabilité qui est une de ces normes dont nous avons traité au début de cet ouvrage. Mais le faux-féminin isole la notion de culpabilité de celle de responsabilité, comme s'il y avait une culpabilité en soi dont un certain nombre de personnes seraient affligées alors que d'autres en seraient exemptées. C'est de cette manière que le faux-féminin utilise la culpabilité comme une méthode de domination et d'asservissement.

Dans ce contexte la culpabilité telle que définie et située par Freud prend une extension nouvelle et sa compréhension acquiert une précision conceptuelle et expérimentale qu'elle n'avait pas auparavant. Elle s'étend au-delà de la clinique et, de ce fait, sa signification clinique s'en trouve modifiée, corrigée, enrichie.

On sait que chez Freud la culpabilité est rattachée à ce qu'il appelle le surmoi ou moi idéal. Cet idéal du moi se forme à partir de ce que les parents et leurs substituts approuvent et désapprouvent dans la conduite de l'enfant, de ce qui leur fait plaisir ou leur cause du souci et les afflige.

C'est une sorte de morale inconsciente, instinctuelle et affective qui, toutefois, émerge, en certaines occasions, au niveau de la conscience. Normalement cet idéal du moi est solidement fondu dans le moi et sert d'assise au développement de la conscience morale et au progrès de l'objectivité de la pensée. Mais il arrive que cet idéal du moi se détache du moi pour s'y opposer comme un juge sévère et implacable qui le persécute en l'accablant d'une culpabilité généralisée et en lui imposant la société comme une incarnation variée de ce juge tyrannique. Cet état se traduira, très souvent, par des crises de scrupules et des attitudes agressives à l'égard de toute autorité. Cependant, ainsi que nous l'avons souvent remarqué, la théorie de Freud ne dépasse pas la clinique et se confine à l'histoire du sujet analysé dont le passé, par hypothèse, contient toutes les explications de son comportement névrotique. Ainsi en est-il de la culpabilité. Si le sujet se sent coupable au-delà d'une certaine limite il faut en chercher la cause dans son enfance et interpréter son agressivité à l'égard de la société comme une projection de ses peurs et de ses colères d'enfant. Par exemple, par suite d'un complexe d'Oedipe mal résolu, l'enfant serait en lutte contre son père qui se serait posé comme un obstacle entre lui et sa mère. Mais il nous semble beaucoup plus naturel de penser que, au lieu que ce soit l'enfant qui, à partir d'une évolution affective mal engagée, projette sur ses parents et, plus tard, adulte, sur la société, ce juge sévère imaginaire, ce soit plutôt le père, la mère et certaines personnes en autorité, qui ont choisi de jouer ce rôle confortable d'être celui qui juge et n'est jamais jugé, celui qui demande des comptes et n'a jamais à en rendre, celui qui accuse et ne peut jamais être accusé parce qu'il s'aperçoit et se définit comme au-delà de l'univers de la faute. En somme, pour mieux comprendre ces consciences accablées de culpabilité, ne serait-il pas nécessaire d'entreprendre une dialectique de l'agir humain à partir, non pas du moi coupable, mais de celui qui ne l'est jamais, justement parce que, pour se dérober à ses responsabilités sans se sentir coupable tout en conservant le prestige que sa situation lui confère, au lieu de supporter le jugement du surmoi, il a choisi d'en prendre la place. Cette attitude est beaucoup plus loin de la normalité que la conscience coupable, bien qu'elle jouisse, socialement, des avantages de la plus grande normalité et du plus grand équilibre et se confonde avec cette partie du genre humain qui échappe aux classifications pathologiques du psychiatre. C'est pourquoi cette faculté d'échapper à la culpabilité constitue une des principales caractéristiques et un des principaux attraits de ce système de domination que nous avons appelé le faux-féminin, système dont Freud ne fait pas mention, mais qui est certainement à l'origine, chez ceux qu'il domine, de bien des névroses qu'il contribue à entretenir et à prolonger.



Au fond, chez certains êtres, le moi va se perdre dans le surmoi jusqu'à en usurper la fonction, de telle sorte que le moi y puise toute sa raison d'être, la source principale de ses satisfactions et l'unique facteur de son intégration. Cette déviation chez les uns est la cause de ce que chez les autres le surmoi se détache du moi pour le maintenir dans un état permanent d'accusation. Ce n'est pas ce que dit Freud. C'est pourquoi, aussi, le faux-féminin peut utiliser les théories freudiennes à son profit contre la santé de l'esprit humain et les délicatesses de la justice.

Certes, le faux-féminin reconnaît qu'il y a une absence de culpabilité qui est un symptôme : celle du criminel et du délinquant. Mais il se place ensuite en face de tous ceux qui le démasquent comme s'il était le juge, le thérapeute ou le

policier de ce délinquant et de ce criminel. Cependant, comme ce délinquant et ce criminel, il est imperméable à la culpabilité, non pas parce qu'il défie la loi comme eux, mais parce qu'il se prétend l'incarnation de la loi, de la norme et de l'ordre. Ce que ce féminin retient des fonctions du juge et du psychanalyste ce ne sont pas leurs responsabilités mais la situation de dépendance humiliante qu'elles imposent à l'accusé et au malade et la supériorité incontestable qui découle pour le juge et le thérapeute de ce rôle exceptionnel de se comparer à un type d'humanité marginal. Le grand intérêt que présente, dans ce système, l'identification au surmoi des autres, c'est la possibilité d'échapper ainsi à notre propre surmoi et d'éviter qu'il nous reproche notre imposture. Par ce moyen, bien loin d'avoir à nous accuser de quelque chose, nous pouvons prolonger la comédie que nous nous jouons jusqu'à l'intérieur de celui qui la dénonce en le forçant à s'accabler lui-même de reproches et de fautes insaisissables, l'enfermant dans un interminable procès avec lui-même dont nous refusons de le délivrer. C'est un excellent procédé pour obtenir que cette victime exaspérée s'en prenne à tout le monde, de telle sorte que nous puissions la cataloguer comme une obsédée de la persécution et de la revendication.



## CHAPITRE X

## L'HOMOSEXUALITE ET LE FAUX-FEMININ

Nous sommes maintenant plus en mesure, après cette longue analyse des comportements du faux-féminin comme système de domination, de pousser plus avant notre étude sur l'homosexualité.

Nous avons déjà montré que la notion d'homosexualité avait deux sens : un sens symbolique et un sens littéral et qu'elle désignait, par conséquent, deux réalités, même si les théories de Freud et les apparences tendaient à les confondre. Or c'est le faux-féminin qui nous fournira les principaux éléments de distinction entre l'homosexualité perverse, contraire à l'éthique et au droit, et l'autre que nous appelons symbolique. Nous avons laissé entrevoir, de plus, que l'homosexualité symbolique contenait une méthode et nous pouvons préciser maintenant, pour y revenir plus loin, que cette méthode sert, soit à sortir de ce féminin celui qui en est la victime, soit à forcer à se démasquer celui qui l'exploite ; que cette homosexualité symbolique, enfin, dans le sens précis que nous lui avons donné, est le fondement affectif, instinctuel et biologique de la pensée conceptuelle objective et que le faux-féminin en est la contradictoire.

Qu'est-ce que l'homosexualité perverse ? La seule, croyons-nous, à laquelle on peut attribuer proprement le nom d'homosexualité. Est-ce que, par exemple, il suffit qu'il y ait, entre

personnes du même sexe, manifestation érotique ? Pour la loi cela suffit et encore faut-il démontrer qu'il y a eu violence de la part d'un des partenaires (du moins il semble que la loi positive ne peut être définie d'une autre façon). Pour ce qui est de la morale [1] qui définit l'ordre de la raison, la loi intérieure, bien qu'il revienne à chacun d'en formuler les prescriptions, il lui faut s'appuyer sur une interprétation de l'ordre de la nature, interprétation à laquelle elle donne une valeur absolue. Cet ordre, en l'occurence, peut être la génération et la nature de l'amour humain sexué. C'est, en tous les cas, la base la plus apparente et la plus fréquente à partir de laquelle les éthiques à fondements métaphysiques les plus divers, même relativistes et positivistes, s'entendent pour condamner l'homosexualité perverse. Ce qu'elles condamnent c'est, plus qu'un excès, une tare indiscutable. Ces morales, alors, ne font que ratifier une condamnation que le pervers s'est infligée lui-même en acceptant de vivre en marge de l'univers de l'humain rationnel. En effet, le moraliste, si peu exigeant qu'il se veuille, est limité lui-même dans ses constructions par cette réprobation sociale qui est attachée au comportement homosexuel et, s'il voulait réduire la morale à une série de conventions sociales, il rencontrerait l'homosexualité perverse comme le vol et le meurtre, c'est-à-dire comme un phénomène qui, s'il le réduisait à une pure convention, mettrait en danger sa propre sécurité en le retranchant du monde de la virilité, de la féminité, de la normalité.

A ces raisons de condamner l'homosexualité certains systèmes éthiques ajoutent une interprétation de la valeur du plaisir sexuel, du pur et de l'impur et de la chasteté. Il arrive que, pratiquement, certaines d'entre elles réduisent

1. Nous reviendrons sur ce thème dans notre deuxième partie.



toute leur argumentation contre la perversion homosexuelle à une dévalorisation affective du plaisir sexuel. Ce qui est une méthode très pauvre et fort douteuse si l'on conçoit l'éthique comme une science, et bien peu efficace, si l'on admet que le comportement moral véritable s'édifie avec de l'intelligible qui est assez pénétrant pour rejoindre le fond de l'être et compromettre nos puissances obscures. En s'appuyant sur cette unique base on sera forcé, pour condamner le comportement homosexuel, de dénoncer l'érotisme qu'il contient comme une donnée impure par essence et de défigurer les éléments d'amour humain véritable qui s'y rencontre souvent et, par ce détour, de dévaluer toutes les formes normales de sexualité et d'amour.

Mais ce n'est pas à ce niveau d'analyse que nous nous plaçons pour l'instant, bien que celui que nous avons adopté nous semble en mesure de nous fournir des données essentielles aux fondements d'une morale qui ne soit pas uniquement extérieure et défensive, mais incarnée dans l'être intime et conçue comme une rationnalité de l'action étrangère à l'opportunisme et à l'hypocrisie du pur conventionnel. Ce que nous cherchons pour l'instant, ce sont les fondements psychiques de la connaissance conceptuelle objective. C'est dans cette optique, toutefois, que, dans notre seconde partie, nous intègrerons et analyserons certains concepts essentiels à cet enracinement vital d'une éthique particulière.

Donc, au niveau d'analyse où nous nous plaçons actuellement, nous croyons que le schème de référence à partir duquel on peut distinguer avec rigueur l'homosexualité symbolique de l'homosexualité perverse est ce système que nous avons appelé le faux-féminin. Par conséquent, si paradoxal que cela puisse paraître, nous estimons que le modèle à partir duquel nous pourrons comprendre la composition interne

de l'homosexualité perverse est ce faux-féminin bien qu'il se présente sous les traits de l'hétérosexualité ainsi que nous l'avons noté [1].

En effet, si l'homosexualité n'est qu'un comportement érotique différent des autres qui n'engage que le sexe, s'il n'y a aucune différence profonde entre l'être humain normal et l'homosexuel pour ce qui relève de l'affectivité, de l'intelligence et de l'ensemble du psychisme, l'homosexualité n'a, alors, qu'une signification très mince pour la science, la philosophie de l'homme et ne tarde pas à être réduite à un phénomène qui ne préoccupe que l'enquête policière, le commérage mondain, les convictions morales personnelles, la curiosité sociologique ou les préjugés sociaux. Ce qui n'a pas de proportion avec l'étonnante gravité que la conscience populaire attache, séculairement, à la réprobation de l'homosexualité. Aussi bien, s'il n'y a pas quelque destruction et viol intime de l'âme dans l'homosexualité, nous ne voyons pas comment ce phénomène puisse offrir quelque prise à

1. Le lecteur pourrait demander pourquoi, au lieu de chercher les causes profondes de l'homosexualité perverse à partir de l'observation directe du comportement homosexuel et des symptômes qui lui sont propres, nous avons tiré ces causes d'un type de comportement hétérosexuel. Disons, d'abord, que ce cheminement n'est pas le fruit d'une décision à priori mais que ce sont les expériences de psychothérapie que nous avons poursuivies durant un certain nombre d'années qui nous ont suggéré ce rapprochement théorique. Par ailleurs, cette recherche des causes de l'homosexualité à partir de l'hétérosexualité n'est pas étrangère à l'histoire de la pensée psychanalytique. Le garçon, selon Freud, a d'abord désiré sa mère avant de s'identifier à elle. En outre, si l'homosexualité perverse est l'expression d'une déviation profonde de l'être humain, il nous paraît assez naturel que nous découvrions le principe de cette déviation dans une corruption de la sexualité normale et que ce principe, alors, se présente moins comme le propre du comportement homosexuel qu'à la manière d'une caractéristique générale de l'instinct sexuel perverti. Cette façon de voir, qui nous semble correspondre à la nature des choses, nous empêche, enfin, de nous arrêter aux apparences et aux symptômes pour en faire des causes et de réduire à un même genre toutes les formes de tendances homosexuelles.



l'analyse scientifique. (Cette affirmation apparaîtra comme une énormité si, pour en comprendre la portée, on ne se départit d'une certaine forme de sensibilité ambiguë, le goût et le dégoût, qui accompagne très souvent nos jugements émotifs dans ce domaine.) Il s'agit donc de découvrir dans l'homosexualité le secret de son type d'érotisation, de discerner l'érotisation qui est spécifiquement celle de l'homosexualité perverse.

Cette érotisation, croyons-nous, serait celle qui s'alimente à un schéma affectif identique à celui sur lequel s'édifie le faux-féminin. Autrement nous serions en face de cette contradiction d'une sexualité contre nature dans une personnalité dont toutes les autres manifestations affectives et intellectuelles seraient naturelles, généreuses et rationnelles. Supposons, par hypothèse, un cas où toutes les normes que nous avons énumérées au début de notre ouvrage [1] sont respectées alors que la sexualité est de tendance homosexuelle et une autre hypothèse où les mêmes normes sont violées mais où, du côté des instincts, les tendances sont hétérosexuelles. Ces deux hypothèses au niveau des tendances ne sont certainement pas impossibles. Mais la sexualité révèle, alors, une signification qui est l'inverse de son intentionnalité ainsi que s'exprimerait le vocabulaire phénoménologique, signification, par conséquent, qu'il faut réinterpréter en partant de cette intentionnalité. S'il n'en était pas ainsi, il faudrait supposer que la sexualité est un phénomène indépendant du reste de la personnalité et, à la fin, conclure que, sauf pour ce qui est de la génération, l'homosexualité perverse est un phénomène indifférent et n'a aucun rapport avec l'équilibre et l'intégration du psychisme humain.

1. Chapitre I.

En réalité, l'érotisation se classe parmi ce que l'on pourrait appeler, analogiquement, un réflexe acquis. On peut parler de réflexe, puisque, dans un phénomène d'érotisation, la réponse est aussi immédiate que celle d'un réflexe en face de son stimulus naturel ; d'une acquisition, aussi, puisqu'il s'agit d'une réponse qui a découvert sa forme à un moment donné de l'existence et à partir d'une demande intérieure de l'être sans laquelle ce qui est devenu réflexe ne l'aurait jamais été. L'érotisation vient donc d'un choix qui a son origine dans le dedans de l'être. Tout érotisme n'a pas cette forme profonde, mais il l'a certainement lorsqu'il est la manifestation persistante d'une spécialisation de l'activité sexuelle. Or c'est cette demande, cette impulsion qui vient du dedans qui peut être révélatrice de la nature de l'homosexualité perverse. Or nous sommes portés à conclure qu'elle est perverse si nous y découvrons le schéma affectif de ce que nous avons appelé le faux-féminin, c'est-à-dire un système de destruction, d'illusion et de domination. Nous avons été amené à cette conclusion non pas en nous appuyant sur de pures convenances théoriques, mais à la suite d'une longue analyse d'un cas particulier, analyse dont nous rapporterons la structure et le détail dans le prochain chapitre. Qu'il nous suffise de dire pour l'instant que dans l'analyse du comportement homosexuel l'attention doit porter avant tout sur les types de liens personnels et sociaux que la personnalité homosexuelle compose et sur les formes de son discours conceptuel.

Est-ce à dire que toute forme d'homosexualité vécue est, au sens premier du terme, également perverse c'est-à-dire, également anormale et immorale ? Nous ne le croyons pas et pensons que, du point de vue thérapeutique, éducationnel, juridique et éthique, cette distinction est importante. Nous pensons que, en face d'un cas d'homosexualité, il faut pro-



céder à son analyse en adoptant comme guide l'hypothèse de deux formes possibles d'homosexualité : perverse et symbolique. Nous pensons que c'est uniquement en adoptant ce double point de repère que l'on sera en mesure de juger si l'on est en face d'un psychisme qu'il s'agit surtout de faire évoluer ou dont il faut défaire l'organisation pour le reconstruire. Quant au moyen de discerner en face de quel type d'homosexualité nous sommes, c'est, à notre avis, l'analyse du comportement affectif et du discours verbal conceptuel qui nous le fournira, c'est-à-dire que c'est là que se manifestera la source intime de l'érotisation et, par conséquent, de ses différenciations possibles.

Nous semblons soutenir qu'il y aurait un type d'homosexualité vécue qui ne serait ni anormale ni immorale, mais tout simplement un accident de la nature se répétant un certain nombre de fois. Mais en qualifiant cette homosexualité de symbolique nous voulons précisément affirmer que, même vécue, en son fond, elle exprime quelque chose d'autre et que celui qui porte ce fardeau symbolique aspire à en sortir, même s'il l'ignore.

## CHAPITRE XI

## L'HOMOSEXUALITE SYMBOLIQUE COMME METHODE [1]

*(Analyse d'un cas)*

Nous avons affirmé, quelques pages plus haut, que l'homosexualité symbolique pouvait être utilisée comme méthode. Nous avons suggéré quel sens nous donnions à cette méthode et précisé contre quel obstacle nous pouvions l'utiliser : le faux-féminin. Cette méthode opère de deux façons : elle permet à un psychisme de sortir de la domination du faux-féminin ou le force à se démasquer s'il s'en sert comme d'un système à son profit.

Cette hypothèse, il nous a été permis de la vérifier au cours d'une expérience que nous avons poursuivie durant quatre ans à l'aide d'images utilisées systématiquement et selon un dosage progressivement intensifié. L'expérience se confondait assez avec la vie pour que le rendement soit maximum, pour que l'imaginaire se substitue presque insensiblement au réel, puisque cette expérience de psychothérapie nous l'avons menée sous le couvert de la philosophie, bref dans une situation où le cas analysé ne pouvait redécouvrir le thérapeute et le père derrière la sentimentalité homosexuelle que par une référence expresse au réel par-delà les mots,

1. Utilisation symbolique du langage de la sexualité pour faire vivre par l'inconscient et l'instinct la relation père-fils, mère-fille.

les apparences et les fonctions, et par un effort spécial d'abstraction pour transcender les images, opération que le sujet analysé n'avait aucun intérêt à faire au niveau des satisfactions immédiates.

Il s'agissait du cas d'un jeune homme possédant une culture livresque très étendue, culture, toutefois, qui lui servait davantage à projeter son problème affectif qu'à se former un instrument pour sa pensée. Par ailleurs, il manifestait un besoin d'affection très prononcé qui rejoignait les profondeurs de l'être, liait les instincts et était très fortement érotisé. Tout cela, d'une manière indirecte, se traduisait constamment dans son discours où l'on ne pouvait découvrir aucune forme de pensée un peu importante que l'on puisse dire vraiment objective, généralisée, universelle, bien que, à première vue, il donnait presque toujours l'impression du contraire. Ce travestissement ou dissimulation involontaire et que l'on pourrait qualifier de constitutionnelle, tant elle se confondait avec les instincts primitifs de conservation, produisait presque constamment ce que l'on appelle en psychanalyse des transferts, bien que ceux-ci fussent totalement inconscients. Ainsi, les accords soi-disant intellectuels qu'il pouvait établir, surtout avec ses aînés, n'étaient jamais des accords de pensées, mais des aversions ou des attirances qui s'établissaient au niveau du concupiscible et de l'irascible. A ce sujet, on aurait pu dire de ce jeune homme qu'il possédait une science innée des structures inconscientes de la pensée humaine, et un art non moins extraordinaire et précoce d'agir sur ces structures. Mais ce n'était là qu'une apparence. Nous étions en face d'une conscience qui ressemblait en tous points, du dehors, à celle d'un psychanalyste ou d'un thérapeute, sauf que, ce qui à première vue était le mime parfait d'une lucidité exceptionnelle, n'était, en réalité, que l'invasion



presque omniprésente de l'inconscient dans la conscience pour en constituer l'inspiration principale. Ce n'est que peu à peu que ce jeune homme a pris conscience de cet étrange pouvoir qui, à l'origine, le faisait souffrir et dont il cherchait à se défaire. Mais il s'est aperçu que cet inconscient névrotique, sur lequel il n'avait aucun contrôle, lui servait tout de même à s'assurer des complicités tacites qui lui procuraient, en courte période, des avantages fort appréciables de telle sorte que, dans son cas, la maladie, du point de vue des satisfactions narcissiques et sociales, présentait beaucoup plus d'intérêt, dans l'instant, que la santé et, par conséquent, que de se soumettre à un traitement.

Ce type de réactions, de la part du cas dont nous traitons, illustre l'importance de la composante sociale dans le dépistage de la névrose et dans son identification. Il montre, en particulier, la possibilité qu'un milieu, au lieu de résister à une personnalité névrotique, au lieu de la forcer à s'adapter à des normes objectives et acceptées universellement, ou à se faire soigner, s'adapte lui-même à cette personnalité et perde, peu à peu, pour la suivre, le sens du normal, du naturel et du réel. C'est ce à quoi nous avons assisté au cours de l'analyse du cas dont nous parlons. Aussi bien il serait intéressant d'analyser le type de force, incontestable, qui se dégage de cette sorte de malade et d'où cette force tire son pouvoir de séduction dont la puissance est analogue, si elle ne l'est pas davantage, dans certains milieux et dans l'immédiat, à celle de la pensée géniale. Nous avons déjà noté que c'est une caractéristique intéressante de cette maladie de l'esprit de produire une conscience qui ressemble à celle d'un thérapeute à quoi il faut ajouter, maintenant, cette deuxième caractéristique importante de nous offrir une intel-

ligence qui présente des analogies avec celle de la pensée géniale.

On peut comprendre, à partir de là, le danger social que représente la circulation, pour employer une image, de cette fausse monnaie et la nécessité de posséder un instrument assez fin pour la dépister sans aucune crainte de se tromper. Nous aurons sans doute l'occasion de reprendre ailleurs cette analyse, pour la pousser plus loin, des caractéristiques de cette force étonnante que possède la pensée névrotique, de reprendre l'analyse de ces procédés par lesquels elle s'assure souvent, en courte période, des succès rapides et incompréhensibles et une supériorité incontestable sur la pensée normale et même exceptionnelle. Cette étrange supériorité nous est confirmée à la fois par l'histoire et par l'expérience quotidienne, mais n'est pas nécessairement une loi fatale, un déterminisme sur lequel l'esprit humain ne peut espérer remporter aucune victoire.

Mais revenons à notre cas. Pour le forcer à révéler son jeu et à choisir entre la maladie et la santé, entre les lenteurs de la pensée authentique et le succès facile que lui procurait l'usage subjectif qu'il faisait de ses notions encyclopédiques, nous avons utilisé cette méthode que nous appelons l'homosexualité symbolique. Nous avons constaté, alors, que le sujet analysé s'acheminait vers la normalité lorsqu'il consentait à vivre selon les sentiments que commandait cette homosexualité symbolique et qu'il s'en éloignait lorsqu'il s'y refusait pour vivre des sentiments qui, en apparence, étaient plus conformes à la nature, nous voulons dire des sentiments nettement hétérosexuels. Lorsqu'il entrait dans ce dernier type de sentiments, ce qui apparaissait c'était ce que nous avons appelé le faux-féminin. Phénomène qui s'explique assez facilement si l'on se réfère à ce que nous avons dit antérieurement au



sujet d'un certain type de sentiments propres à la névrose et à la schizophrénie qui ne peuvent rencontrer une réponse affective adéquate que dans un arrangement des puissances sensibles et instinctuelles, arrangement qui, s'il emprunte ses éléments au réel, n'en est pas moins, dans sa composition et son tout, une réalité qui ne peut être que le résultat de l'art, s'il n'est pas celui d'une autre névrose. Dans cette optique, l'homosexualité symbolique, que nous utilisons comme méthode thérapeutique, exprimait la profondeur, le sérieux et rejoignait la réalité psychique propre et intime du sujet analysé, alors que le refus de ce mode de communication l'enfermait dans le faux-féminin et, par lui, dans l'apparence, la superficialité, le plaisir de la domination et de la séduction mensongère et illusoire.

Mais le temps est venu de montrer davantage quelles réalités nous placions sous ce concept d'homosexualité symbolique, concept que nous avons construit au cours de l'expérience que nous décrivons actuellement pour répondre à ses exigences et en suivant docilement son déroulement.

Ainsi que nous l'avons dit, notre premier travail a été de traduire le discours conceptuel du sujet analysé, discours dont le contenu était nettement symbolique, en langage affectif, par des lettres, des paroles et des attitudes, traduction qui était la vraie signification de ce discours. Nous procédions à cette traduction en nous servant du contre-transfert, c'est-à-dire de ces réactions que produisait en nous le discours en apparence général et objectif de ce jeune homme confié à nos soins dont la pensée était un brillant désordre ayant comme unique principe directeur une carence affective profonde qui transperçait jusque dans sa physionomie et son allure. Aussi bien, dès l'origine, nous avons eu une sorte d'intuition globale (qui, par la suite, nous a servi d'idée directrice) qu'il fallait

créer entre lui et nous un lien très profond d'une nature analogue à celui qui attache l'homme à la femme en employant un dynamisme qui ferait de larges emprunts à celui de la conjugalité, incluant son enracinement dans l'instinct.

Il est important d'insister sur le fait qu'il ne s'agissait pas de vues abstraites, théoriques ou empruntées à des livres, mais d'états vécus que nous cherchions à traduire en idées pour en découvrir la rationnalité, la signification, afin de pouvoir les contrôler et les diriger. Personnellement, il nous fallait donc nous laisser envahir par ces phénomènes affectifs qui émanaient du sujet analysé afin de les vivre pour les comprendre, tout en étant assez armé intellectuellement pour ne pas y laisser notre équilibre, et sans que soit entamé notre pouvoir de penser. Cette sorte de connaissance par sympathie était, à notre avis, absolument essentielle, puisque, seule, elle nous permettait d'entrer en rapport vital avec le problème affectif que nous avions à résoudre et d'en posséder la nature par l'intérieur comme si elle était devenue la nôtre. Cette connaissance par sympathie était seule, enfin, à pouvoir nous fournir l'inspiration nécessaire pour composer des réponses qui fussent adéquates aux évolutions affectives et instinctuelles du sujet analysé. La méthode d'analyse dont nous parlons est assez voisine de celle dont parle Minkowski à propos de l'analyse structurale des troubles mentaux dans son livre *Le Temps Vécu* [1].

Or le type de sentiments, dans lequel nous faisait pénétrer cette méthode à base de sympathie, analogue à celle que Bergson qualifie d'intuitive par rapport à l'intelligence purement conceptuelle qui immobilise la durée intérieure, méthode par laquelle, ce que l'autre était et qu'il ignorait, devenait

1. E. Minkowski : **Le Temps Vécu**, collection de « L'Evolution Psychiatrique », d'Artrey, Paris, 1933.



notre être et était vécu par nous, était, en apparence, comparable aux sentiments homosexuels. Par exemple, il ne faisait aucun doute que ces sentiments incluaient le corps et exigeaient une réponse qui, par allusions, traduirait pour l'inconscient cette inclusion. D'autre part, cette inclusion du corps était affectée, comme corollaire, d'une forme d'exclusivité jalouse, identique à celle qui accompagne la passion amoureuse hétérosexuelle, c'est-à-dire participant aux instincts et conduisant à une appropriation unique de l'être aimé.

Nous avons donc adopté ce type de lien affectif comme principe fondamental et rigoureux de la logique que nous allions suivre pour analyser le cas de ce jeune homme pour qui, d'ailleurs, aucune norme morale ou intellectuelle n'avait de valeur absolue et ne dépassait le niveau verbal ou purement symbolique. Cette norme, essentiellement affective, jouait donc pour nous, dans cette analyse, le rôle que joue, au plan de la raison et de l'analyse des idées, le principe de contradiction dans la logique naturelle et traditionnelle. Les raisons qui nous ont poussé à utiliser cette logique affective n'avaient pas, elles-mêmes, une origine purement cérébrale, théorique et intellectuelle, mais étaient le fruit de nos réflexions sur ce qui se passait en dedans de nous et de l'usage que nous faisions de ce que nous dictait notre propre inconscient, devenu une sorte de guide nous fournissant le schéma directeur de nos analyses rationnelles et conscientes au cours des évolutions imprévisibles du cas que nous analysions. Nous avons donc ramené progressivement la signification du discours subjectif de notre cas à ce lien affectif, principe de base de notre logique, que nous traduisions dans des formes poétiques et imprégnées de sentiments, sans entrer, au début, dans l'explication de l'analyse objective et scientifique qui commandait cette poésie et ces sentiments et qui présidait à l'interprétation des réactions que

ces sentiments provoquaient. Ajoutons que cette poésie portait sur l'image qui se dégageait de l'idéal de grandeur dont rêvait ce jeune homme, idéal qui perçait confusément à travers son discours. Ainsi notre premier travail a consisté à dégager cette image en traits bien précis et bien clairs pour la lui montrer et y attacher les sentiments poétiques et incarnés que nous lui témoignions. En somme, nous faisions de cette image la condition et la cause de cette affection que nous lui manifestions, affection dont il avait un besoin égal en intensité à celui qu'éprouve un organisme longtemps privé de nourriture.

Nous avons, quant à nous, maintenu cette logique durant quatre ans, y intégrant le plus possible les données affectives et instinctuelles éparses et en désordre que nous fournissait le sujet, à mesure qu'il les manifestait ou que nous le forcions à le faire. A l'origine nous n'utilisions pas d'images érotiques, si ce n'est à travers des allusions très lointaines. Cependant, par la suite, nous avons intensifié l'usage de ces images et d'une manière systématique. Comment le sujet a-t-il réagi à notre comportement, que nous avions élaboré en fonction de ses besoins évidents, comportement qui, cela ne fait aucun doute, l'atteignait profondément ? Les caractéristiques de l'évolution de ses réactions sont assez complexes et, pour comprendre le cheminement de cette évolution, il n'est sans doute pas superflu de dire dès maintenant que, au bout de quatre ans, le sujet était devenu l'antithèse de l'image de ce qu'il prétendait rêver d'être et que notre symbolisme érotique, à la fin, ne l'atteignait que pour le forcer à manifester au grand jour cette contradiction vivante et vécue. On pourrait croire que nous l'avions poussé dans cette contradiction en l'obligeant à se défendre contre la contamination de nos sentiments suspects. Mais, alors, il fallait tout naturellement s'attendre à



ce que, en fuyant ces sentiments et le symbolisme érotique qui, au terme, les incarnait, il se soit rapproché de son idéal. C'est tout le contraire qui s'est produit. Ce qui nous laisse entrevoir, à partir de l'analyse d'un cas concret, quelque chose de la signification de ce que nous appelons l'homosexualité symbolique.

Essayons, maintenant, de comprendre la structure de l'évolution dont nous venons de fixer l'aboutissement. Comme réaction à notre symbolisme affectif, notre cas, très tôt, a laissé poindre le germe d'une option autre que le choix que nous lui proposions d'un ordre approprié à ses besoins spéciaux en vue de lui permettre une intégration progressive de ses instincts, de ses sentiments et de ses pensées en rapport avec son psychisme désaxé dont il reconnaissait les impératifs et les carences. En face de ce choix l'option qu'il a faite n'était pas le rejet pur et simple de cet ordre, mais l'utilisation de certains aspects de cet ordre à l'intérieur d'un système dont l'inspiration était l'inverse de celle qui commandait notre proposition. Ce système, au début, n'était pas le fruit d'une pensée consciente, mais sortait de son fond tout naturellement. Plus tard, toutefois, il s'est servi de nos propres analyses, celles par lesquelles nous lui montrions ses déviations, pour adopter ce système consciemment comme règle de vie et contre l'idéal qu'il nous avait soumis à l'origine comme image de son avenir.

Comment s'est élaboré ce système ? Quelles en étaient les caractéristiques ? Etant donnée notre situation, alors, il n'était pas irréel de favoriser chez ce jeune homme une sorte d'identification à notre personne et de l'aider à suivre une voie analogue à celle que nous avions suivie. Cependant, dès que nous lui avons fait assez clairement une proposition de ce genre il a accepté l'aide que nous lui offrions, mais, pour

ce qui est de l'identification, il l'a refusée d'une manière indirecte et, pour ce qui est des sentiments, il en a changé le sens. Du côté des sentiments, très tôt, il a renversé la nature du lien que nous avions établi entre lui et nous. Il soutenait que c'était nous qui tirions de sa présence un support affectif dont nous ne pouvions nous passer et que cet attachement était de nature suspect et anormal. De ce fait, dans son système, il se trouvait justifié de nous traiter comme un serviteur et de nous exploiter. Ce qui est étonnant, et certainement à noter, c'est que, la plupart du temps, ces attitudes se manifestaient lorsque nous lui faisions parvenir un stimulus affectif particulièrement intense que nous situions à un niveau très élevé en même temps que, par des images, nous rattachions ce stimulus à sa personnalité incarnée et à son idéal. En réponse à ce stimulus, non seulement il nous traitait comme si nous étions à son service, mais aussi comme si nous étions un être taré et il cherchait à se substituer à nous, à nous détruire et à prendre notre place. Les circonstances lui ont permis de pousser ce jeu jusqu'à la limite et, grâce à la complicité de certains pouvoirs, de traduire, en apparence, ce rêve à l'extérieur.

Sans doute en avons-nous assez dit au sujet de ce cas pour en dégager un certain nombre de conclusions quant à la nature de l'homosexualité perverse et de l'homosexualité symbolique et pour montrer, quant à cette dernière, sa valeur irremplaçable, en certaines circonstances, comme méthode d'analyse.

Une première remarque qui, tout naturellement, vient à l'esprit, c'est que, grâce à cette méthode, le sujet analysé a été forcé de manifester à l'extérieur que, à la racine de son être, ce qu'il voulait, ce qui l'atteignait affectivement et jusque dans l'instinct et dont il tirait une jouissance libidineuse



ce n'était pas ce qui le rapprochait de cet idéal dont, verbalement, il a discouru jusqu'à la fin de nos rapports, mais ce qui l'en éloignait comme d'en être le travestissement. Il tirait de cette négation subtile et du fait que nous la connaissions une sorte de plaisir sadique, pour lui supérieur à celui d'aimer et de connaître, opérations qui, d'ailleurs, n'avaient plus aucune signification réelle pour son psychisme désorganisé. Nous ne pensons pas affirmer plus que n'en montrent les faits en croyant avoir atteint, avec l'état que nous venons de décrire, le cœur de l'homosexualité perverse, avoir rejoint le principe intérieur de son érotisation propre, son intentionnalité pour reprendre, encore une fois, le vocabulaire phénoménologique, très important lorsque l'on veut distinguer entre l'apparence et sa signification profonde. Les expériences que nous avons faites à la fin de cette analyse ne laissaient, en effet, que bien peu de doute là-dessus. Nous avions poussé, au plan verbal, notre symbolisme érotique à la limite et il était évident que le sujet communiquait profondément, au niveau des instincts, avec ce symbolisme. Cependant nous avions attaché à ce symbolisme érotique un autre symbolisme, celui-là de type mystique et qui servait à exprimer la part du cœur, de l'esprit et de l'idéal dont le symbolisme érotique était la traduction, pour l'être total, dans le langage de l'amour humain. Enfin, nous avions précisé que l'image à laquelle nous nous référions était celle de la conjugalité et spécifié que les rôles passifs et actifs, masculin et féminin, seraient mobiles pour répondre aux fins de l'évolution intérieure du sujet analysé. Nous lui proposions du même coup de collaborer avec nous à notre étude sur le symbolisme, lui exposant que ce symbolisme, dont son langage était constamment imprégné, était le corollaire de ses problèmes affectifs. Bref, nous lui présentions un ordre conçu en fonction de ses besoins,

où il avait toutes les chances de se délivrer peu à peu de ses problèmes en les vivant symboliquement, au niveau de l'affectivité et des instincts, et en les analysant au niveau de l'intelligence. Ce traitement, à la connaissance du sujet analysé, avait été approuvé et endossé scientifiquement et moralement par un psychiatre qui avait autorité pour le faire. Toutefois, si le sujet a réagi fortement et positivement à notre symbolisme érotique, il était clair que le principe de cette intensité ne venait pas du symbolisme mystique et des sentiments d'affection empruntés à la conjugalité que nous y avions attachés, mais de la chance qui lui était offerte de substituer à cet ordre son propre système et d'y vivre en toute sécurité ses déviations qui n'avaient de commun avec notre symbolisme que les images où nous l'incarnions. Ce système était le faux-féminin et la négation expresse de toutes les valeurs idéales et nobles que nous avions attachées à notre symbolisme érotique comme il arrive dans un amour conjugal bien intégré. Nous ne nions pas qu'un être parfaitement équilibré aurait refusé cet érotisme, mais il ne l'aurait pas refusé pour régresser. Notre sujet, d'ailleurs, ne l'a pas refusé, il en a changé la signification. Il s'en est servi, il l'a vécu et c'est le primaire qui est monté à la surface et le rejet des valeurs nobles et idéales que nous lui proposions de vivre, valeurs morales, intellectuelles, scientifiques et sociales.

De cette expérience nous pouvons tirer deux autres conclusions, l'une à propos de la racine de l'homosexualité perverse et l'autre à propos de l'homosexualité symbolique comme fondement psychique de la pensée conceptuelle objective.

Quelle est la racine de l'homosexualité perverse ? On a souvent admis que, du point de vue purement clinique, il semble y avoir autant de causes à l'homosexualité qu'il y a



de cas, si l'on s'en tient aux aspects exclusivement érotiques du problème et aux hypothèses concernant l'enfance. On a constaté, aussi, qu'il s'agissait d'une déviation très difficile à traiter et à guérir. C'est pourquoi, il nous a paru nécessaire de chercher plus loin, de recourir à des catégories plus larges, bref, d'essayer de rejoindre les motivations profondes qui, en apparence du moins, ne sont pas liées directement au corps et à la sexualité.

Dans cette perspective, l'expérience nous a conduit à conclure que la structure psychique de l'homosexualité perverse était ce système de domination que nous avons appelé le faux-féminin. Par conséquent chercher la racine de l'homosexualité perverse c'est chercher celle de ce faux-féminin, et cette racine, pensons-nous, ne peut se définir qu'en termes moraux, qu'en terme de valeur, bref, cette racine est de nature morale, non pas morale dans le sens de ces règles qui portent sur l'usage du plaisir sexuel, mais dans le sens de cette éthique qui porte sur les dispositions intérieures. Aperçue sous cet angle, l'émotion de l'homosexualité perverse exprime une disposition intérieure et c'est la qualité de cette disposition, qui n'est ni sexuelle ni corporelle, qui contient la véritable immoralité de l'homosexualité, laquelle, alors, n'est plus ni une maladie, ni une déviation, ni un complexe psychologique mais une attitude de l'être profond, une option fondamentale de l'âme. Nous parlons de l'homosexualité perverse, qui est telle parce qu'on y rencontre une volonté de n'en pas sortir et qu'elle est vécue comme une antithèse de l'amour de soi et des autres. Pourquoi cette disposition intérieure trouverait-elle son expression dans l'inversion et ne pourrait-on pas dire plutôt que c'est l'inversion qui conduit à cette disposition d'âme ? Nous ne le pensons pas. Le sexe est une réponse de l'âme lorsqu'il se fixe sur un objet d'une manière

permanente. Nous ne disons pas, non plus, bien au contraire, que toutes les formes extérieures d'homosexualité ont cette racine morale dans le fond de l'être et nous croyons que lorsque cette racine n'existe pas le sujet peut en sortir et qu'il veut en sortir. Mais pourquoi l'homosexualité est-elle l'expression sexuelle de cette disposition de l'âme dont nous parlons ? Comme le symbole d'une double mort ; comme le symbole d'une haine partagée qui illumine le regard d'une flamme analogue à celle de l'admiration et de l'amour, mais qui est né du désir de la destruction et non de la fécondité. Peut-on aller plus loin dans l'analyse de cette origine de la perversion empreinte de mystère et d'irrationnel [1] ? Ce serait déboucher au niveau de l'univers de la connaissance, de la réflexion philosophique, des options morales, métaphysiques et religieuses ; pas nécessairement et immédiatement dans le domaine des métaphysiques explicites et des religions positives, mais dans cette zone d'intelligence et de sentiments qui est préalable à ces options, zone que nous analyserons dans notre deuxième partie.

Pour le moment, examinons cette deuxième conclusion que nous tirons de l'analyse du cas dont nous venons de rapporter le comportement, conclusion qui porte sur ce que nous appelons l'homosexualité symbolique. De cette homosexualité symbolique nous avons dit qu'elle était le fondement principal de la pensée objective conceptuelle. A première vue, cette affirmation est une énormité. En effet, en posant cette thèse, nous enveloppons de subjectivité la pensée conceptuelle, nous érotisons ce qui, justement pour être objectif, ne devrait pas l'être. Le cas que nous avons analysé

1. Nous reprenons cette analyse dans notre dernier chapitre en y incorporant d'autres données comme celle de narcissisme, de transfert et de contre-transfert.



était un cas extrême. Mais parce qu'il l'était, il nous permettait d'en arriver à un degré de clarté que nous n'aurions pas pu atteindre dans une situation banale et confuse, situation, d'ailleurs, où notre cas aurait bien voulu que nous maintenions nos échanges à cause d'une duplicité qu'elle permettait et qui lui procurait de nombreux avantages.

Cependant si nous réduisons cette homosexualité symbolique à ses proportions normales nous ne croyons pas exagéré de dire que l'objectivité de la pensée a effectivement, comme fondement essentiel et principal, à ses origines, un lien affectif et instinctuel à une personne du même sexe que le sien dont la forme et le modèle fournis par la nature sont les rapports père-fils, mère-fille.

Mais pourquoi employer le terme d'homosexualité pour désigner ce lien et pourquoi qualifier cette homosexualité de symbolique ? Bref, pourquoi introduire de la sexualité où vraisemblablement, dans une situation normale, on n'en rencontre jamais ? Pourquoi, par le terme symbolique, risquer de prêter des justifications fallacieuses à des entreprises affectives dont on ne peut à peu près jamais dire avec certitude qu'elles sont saines, convenables et recommandables, mais qui, au contraire, peuvent être la cause de déséquilibres profonds et durables ?

C'est donc à dessein que nous revenons et insistons sur ce point de toute première importance, où sont constants les risques d'une interprétation hâtive et facile dans le sens d'une condamnation ou d'une justification de nos positions pour des fins qui ne sont nullement en rapport avec les réalités que nous essayons de cerner et les comportements que nous voulons distinguer. Par cette homosexualité symbolique nous voulons désigner une réalité psychique qui, dans un état normal, n'est pas apparente mais cachée et fondue dans le

dynamisme global de l'être humain, par exemple, dans la capacité paternelle, dans la capacité filiale. Ce qui ne signifie pas, toutefois, que si, à l'aide d'une sorte de microscope, on réussissait à apercevoir cette réalité cachée, on y découvrirait l'homosexualité dans le sens que l'entend l'acception ordinaire de ce terme. Nous voulons plutôt dire que, pour exprimer la nature de ce fond où s'inscrit le lien affectif et instinctuel qui attache le père au fils et qui est le principe de l'objectivité du discours, il est essentiel de recourir à une image et que cette image est la relation homosexuelle utilisée comme symbole, pensée comme symbole, reçue et vécue comme symbole.

Ce que nous voulons dire, aussi, c'est que la hantise homosexuelle peut très bien, par l'imagination, s'installer dans la conscience d'une manière obsédante sans avoir aucun rapport avec l'homosexualité réelle. En fait l'homosexualité est alors comme un langage, celui de l'instinct, mais pour exprimer toute autre chose qu'une tendance homosexuelle. Cette homosexualité est une image et, en tant qu'elle est une image, il suffirait d'une confrontation avec le réel pour que, perdant son caractère d'image, et par conséquent de signe, ce qui paraissait être un désir obsédant, cesse même d'être un désir.

Pour tenter de se rapprocher encore davantage de la compréhension de ce phénomène on pourrait utiliser avec profit une comparaison avec le principe de la photographie, où l'image est d'abord fixée de manière telle que l'ombre et la lumière sont réparties sur le négatif dans un ordre contraire à l'ordre du réel de telle sorte que, pour retrouver l'image vraie, il faut soumettre le négatif à l'action de certains acides. Ainsi l'instinct pur ne fournirait que le négatif avec d'autant plus de force que l'image réelle serait perdue ou que l'ins-



tinct n'aurait pas été appelé à contribuer avec le cœur et l'intelligence à la formation de l'image positive. L'art, en éducation et en psychothérapie, s'emploierait à faire apparaître le vrai sens des images de l'instinct. En psychothérapie il pourrait arriver qu'il soit nécessaire de faire d'abord émerger l'image négative des instincts, l'homosexualité, autrement on demeurerait enfermé dans un processus interminable de dissimulation inconsciente qui viendrait contaminer et fausser toutes les attitudes affectives et toutes les connaissances.

Mais qu'est-ce donc qui sous-tend ce symbolisme homosexuel ? La recherche de cette identification dont parle Freud. Cependant, ici encore, il faut redresser le vocabulaire freudien que l'on utilise si souvent de manière à confondre le pathologique et le normal et à corrompre les notions les plus saines et à frapper d'interdiction les affections les plus naturelles et les plus fécondes, tout en favorisant, de cette manière indirecte, celles qui sont les plus suspectes, pourvu qu'elles soient dissimulées. Il y a deux types d'identification : l'une engendre une imitation de surface et l'autre creuse une profondeur essentielle à l'intégration d'un système de valeurs et à l'adoption d'une norme d'objectivité.

Platon déjà avait fait cette distinction (en autant qu'elle était possible dans le contexte des connaissances psychologiques de son temps et des mœurs de son époque), mais on n'a retenu que ce qu'il condamnait ou voulait dépasser et le caractère suspect de son point de départ. Toutefois, peut-être pourrait-on lire la dialectique de Socrate dans le Banquet comme autre chose qu'une justification de l'injustifiable. Socrate enseigne le processus d'universalisation par lequel on passe de l'amour de la beauté du corps à celle de la science jusqu'à celle de la beauté absolue. Pour en arriver à cette ascension, il passe d'un degré à un autre en quittant l'indi-

viduel par l'idée générale qu'il contient et qu'il en abstrait. Ainsi il va de la beauté d'un seul corps à tous les beaux corps, de la beauté d'une âme à toutes les belles âmes et de celles-ci à la science. Mais comme l'on sait que le point de départ de Platon est ce que l'on appelle l'amour grec dont l'objet est la beauté du corps de l'éphèbe, il est difficile de risquer une interprétation de cette dialectique qui en intègrerait le point de départ. En effet, on pourrait toujours soupçonner cette entreprise de vouloir, sous prétexte de chercher les plus hauts sommets de la contemplation scientifique, se justifier de s'attarder dans une complaisance inavouée pour les origines troubles de cette ascension. Cependant, ne pourrait-on pas se demander s'il n'y a pas, effectivement, si l'on donne au point de départ socratique un sens symbolique, un type d'universalisation qui s'enracine dans l'affectivité et l'instinct et qui, primitivement, y trouve le fondement de son authenticité. Pour y percevoir cette signification, il faudrait lire la dialectique de Socrate non pas en isolant le point de départ, mais en le découvrant impliqué dans le point d'arrivée à la manière d'une image qui en déploie les racines affectives et instinctuelles dans un langage où la réalité évoquée est, dans ce contexte, purement symbolique.

On peut s'élever contre cette exégèse et prétendre que l'on tire du texte de Platon une interprétation que ne peuvent justifier les compromissions sensibles concrètes qui y sont clairement intégrées. Cependant le mythe, l'allégorie sont très fréquemment l'expérience de base de la dialectique platonicienne. Par ailleurs, si l'on ne cherche pas à sortir des formes poétiques et affectives par lesquelles Platon nous livre sa pensée, on restera indéfiniment empêtré dans une série d'impressions sensibles où l'intelligence est sans cesse empêchée, par le caractère ambigu de l'image, de comprendre le schème



d'intelligibilité qui pourrait s'en dégager. Enfin, il est toujours permis, en présence de l'œuvre d'un auteur dont le sérieux, la profondeur et l'universalité ne peuvent être mis en doute, de chercher dans un texte qui nous paraît obscur et même absurde et inacceptable une intuition inachevée dont les progrès de la science viennent dissiper le mystère et les contradictions. Bref, il nous semble que l'on peut découvrir dans la dialectique concrète de Platon le schéma d'une réalité positive non seulement normale, mais dont l'absence serait précisément la cause d'une déficience grave dans l'organisation du psychisme qui provoquerait des troubles sérieux dans le processus de la connaissance, troubles qui, à la limite, seraient identifiables à ces excès d'onirisme et à ces délires qui font partie de la matière pathologique du clinicien.

Mais faut-il dire, alors, que cette réalité affective, essentielle à la connaissance authentique, est le résultat d'une sublimation de l'homosexualité et que ce que l'on peut retenir de la dialectique de Platon est cette sublimation et que le seul lien que l'on puisse établir entre la doctrine de Socrate du Banquet et les données de la psychologie contemporaine réside dans cette sublimation au sens où l'entend le vocabulaire freudien. Si c'était là la seule signification acceptable que l'on pouvait tirer du texte de Platon, il faudrait renoncer à y découvrir un aspect de l'acte de connaître qui soit autre chose que le poids superflu d'un émoi affectif étranger à l'essence du mécanisme de la connaissance et d'une normalité douteuse. En effet, une sublimation de l'homosexualité ne pourra jamais traîner avec elle autre chose que la déficience inhérente au comportement homosexuel, déficience qui, naturellement, s'introduira au niveau de l'intelligence pour en fausser le déroulement et en émousser le pouvoir de pénétration. Le mot sublimation, en effet, chez Freud a une signi-

fication uniquement clinique et ne désigne qu'une réalité clinique [1]. Cette sublimation, par conséquent, si elle a son utilité comme ajustement temporaire d'une pulsion instinctive désintégrée ou en évolution, ne pourra jamais servir d'élément constructif à une connaissance authentique. Certes, il est exact que, à l'occasion, des préoccupations en apparence purement culturelles sont l'expression de quelque chose de refoulé où l'instinct sexuel joue un grand rôle. Mais une généralisation de ce type de sublimation, comme nous invite à le faire la théorie de Freud, et comme on l'a fait tant de fois après lui, conduit à une vision déformée de la réalité psychique et nous en cache certains aspects importants qui sont précisément l'envers de cette sublimation. En effet, cette généralisation de la notion freudienne de sublimation reviendrait à dire que tout lien affectif entre un adolescent et un adulte ne serait jamais autre chose qu'une passion libidineuse dont l'énergie aurait été détournée du côté de la production intellectuelle, laquelle ne se distinguerait pas, quant à sa fin, d'une compensation et serait, quant à son essence, de même nature qu'une dépendance névrotique, de telle sorte que, si l'on parvenait à vaincre les censures intimes, rien ne pourrait empêcher que l'on convertisse en manifestations érotiques ce qui prétendait être une communication d'âmes. Cette illusion est certainement possible et c'est elle qui est proprement une

1. Freud, sans doute, donne au concept de sublimation une extension qui couvre la clinique et le normal. Mais, en procédant ainsi il soulève mille difficultés. Si toutes activités intellectuelles et artistiques sont des sublimations, comment distinguer les activités intellectuelles et artistiques qui sont des symptômes de celles qui ne le sont pas. En fait la vraie sublimation est strictement pathologique. Le support biologique, instinctuel et affectif des concepts et de l'inspiration artistique dont nous avons parlé dans notre théorie du symbolisme n'est une sublimation que lorsqu'il a usurpé la fonction du signifié, que lorsqu'il a cessé d'être un support pour devenir la signification du langage et des activités intellectuelles et artistiques d'un sujet.



sublimation. Toutefois, s'il y a illusion, c'est que la capacité existe d'un lien affectif entre l'adolescent et l'adulte, lien qui a son identité bien définie et ne se confond pas avec d'autres sentiments qui conviennent à des rapports humains d'une autre nature. Ce lien est une donnée de la nature et il est un signe de maturité chez l'adulte et de croissance normale chez l'adolescent. C'est cette donnée naturelle que l'on pourrait tirer de la dialectique du Banquet de Platon si l'on interprétait le point de départ de cette dialectique comme un symbole, ainsi que nous l'avons dit antérieurement, et comme le suggère un grand nombre d'expériences de psychothérapie. C'est aussi ce lien affectif profond qui inclut les instincts, dont l'image la plus parfaite est la relation père-fils, lorsque le père est en même temps un maître, qui est le fondement principal de l'authenticité et de l'objectivité du discours conceptuel.

On dira que, étant donné qu'il est très rare qu'un père puisse être en même temps un maître, l'objectivité dont nous parlons ne peut pas être très fréquente et que la majorité des hommes ne pourront, de ce fait, n'avoir jamais rencontré cette condition qui leur permettrait, par la suite, d'atteindre à l'objectivité. Bref, on pensera qu'en cherchant les fondements de l'objectivité du discours conceptuel du côté de l'exceptionnel on risque de priver le plus grand nombre des moyens de l'obtenir et l'on croira que, du point de vue épistémologique, s'engager dans cette voie c'est s'en remettre à un critère inacceptable, puisqu'il ne peut être généralisé. Mais si on relève les caractéristiques qui sont le propre du maître, on découvre qu'on les peut facilement retrouver chez plusieurs pour la bonne raison qu'elles n'appartiennent pas en exclusivité à celui qui est éminemment créateur et revêtu de notoriété par ses contemporains. On a souvent constaté que, à l'origine d'une vocation géniale, il y avait la présence d'un honnête homme,

parfois occupant une situation très humble, mais particulièrement ouvert à des valeurs désintéressées comme la pensée et la science dont il avait l'intelligence et dont il incarnait, pour ceux sur qui s'exerçait son influence, les exigences ; en somme quelqu'un qui était véritablement le père ou son prolongement, avec la part d'affectivité et d'instincts que comporte cette fonction, lorsqu'elle est vécue en profondeur, fonction qui est essentielle à l'élaboration d'une norme intérieure qui rejoint ce centre en nous où vient se souder l'esprit à la chair.

Cependant, en restreignant la capacité d'atteindre à l'objectivité à ceux qui ont eu l'avantage d'établir dans leur adolescence un lien filial avec un maître, nous sommes, vraisemblablement, forcés de restreindre la répartition de cette capacité au petit nombre de privilégiés qui cultivent les valeurs strictement intellectuelles, artistiques ou scientifiques. Toutefois, si nous retenons parmi les qualités qui caractérisent le maître, non pas tellement celles par lesquelles il possède d'une manière éminente une science ou un art, que ces qualités morales, cette docilité au réel et cette attention à l'autre qui sont à la base de la possession supérieure de son savoir, on découvre que, ces dernières qualités, le maître les partage davantage avec beaucoup de ceux qui ne sont ni savants ni occupés à la culture des choses de l'esprit qu'avec plusieurs intellectuels qui sont plus soucieux de paraître et de se raconter que de rejoindre une perception exacte de la réalité commune à tous. D'ailleurs, c'est moins la notion de maître qui est ici en cause que celle de père, puisque c'est avant tout le problème des aspects affectifs et instinctuels de la connaissance que nous cherchons à élucider. La notion de maître n'est utilisée que pour y découvrir déployées ces qualités virtuelles du père essentielles à la génération de la connaissance authentique. C'est en effet, semble-t-il, l'absence du



père ou de la mère au processus de l'apprentissage de la pensée qui est la cause de l'impossibilité de rejoindre, par-delà les mots et le discours, la solidité des choses et d'atteindre à un véritable discernement des valeurs. Aussi bien il est important d'analyser plus à fond la part des instincts dans ce rapport père-fils comme élément essentiel à l'élaboration d'une connaissance enracinée dans la réalité, d'autant plus que c'est précisément à ce niveau que se situe la distinction que nous avons déjà faite entre l'homosexualité symbolique et l'homosexualité perverse. Or, ces deux catégories, en dehors de toute manifestation érotique, constituent les deux grandes classes sous lesquelles viennent se ranger les différents comportements affectifs sous-jacents à toute connaissance qui dépasse l'usage banal et indifférent que l'on fait de l'intelligence pour conduire la vie purement utilitaire de la majorité de nos occupations quotidiennes, lorsque ces occupations ne sont pas incluses dans un ordre qui, lui, engage nos jugements profonds affectés, souvent inconsciemment, par nos passions et nos agressivités. Cependant, encore une fois, pourquoi utilisons-nous le mot « homosexualité » pour traiter de la fonction paternelle dans l'élaboration du processus cognitif. Parce que c'est le langage que l'instinct utiliserait s'il pouvait parler, parce que c'est celui qu'il comprend, parce que, si nous pouvions projeter en mots, dans la conscience, la face inconsciente, née de l'inconscient, de la connaissance explicite, c'est une structure symbolique de cette nature que nous découvririons. Aussi bien il n'est pas sans intérêt de faire appel, ici, à la notion de libido de Freud pour comprendre ce qui distingue, dans la communication du savoir, l'homosexualité symbolique de l'homosexualité perverse.

La libido freudienne, effectivement, joue un rôle important dans l'apprentissage de la connaissance pourvu que l'on entende,

par libido, une sorte de tonus vital positif chez l'adulte qui fait que l'être jeune est aperçu selon toutes ses possibilités dont celles de se reproduire, de créer, d'être fertile ; qui fait que ce jeune être se sent aimé jusque dans ses instincts et, par conséquent, enveloppé par l'adulte d'une attention bienveillante qui inclut sa sexualité.

On pourrait toutefois se demander si la distance est grande entre ce regard et celui qui corrompt, qui pervertit, en donnant à ces mots une signification purement médicale. En réalité, bien que la différence, au niveau des sentiments, entre ce que nous appelons l'homosexualité perverse et l'homosexualité symbolique ne puisse être comprise que par le moyen d'analyses très nuancées, un abîme n'en sépare pas moins ces deux formes d'affectivité. C'est plutôt entre l'esprit corrupteur et celui qui est négatif et agressif à l'égard de la sexualité qu'un rapprochement s'impose. Ces deux comportements, en effet, tirent leur inspiration d'une source commune et produisent des effets stérilisateurs identiques en même temps qu'ils sont susceptibles, tous les deux, de provoquer chez ceux sur qui s'exercent leur influence des obsessions destructrices qui se substituent à la génération des idées.

Bref, ce n'est pas la négation de la sexualité, la négation de l'instinct et du cœur qui, dans le rapport père-fils et ses prolongements et substituts, constitue la normalité, mais une attitude intérieure de l'âme qui fait que ce qui pervertit chez l'esprit corrupteur, se traduit en affection chez celui qui cherche avant tout à construire l'intégration de l'être humain au seuil de la virilité ou de la féminité et à l'ouvrir à la création et à la droiture. En somme, ce n'est pas la froideur, l'indifférence, la distance qui constituent la distinction fondamentale et essentielle entre l'attitude corruptrice et celle qui inspire et engendre de l'idéal, mais le respect, qualité par laquelle ce



qui vient du cœur, de l'instinct et qui appartient au corps, est regardé et reconnu d'une manière telle que l'âme ne se sente ni diminuée, ni souillée, ni compromise, mais accueillie dans son incarnation.

Peut-être pourrait-on craindre que d'accorder cette importance à des facteurs affectifs et instinctuels dans la recherche de l'objectivité de la connaissance conceptuelle ne nous entraîne dans une voie dont l'issue est fort douteuse et ne travaille à créer un terrain propice à une dévirilisation de la pensée rationnelle. Mais si nous allons au fond des choses, nous constaterons que c'est précisément le contraire qui arrive. Pour le voir il faut retourner aux faits précis que fournit la clinique ; nous voulons dire rejoindre cette limite où, affectivement, un être a besoin qu'un autre substitue son ordre au sien parce que, d'une certaine manière, il n'a plus de centre et que la pensée chez lui se confond avec les images qui la portent, images qui ne sont plus que le véhicule de ses révoltes, de ses aspirations et angoisses obscures dont il ne réussit pas à dégager la signification et la direction.

En somme, la catégorie fondamentale que nous plaçons à l'origine de la connaissance objective est un rapport affectif entre deux personnes du même sexe qui n'ont pas le même âge, rapport qui, au lieu de se traduire en quelque aventure sentimentale, au lieu, même, dans la plupart des cas, d'émerger au niveau de la conscience et de se solidifier en une relation affective autonome et concrète, indépendante du processus intellectuel qu'il soutient et incarne, n'a pas d'autre existence que celle par laquelle il se fond dans l'acte de connaissance universelle et abstraite dont il assure l'authenticité et l'objectivité. Toutefois, à la source de cet acte de connaissance authentique et objective c'est, pensons-nous, l'apparence d'un sentiment homosexuel que nous découvririons

et, si nous pouvions diviser en ses parties l'acte d'une intelligence profondément engagée dans le réel, c'est ce schéma affectif qui s'offrirait à nous, quelque part dans le recul du temps de l'histoire d'un individu.

L'étude de la pensée délirante, en comparaison avec celle de l'adolescent, que nous entreprendrons dans le chapitre suivant, sera plus en mesure de nous découvrir, comme au cœur même de l'intelligence en opération, la présence et la nécessité de ce facteur affectif et instinctuel comme fondement principal de l'objectivité du discours conceptuel. Nous insisterons plus particulièrement sur l'analyse du type de relations et de sentiments qui naît de la rencontre de l'adulte et de l'adolescent. A propos de l'adolescent nous chercherons la différence qu'il y a entre l'usage qu'il fait de l'intuition et des images en regard de l'emploi de cette intuition et de ces images dans la pensée délirante. Puis, nous analyserons la fonction de la relation père-fils comme principe essentiel du dynamisme réaliste et objectif des images de l'adolescent, du déploiement de ses intuitions et de leur cheminement logique vers une conceptualisation autonome enracinée dans la réalité.



## CHAPITRE XII

## PENSEE DELIRANTE ET PENSEE NORMALE

A partir de l'étude d'un cas particulier, nous avons, à l'intérieur de l'élaboration systématique et structurée d'un transfert, construit et vérifié une hypothèse qu'il nous a semblé justifiable d'assimiler à une méthode générale, méthode que nous avons nommée l'homosexualité symbolique. Toutefois, ainsi que nous l'avons noté, il ne nous a pas été possible de contrôler les aspects positifs de cette méthode auprès du cas qui nous avait mis sur la piste de cette recherche. Cette possibilité, cependant, par la suite, s'est présentée à nous auprès de plusieurs sujets évoluant dans d'autres milieux sociaux, familiaux et éducatifs que ceux où circulait notre premier cas. C'est donc à ces sujets nombreux, à qui nous avons appliqué, et avec succès, la méthode dont nous parlons, que nous nous référerons chaque fois que nous développerons les aspects positifs de notre théorie sur l'homosexualité symbolique.

Dans le contexte de ces études expérimentales qui relèvent du pathologique et du normal, nous analyserons maintenant l'acte de connaître dans ses rapports avec l'affectivité et l'instinct tel qu'il se découvre concrètement dans la pensée de l'adolescent, du jeune homme et de la jeune fille dans leurs relations avec le monde de l'adulte et, aussi, dans la pensée de l'adulte lorsqu'il communique avec l'univers mental, affectif et instinctuel de l'être jeune. Toutefois, ce sont les faits cliniques qui, avant tout, dans cette analyse, nous ont

permis de nous rapprocher de la précision et de la certitude scientifique au sujet de données qui relèvent du normal, que nous avons vérifiées dans le champ du normal, mais qui, examinées dans ce seul contexte de la normalité sont bien vite dépouillées de leur importance et de leur sérieux, réduites à quelque hypothèse poétique pour le romantisme du cœur, et très tôt confondues avec des attitudes affectives et instinctuelles suspectes.

Parmi ces faits cliniques, le plus révélateur, pour le sujet qui nous occupe, est, certainement, la pensée délirante, d'autant plus qu'elle n'est pas sans analogie, quant à sa construction, avec la pensée de l'adolescent. Par exemple, on rencontre dans l'une et l'autre une certaine prépondérance de l'image et de l'affectivité, les raccourcis de l'intuition et un usage spontané et inconscient du symbolisme. Puisqu'il y a analogie, il y a, et il est à peine besoin de le dire, des différences. Toutefois, le délire à l'âge adulte, et dans le cas de démence précoce, ne trouverait-il pas son explication dans une adolescence dont le processus d'élaboration conceptuelle a été privé de ce contrôle extérieur, sans lequel, la forme de penser qui la caractérise, dégénère en un système délirant sur lequel elle n'a aucune maîtrise. Nous ne voudrions pas conclure, du moins immédiatement, et à partir d'une seule donnée, (malgré son importance primordiale comme le révèle le transfert) que la cause d'un grand nombre de délires est l'absence d'une relation père-fils, mère-fille suffisamment intégrée dans les profondeurs de l'être. Une chose est, en tous les cas, certaine, c'est que la cause qui, dans les délires, atteint directement le moteur de la pensée et son organisation, pour les détériorer, est de l'ordre de l'affectif et de l'instinctuel et que ce facteur est fondamental, puisqu'il dépend de lui que la pensée soit en rapport avec le réel ou ne le soit pas.



## *I — LE VRAI ET LE FAUX DELIRE*

Cette étude, qui porte sur les conditions inconscientes de la connaissance objective, est-il besoin de rappeler qu'elle n'a pas comme objet principal le pathologique. Nous l'avons dit à propos de l'homosexualité et nous le répétons à propos de cette analyse de la nature du délire. Notre hypothèse, que l'expérience ne cesse de nous confirmer, est que le pathologique peut nous révéler quelque chose au sujet du normal, non pas quelque chose d'accessoire, d'accidentel par rapport à la nature fondamentale de l'homme, mais quelque chose de central et d'essentiel, quelque chose qui, si nous réussissions à en discerner la présence dans le normal, en particulier en éducation, enrichirait les possibilités d'une conquête positive du réel et diminuerait les risques de névroses et de psychoses et, surtout, de toutes ces formes de déviations que l'on rencontre tout aussi bien au cœur de certaines réussites qu'à l'intérieur des échecs. Aussi bien, ce qui nous intéresse, ce sont ces formes de délires pathologiques qui ont le plus de ressemblance avec la pensée normale et qui sont le plus susceptibles d'être confondus soit avec des formes supérieures d'inspirations, soit avec des expressions du bon sens le plus solide.

Il y a différentes sortes de délires ou paranoïa. Cependant, le délire signifie toujours une déviation de l'intelligence, une intuition fausse de la réalité, une façon de penser en marge des autres. Si l'on s'en tient, toutefois, à ces définitions, il ne semble pas qu'on ait rejoint la caractéristique clinique du délire, puisque l'on peut tout aussi bien désigner par ce mot toute pensée un peu originale qui paraît délirante par rapport à un milieu donné et à une époque de la culture en présentant, de ce réel qui se cache sous les apparences

et les lieux communs, une vision plus perspicace que celle des autres. Il n'y a aucune difficulté à reconnaître un délire chez quelqu'un qui affirme avec conviction qu'il est Napoléon, Hitler ou Dieu le Père, mais justement parce que, dans ces exemples, l'état délirant est obvie, ils ne nous fournissent pas cette caractéristique infaillible qui surgirait de la texture interne du délire, de son essense même, nous permettant ainsi, de distinguer, en dehors de tout doute, et sans recourir à un arbitraire purement verbal, le vrai délire du faux délire. Le faux délire, en effet, n'est, au fond, qu'une lecture exacte du réel à l'intérieur d'un groupe où tout le monde se trompe parce que tous s'en tiennent aux répétitions verbales et non vérifiées qui ne sont que des automatismes créés par une culture en décadence, ou dominée par des pouvoirs qui la sclérosent en éliminant les forces neuves qui la vivifieraient. Ce faux délire pourrait aisément prendre le caractère obsessif du vrai délire et chercher, comme lui, à se frayer un chemin à travers un débordement d'images pour les substituer aux apparences que la culture lui impose comme étant la seule traduction du réel profond et essentiel. Il est donc de toute première importance de tenter de découvrir ces notes internes qui spécifient le délire véritable au sein même de ces formes, où il va se confondre avec les opérations normales du psychisme ou, encore, au milieu de ces productions inaccoutumées de l'intuition intellectuelle ou morale que l'on identifie trop souvent à un état délirant parce que cette intuition fait un usage exceptionnel des possibilités de la nature et en obtient une lucidité qui, à cause de sa rareté, donne l'impression d'inventer le réel au lieu de le découvrir.

S'il est facile, ainsi que nous le disions plus haut, de reconnaître un délire chez quelqu'un qui affirme qu'il est Napoléon, puisque l'on sait que Napoléon appartient à l'his-



toire et qu'il est mort depuis longtemps, et qu'il en est de même si quelqu'un affirme qu'il est le Pape, puisque le Pape est à Rome et qu'il est connu de l'univers, il n'en est pas de même de ces faux délires de persécution, de la mythomanie, etc. C'est que, au fond, l'essence du délire ne réside pas dans ces erreurs grossières d'identification, non plus qu'on ne peut réduire à des catégories aussi simples que l'espace et le temps les critères qui serviront à les distinguer de la pensée normale. Ces critères ne sont qu'accidentels (nous ne voulons pas parler, évidemment, de la façon dont le temps et l'espace sont vécus par le schizophrène, puisque l'intelligence de ces phénomènes est essentielle à la compréhension de l'autisme propre au délire schizophrénique, ainsi que l'a montré Minkowski) et ne sont d'aucune utilité pour dépister les délires dissimulés à l'intérieur d'un discours en apparence normal et adapté à la réalité. Ce sont ces délires, cependant, qui nous intéressent ici, parce qu'ils sont les plus dangereux du fait qu'ils circulent en liberté et qu'ils imitent la pensée normale, mais aussi les plus susceptibles de nous renseigner sur les conditions affectives de la pensée objective. C'est ce type de délire, en effet, qui est le plus apte à nous découvrir le rôle de la relation père-fils ou de l'homosexualité symbolique dans l'élaboration du processus de la connaissance en nous fournissant une matière qui est précisément la première étape de cette perte de contact avec le réel que définit la schizophrénie ou, encore, qui constitue ce point limite où la conscience est comme en suspens dans un espace de silence et d'hésitation entre le délire schizophrénique et le discours accordé au réel. C'est le sentiment de cet espace, en particulier, qui nous fera saisir la valeur opératoire de la relation père-fils comme principe de raccordement de l'imaginaire au réel, du subjectif

à l'objectif au cours de l'éducation de l'adolescence et de son évolution.

Nous n'avons rien dit, encore, de l'hallucination qui très souvent accompagne le délire et personnifie et objective l'origine des éléments délirants de la pensée : ce sont des voix, des visions ou des personnages féériques, magiques ou religieux. Mais, de nouveau, ce qui nous intéresse c'est cet état limite où l'hallucination n'en est pas encore une, où la pensée, bien que scindée en deux, où la personnalité, bien que déjà double, endure tout de même cette division sans s'en délivrer dans la création d'un monde extérieur purement illusoire.

Les procédés de la psychothérapie peuvent obtenir de provoquer artificiellement des états de ce genre, par exemple par une inoculation systématique et périodique d'images en rapport avec une situation instinctuelle et affective conflictuelle, de manière à ce que l'inconscient, atteignant son point de saturation, soit forcé de choisir entre la reproduction fictive d'une obsession délirante ou une série de réalisations symboliques par lesquelles le moi évite d'avoir à rompre avec l'extérieur, comme il est forcé, au contraire, de le faire s'il s'abandonne à l'obsession délirante. Toutefois, ce n'est pas nécessairement le fait d'obtenir, par les méthodes de la psychothérapie, sous la forme d'un délire artificiel, cette division au cœur de la pensée qui nous permet de conclure à la présence d'un syndrome de désintégration ; ce n'est pas cette dissociation entre la fonction imageante au service des forces inconscientes et la pensée spectatrice de ce cinéma intérieur infatigable et obsessif qui nous contraint à identifier ces phénomènes à des symptômes d'un psychisme qui a perdu le contrôle de ses moyens d'expressions. Ce qui est révélateur c'est l'usage que la pensée fait de cette circulation affolée des images, ce qu'elle y comprend. Il se peut que, à ce niveau, la pensée toute



proche des projections hallucinatoires soit précisément celle où cette scission intérieure est imperceptible à celui qui la porte. En effet, dans ce cas, le sujet, bien que, en apparence, il jouisse d'une intégration parfaite et ne ressente en lui aucune de ces dissociations qui annoncent la proximité d'un état de dissolution intime et de projections délirantes, il est, en réalité, déjà la proie d'un processus de transfiguration hallucinatoire qui submerge sa pensée et sur lequel il n'exerce aucun contrôle. Le sujet se sent en parfaite continuité avec le réel, mais ce réel est un réel systématiquement faussé, déformé. Par conséquent, ce qui, en psychothérapie, serait le signe d'un syndrome profondément enraciné dans le creux de l'être, ce serait précisément cette impossibilité d'obtenir cette scission dans la pensée entre la logique de l'inconscient et celle du conscient, de telle sorte que cette dernière puisse interpréter la première, la juger, l'endosser ou la rejeter. Cette remarque nous semble importante pour une plus grande intelligence du rôle de l'inconscient dans la vie en apparence ou réellement normale, en particulier en éducation, au sein de la relation qui existe entre le maître et l'étudiant qui est, à l'occasion, une forme importante de la relation père-fils.

## *II — LES DELIRES LIMITES*

Mais revenons à ces délires, que l'on pourrait appeler limites parce qu'ils sont souvent très difficiles à distinguer de ces passions normales auxquelles ils empruntent leur matière, et qui sont à la source de ce type d'hallucinations larvées dont nous venons de parler [1]. Parmi ces délires il y a ceux du mythomane, ceux du paranoïaque ; le délire d'interpréta-

1. On peut aussi bien dire que c'est l'hallucination qui est la cause du délire.

tion, le délire de haine et le décentrage de le pensée. On pourrait cependant, en dehors de la clinique, les grouper tous sous le titre de « délire du médiocre » [1], terme qui n'appartient pas au vocabulaire de la psychiatrie, mais dont la caractéristique principale est justement de proliférer à l'abri de tout soupçon en utilisant à son profit l'ambiguité qui vient du fait que l'on renverse au niveau de l'être intérieur l'ordre des valeurs que l'on affiche de maintenir au niveau des apparences.

Rappelons donc quelques-uns de ces délires limites dont le repérage est d'autant plus délicat qu'on les peut confondre avec des expressions d'un psychisme sain. Ils peuvent tantôt s'offrir comme la traduction d'un idéal véritable alors qu'ils sont maladie, et, d'autres fois, être interprétés comme des états anormaux alors qu'ils sont la formulation exacte d'un idéal authentique. Notons, encore une fois que, ce que nous cherchons, à travers ces analyses et en accumulant ces

1. Il est bien difficile, nous semble-t-il. de parler du délire sans utiliser un langage normatif à coloration morale, d'autant plus que nous traitons ici de ces délires qui sont en rapport direct avec cette structure inconsciente que nous avons désignée par le concept de faux-féminin dont le contenu est nettement négatif. Tout délire est, sans aucun doute, une maladie du psychisme. Cependant quelques-uns d'entre eux sont édifiés sur une matière (mensonge, orgueil, haine, jalousie, calomnie, domination) dont la première signification est morale. Mais tous les délires n'ont pas le même coefficient de signification morale et d'inspiration négative. Nous avons parlé plus haut de ces délires artificiels que l'on pourrait obtenir par les méthodes de la psychothérapie ; nous traiterons, plus loin, d'une forme d'inspiration exceptionnelle dont les procédés ressemblent à ceux de la pensée délirante. Il y a des formes de délire qui ne peuvent s'expliquer qu'à partir de ce pôle positif. C'est pourquoi, si l'on peut faire un lien entre la médiocrité, le fléchissement moral et le délire, il faut en établir un autre à partir duquel le délire nous apparaît comme une inspiration avortée, une inspiration où les images qui l'annonçaient ont submergé l'intelligence généreuse et inquiète qui les avait suscitées et qui était destinée à les traduire. C'est de ce type de délire dont Gérard de Nerval a été victime et qu'il nous décrit dans « Aurélia ».



données de psychiatrie, ce sont ces fondements instinctuels et affectifs du savoir réel dans l'adolescence et à l'entrée de la maturité et l'importance de la nature et de la qualité de l'intervention de l'adulte à ce moment de l'existence.

Nous commencerons notre analyse de ces délires limites par l'étude du mythomane. C'est Dupré qui a inventé le mot mythomanie, qu'il définit de la manière suivante : « La mythomanie pousse certaines catégories d'individus à mentir, à simuler et à inventer, par l'activité pathologique de l'imagination créatrice, des fables et des situations dépourvues de réalité objective. » Or le délire du mythomane est imperceptible aussi longtemps que ce mythomane se tient proche de la plausibilité, aussi longtemps qu'il change de milieu et que, par conséquent, le contrôle de la fausseté de ce qu'il dit est à peu près impossible. Dans ces conditions il peut y avoir satisfaction délirante, sans que personne ne puisse, à première vue, à partir du contenu du discours, conclure à l'existence d'un délire, d'un état anormal de la pensée. C'est sans doute la nature de l'inspiration qui est à l'origine de ce genre tout à fait particulier de mensonge qui pourrait faire naître le soupçon qu'il y a mensonge, et mettre sur la piste des éléments pervers et morbides des inventions du mythomane. En effet, le mensonge du mythomane est avant tout une projection de lui-même et une symphonie de faits purement imaginaires qui entrelacent les passions qui le troublent. Cependant, ce qui rend difficile l'identification de cette inspiration morbide et pathologique c'est que ce n'est pas le caractère étonnant ou extraordinaire des faits qu'elle raconte qui nous permet d'en dépister la fausseté, mais la découverte de ce type d'agressivité ou de vanité qui en est le dynamisme, lequel ne relève ni d'une analyse du réel, ni d'un raisonnement. A cause de cette charge d'irrationnalité qui enveloppe les fables du mytho-

mane, il est d'autant plus difficile à démasquer (en dehors de la connaissance des faits qui le dénoncerait) qu'il se trouvera toujours un milieu prêt à le croire sans preuve, pourvu que le mythomane sache accorder ses histoires aux intérêts et aux passions inavoués de ce milieu dont il cherche à s'assurer la complicité. Plus ce milieu sera médiocre et plus seront grandes ses chances d'obtenir des réponses positives à ses inventions, et des comportements qui favoriseront son acceptation et son ascension sociale.

Parmi les délires ainsi difficiles à dépister, il y a ceux du persécuté-persécuteur que l'on peut confondre avec ces sujets normaux plus soucieux que les autres de justice et de logique. Comme les armes du paranoïaque sont la calomnie, le mensonge, le soupçon et l'insinuation, bien que ses processus d'interprétation et d'intellection soient toujours délirants, on peut, sans s'en rendre compte, lui substituer le sujet normal qui a une conscience plus scrupuleuse que les autres et qui est dominé par un idéal de justice et soumis à des valeurs désintéressées. De plus, comme le paranoïaque se meut continuellement dans un univers moral et qu'il manipule sans cesse, à des fins qui n'ont rien à voir avec l'amour, la charité et le bien, l'arsenal des règles de la moralité, tout en se plaçant, lui, systématiquement, à l'abri de tout jugement moral, il n'est pas facile de découvrir que la vraie morale se situe précisément du côté de celui que ce paranoïaque accuse de le persécuter et d'être dans la mauvaise foi et l'immoralité. Nous sommes, ici, très souvent en face de ces phénomènes de projection dont il est toujours malaisé, à l'instant où la projection se produit et si l'on se fie à ses seules impressions, de dire quel est celui qui projette et quelle est la victime de cette projection. Ajoutons que, au niveau de l'autorité, le persécuté-persécuteur a d'autant plus de chances de rendre la société



complice de son jeu qu'il est dans sa nature de flatter les instincts de domination qui, trop souvent, sont la seule inspiration de ceux qui sont en place, et de les détourner de leur devoir de lucidité et de justice en transformant en coupables les témoins réprobateurs de leur irresponsabilité. On voit que nous sommes, de nouveau, au cœur de ce que nous avons appelé le faux-féminin.

Un autre type de délire qui appartient à ce groupe est le délire d'interprétation. Ce délire a ceci de particulier qu'il est fondé, non sur un dérèglement de la raison, mais sur un usage que l'on pourrait appeler abusif de la raison, si l'on peut encore nommer raison cette manie raisonnante. En effet, est-il possible de dire que, de ce rationnel que l'on a tant de peine à incarner dans la conduite et à mêler aux impulsions, aux habitudes et aux préjugés de la conscience, on en puisse faire un abus. Au fond, on peut, pour toutes les facultés humaines, distinguer un usage authentique et un usage inauthentique, comme on peut le constater pour l'affectivité et l'imagination. Il n'en est pas autrement pour la raison, bien que, ici, le vrai du faux soit plus difficile à ne pas confondre. Ce qui caractérise, à notre avis, la raison fausse de la raison vraie, c'est cette réalité avec laquelle on communique globalement, l'usage qu'on en fait et le contrôle minimum qu'on en accepte. Mais ces critères de distinction demeurent eux-mêmes vagues. Aussi bien pensons-nous que c'est encore ces normes que nous avons analysées au début de cet ouvrage, qui nous permettront de saisir ce que nous entendons par cette réalité minimum, de saisir quel est l'usage sain que nous pouvons en faire, et la nature du contrôle qu'il est essentiel d'en accepter pour obtenir une raison qui soit promotrice de sagesse et non de folie.

Nous analyserons maintenant le délire de haine. Cette catégorie de délires est certainement l'une des formes les plus dangereuses et les plus dévastatrices de ces délires qui se dissimulent sous les traits de la passion normale et du discours raisonnable. Ce délire s'empare de l'esprit humain pour en épuiser l'énergie à des œuvres de destruction jusqu'à ce qu'il réussise à paralyser toutes les possibilités d'amour et d'invention des groupes humains où il prolifère pour y substituer la domination, le mensonge, la stérilité et les luttes aveugles et sans objet. Il s'agit de cette haine, dont la nature est si mystérieuse, et que nous avons découverte comme la seule source vraiment originale et dernière de l'homosexualité réelle et irréductible à aucun comportement normal [1]. La haine du malade n'est pas différente de celle de l'homme soi-disant normal, sauf que cette dernière est mieux dissimulée. Toutefois, ce qui nous intéresse, encore une fois, ce n'est pas la haine de l'aliéné, facile à repérer et naïve, mais celle qui est vécue sous le couvert d'une vie en apparence normale, haine savante et cachée mais qui n'en pertube pas moins tous les mécanismes de la connaissance et de l'affectivité et qui engendre des processus verbaux qui, s'ils n'étaient pas dispersés dans le temps, mais ramassés en un seul discours, s'offriraient comme de véritables délires. Ce qui sert, à ces délirants camouflés, à distinguer, dans la vie concrète, le vrai du faux, la valeur de la non-valeur, le bien du mal, ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter, l'essence et l'apparence, c'est cette haine qui alimente, dans les profondeurs, le dynamisme de toutes leurs activités.

Cependant, ce type de délire est d'autant plus pernicieux, dans ses formes dissimulées, qu'il se développe souvent chez

1. A ce propos, nos conclusions rencontrent en particulier celles du Dr. Ed. Bergler et du Dr. Henri Baruk.



des esprits cultivés, mais médiocres, qui sont d'autant plus habiles à cacher leurs motivations inavouables qu'ils ne sont pas dépourvus de moyens pour les habiller de rationnalité. Par ailleurs, si ces esprits haineux réussissent difficilement à tromper les simples, ils remportent souvent de grands succès dans les milieux instruits où la fascination des arrangements verbaux et idéologiques l'emporte souvent sur l'analyse lente et consciencieuse de la réalité complexe et souvent déroutante.

Qu'y a-t-il au fond de ce délire, quel est l'aliment principal, fondamental, de cette haine invincible qui prend figure d'inspiration et où réside la difficulté de son repérage ? Le délirant haineux moralise, dénigre, accuse, et il arrive qu'on le croit et que l'on s'en prenne à ses victimes au lieu de se tourner contre lui, tellement sont forts le magnétisme et l'assurance qui se dégagent de la haine qui le soulève et l'anime et colore d'authenticité son langage.

S'il est ardu de distinguer ce délire de haine de l'aversion louable pour ce qui est malhonnête, vil, contre la droiture et la franchise, c'est que, précisément, ce délire est le processus par lequel une conscience, faussée et engagée dans la facilité des satisfactions veules, déforme la réalité, la détruit dans ses réalisations les plus belles pour obtenir de se voir encore comme si elle était fidèle à l'idéal qu'elle a trahi. Ainsi, dans un milieu, une société où l'on ne juge que selon les apparences, ce type de délire peut se cacher sans peine et il lui est aisé de recueillir les complicités dont il a besoin pour mener à bonne fin son travail de faussaire et de prolonger longtemps son rôle dévastateur qui se substitue, chez lui, à la poursuite d'un idéal.

On rencontre, chez ces sujets atteints de cette folie, une jalousie indéracinable de tout ce qui les dépasse. Et c'est un autre aspect par lequel le délire de haine se dérobe à

notre regard. En effet, cette jalousie se cache et ne se montre que sous les traits, par exemple, d'un réalisme prudent qui refuse de s'emballer, ou encore qui exalte la médiocrité à laquelle tout le monde est habitué et diminue ce qui est empreint de cet élément de grandeur qui ne manque jamais de déranger les préjugés et les routines. Cette jalousie, d'ailleurs, personne n'oserait avouer sans honte qu'il en est possédé et elle semble tellement contraire à la nature que l'on hésite toujours à l'apercevoir et à y croire lorsqu'elle n'en est qu'à sa première apparition. La plupart du temps, on ne commence à s'en méfier qu'au moment où il est déjà trop tard pour arrêter le mal par lequel, en nous détruisant, elle nous avertit qu'il ne nous est pas plus possible de nier que nous en sommes la victime que d'échapper au système de chantage et d'intérêt dans lequel elle nous tient enfermé.

Si nous voulons pousser plus loin encore la recherche des origines de cette haine, il faut, comme nous l'avons découvert pour l'homosexualité profonde et réelle, passer du langage de la pathologie au langage de l'éthique, autrement on ne peut plus rien comprendre au sujet de cette haine, et c'est la thérapie elle-même de cette maladie qui est rendue impossible pour la bonne raison que le langage de la pathologie ne prend, alors, tout son sens que dans celui de l'éthique. Par exemple, il est évident que, au niveau de l'éthique, c'est l'orgueil que nous découvrons à la racine de cette haine dont nous parlons. C'est cet orgueil qui alimente le sentiment d'infériorité du haineux. C'est lui qui est à la source de cette jalousie qu'il éprouve envers tout ce qu'il ne peut comprendre et qui le dépasse et le lui fait haïr. C'est lui qui le pousse à faire un usage immoral de la morale. Mais, si nous revenons au domaine de la pathologie et de la thérapeutique, cet orgueil ne devient-il pas autre chose, par exemple



un narcissisme meurtri, une donnée qui relève exclusivement de l'instinct, de la sexualité, d'une humiliation profonde de l'être intime sexué [1]. C'est une hypothèse qui se soutient, sauf que le durcissement dans ce système qui enferme la conscience dans le mensonge et anesthésie les mouvements naturels de l'affectivité est précisément un comportement moral qui, au terme, ne peut être combattu que par une attitude qui est elle-même morale : l'humilité. La thérapie peut tenter d'obtenir par des pressions sur l'inconscient que le conscient accepte d'accéder à cette connaissance de soi, elle peut aider à ouvrir la conscience et le cœur à la droiture et à l'amour, mais ce renversement du dynamisme interne profond ne peut être engendré, à la fin, que par une communication, par le cœur,

1. Il est possible, sans aucun doute, de chercher des lieux pour le langage moral à l'intérieur de la topologie freudienne à partir, par exemple, des notions de processus primaire, de principes du plaisir et de réalité. Mais cet ajustement ne sera fructueux que si on utilise une dialectique nuancée à la mesure de la réalité complexe qu'elle prétendra concilier. La plupart du temps on substitue trop facilement, et, par conséquent, sans aucun profit, mais au contraire, au prix de beaucoup de confusion, aux catégories du langage moral celles de la théorie de Freud qui s'appliquent à l'inconscient et à l'univers des pulsions premières. Nous reviendrons sur ce problème dans la seconde partie de cette étude. Qu'il nous suffise de dire, pour l'instant, que cet usage du langage éthique, à la limite de l'analyse psychanalytique, nous paraît justifiée par notre théorie du symbolisme et plus conforme à l'expérience qu'une réduction de la signification du langage moral à la traduction d'une répression du principe du plaisir par le principe de réalité. Ainsi que nous l'avons noté dans notre théorie du symbolisme, la signification d'un mot est appuyée sur un support symbolique par lequel cette signification communique avec le monde de l'instinct et de l'affectivité. Le langage moral obéit à cette loi. Par son aspect symbolique il met à contribution la matière de l'inconscient et des pulsions primaires. Cependant il incarne, dans ce fond, un dynamisme qui lui est propre qu'il tire de son contenu conceptuel. Le résultat de cette alliance n'est pas, fatalement et premièrement, un refoulement, une répression ou une sublimation du principe du plaisir, mais une production originale positive. Ainsi les mots « humilité » et « orgueil » représentent des états qui traversent tout l'être et ils sont vécus, par leurs portées symboliques, comme la traduction métaphorique de deux états différents de l'énergie vitale initiale.

à des valeurs morales, et cela, par le chemin d'une humilité authentique et vécue. C'est cette humilité qui, à l'origine, nous aurait permis, dès la première chute dans l'enfer de cette agressivité qui surgit des profondeurs, de nous arracher à ces processus, répétitifs et sans issue, de haine et de destruction de plus en plus réducteurs. Si nous nous référons, par ailleurs, à cette catégorie que nous appelons le faux-féminin et dont nous avons traité longuement dans les chapitres VI à IX, et dont cette haine, dont nous parlons, est la caractéristique principale, les seules armes que, socialement, nous puissions opposer à ce système sont avant tout morales, juridiques et éducationnelles. Cette remarque nous laisse entrevoir l'importance que nous accorderons dans la deuxième partie de cet ouvrage aux aspects moraux, et, par conséquent, philosophiques, de ces fondements instinctuels et affectifs de la connaissance objective conceptuelle.

Parmi les délires, enfin, qui se confondent avec la pensée normale on rencontre le décentrage de la pensée. On en découvre des traces particulièrement chez ceux que les circonstances et l'intrigue ont conduits à assumer des responsabilités pour lesquelles ils n'avaient ni préparation ni compétence ni, surtout, les capacités qui leur auraient permis d'acquérir cette préparation et cette compétence. Ces personnalités feront fatalement dévier la nature des problèmes auxquels ils sont appelés à faire face vers des détails qui n'ont d'importance que par rapport à l'ensemble où ils acquièrent leur signification, ensemble que ces personnalités sont incapables de saisir. On peut facilement imaginer que ce type de délire sera d'autant plus fréquent qu'un milieu se construira davantage en s'appuyant sur les mécanismes du faux-féminin que sur la reconnaissance de la vraie compétence et sur les exigences et les rigueurs d'un ordre juridique scrupu-



leusement soucieux de respecter l'idéal d'objectivité des procédures judiciaires, et de substituer à la force et aux instincts de domination les droits de la personne. On sera, alors, en face d'un désordre que l'on appellera réalité, on qualifiera de réaliste celui qui s'y soumettra et se l'assimilera. Il pourra fort bien arriver que ceux qui résisteront à ce désordre soient définis comme des inadaptés et des rêveurs et forcés de recourir à la psychiatrie. On reconnaît aisément l'existence de ce fait à partir de l'histoire ou du roman mais, dans la vie, on choisit souvent de suivre les règles de ce que l'on condamne théoriquemen, que l'on se fait un devoir de ne pas trahir, que l'on élève au rang de sagesse pratique et que l'on revêt d'un caractère sacré.

### *III — LE DELIRE DU MEDIOCRE*

Le moment est venu de parler de cette catégorie, le délire du médiocre, qui, dans la vie courante, nous semble grouper tous ces délires dont nous venons de rappeler brièvement la nature. Le docteur Henri Ey définit le délire « une rupture de cet équilibre miraculeusement atteint seulement quand la force et la tension psychologique sont normales. Dès que cet équilibre est rompu, tout ce qui, dans la personnalité humaine est ferment d'erreurs, d'illusions et de rêve colore alors d'une lumière irréelle et étrange la substance même du moi. Les règles qui régissent l'assignation exacte et la phase que chaque objet, chaque acte occupe, doit occuper dans la hiérarchie du réel, sont faussées[1]. » Qu'est-ce alors que la médiocrité ? Ce n'est ni l'échec, ni la banalité, ni le caractère humble de l'activité que l'on exerce. On peut la

1. Dr. Henri Ey, **Hallucinations et Délires**, Alcan, Paris, 1934, p. 114.

rencontrer dans la réussite, dans le succès intellectuel, à l'intérieur de l'aisance verbale et mondaine. A partir de la définition du docteur Ey, nous dirions qu'elle réside dans une incapacité chronique de maintenir la force et la tension psychologiques dans un état normal. Mais pourquoi ce mot, « médiocre », qui a une référence évidente aux valeurs et, en particulier, à la valeur morale. C'est qu'il s'agit d'une série de démissions qui ont une origine volontaire et qui ne pourraient être corrigées que par un nouvel appel à ce volontaire qui en est l'origine. A l'intérieur de cette médiocrité, on rencontre en effet des irruptions de pensée délirante, (irruptions à peine perceptibles si l'on n'y porte pas une attention toute spéciale) qui se glissent dans le discours de certains sujets dont l'ensemble de la pensée et du comportement ne peut jamais être défini comme anormal au sens clinique du terme parce que cet ensemble d'idées et d'actions est si bien fondu dans le conformisme social des intérêts et des préjugés de classe que l'on ne peut jamais dire qu'il n'est pas en rapport avec la réalité. Le médiocre obéit constamment à cette loi de notre théorie du symbolisme où le support symbolique des concepts dément leur signification, où les rôles du conscient et de l'inconscient sont renversés.

Les jugements du médiocre se forment au niveau de l'irascible et du concupiscible et il est incapable de résister aux images et au stimulus inconscients de ceux qui le flattent et excitent ses passions obscures et inconscientes de vanité et de colère, qui deviennent toute sa conscience, et l'unique guide et inspiration de ses jugements de valeur. La médiocrité, en effet, est l'aboutissement d'un affaisement progressif de ce tonus vital de nos puissances d'intelligence et d'amour qui tire leur énergie et leur incarnation d'un subconscient sans cesse éduqué, ajusté à notre recherche de lumière,



d'objectivité et d'accords altruistes. C'est ainsi que la médiocrité n'est pas nécessairement le résultat d'un quotient intellectuel moyen ou en deçà de la moyenne, où l'on rencontre, justement, cette humilité vraie ouverte aux intuitions du cœur et à la droiture en face de soi-même et des autres. Mais pourquoi parlons-nous des irruptions de la pensée délirante au sein de la médiocrité ? C'est que, précisément, la pensée médiocre est continuellement l'objet de ces ruptures d'équilibre où la raison et le pouvoir d'abstraire perdent le contrôle des mouvements de l'imagination et des instincts pour laisser entrer ces illusions, erreurs et rêves qui sont la nature du délire et de sa logique inconsciente, dont le principe est aussi bien une concupiscence refoulée à l'égard de ceux qui nous excusent de nos lâchetés qu'ils transforment en perspicacité et savoir faire, qu'un désir de détruire ceux qui sont, par leur lucidité, le reproche incarné de nos démissions dans l'ordre des valeurs. Il y a délire parce qu'il y a travestissement. Que l'on se souvienne de nos analyses du faux-féminin. Il est ce dynamisme qui alimente ce mensonge vécu dont nous avons dit qu'il est l'essence de ce faux-féminin. Or, si nous y faisons attention, nous découvrirons dans ce mensonge la structure même de ce délire du médiocre qui est de substituer à la réalité et à sa signification des interprétations fictives et, par conséquent, mensongères, fruits de déviations intérieures plus ou moins conscientes.

En introduisant cette notion d'un délire fondé dans l'apparence de la normalité, nous voulons détruire cette fausse sécurité et ce faux orgueil qui poussent certaines consciences à renoncer à cette attention objective à soi qui, à tous les âges de la vie, sans détruire la spontanéité des inspirations enrichissantes et généreuses, bien au contraire, est la condition essentielle d'une pensée qui n'abdique jamais ses fonc-

tions de contrôle au profit de ce support sensible où elle incarne ses idées et qu'elle emprunte à cet imaginaire, lieu privilégié des pulsions irrationnelles de l'instinct et de l'affectivité et de leur satisfaction à courte vue. Cette sorte de délire est d'autant plus important qu'il n'est l'objet d'aucune dénonciation, qu'il est protégé par la société, qu'il peut, en toute sécurité, contaminer des familles ou des groupes sociaux et rendre totalement impuissante la pensée saine qui veut le combattre puisqu'il se pare, non sans succès, des apparences de la pensée normale et objective pour en revendiquer les prérogatives d'authenticité et de perspicacité. Aussi peut-on noter que la cause de bien des maladies mentales a souvent comme origine principale ces malades non identifiés qui bénéficient des privilèges des bien-portants pour faire porter par d'autres, qu'ils ont rendus malades, le fardeau de cette dévaluation tacite et injuste que la société attache aux victimes des maladies du psychisme. C'est pourquoi, dans cette recherche qui porte sur la découverte des conditions instinctuelles et affectives de l'objectivité de la pensée conceptuelle, nous nous sommes préoccupé avant tout de dépister ces situations limites où le psychisme n'est pas assez détérioré pour être défini comme un cas d'internement, où, même, il peut posséder assez de lucidité à l'intérieur d'un puissant complexe d'infériorité et d'une volonté de puissance exaspérée pour renverser l'ordre des valeurs et imposer son univers désaxé comme étant la norme et le modèle.

Ce délire du médiocre nous semble lié à la relation père-fils en ce sens qu'il en est la contradiction vécue et se rattache au faux-féminin et à l'homosexualité puisqu'il est le simulacre stérile de cette inspiration qui naît de la relation père-fils. On entrevoit donc la possibilité de deux relations possibles entre l'adulte et l'adolescent et l'importance de



cette relation en éducation d'autant plus que, ainsi que nous l'avons noté déjà, les processus de pensée de l'adolescent, de la jeune fille et du jeune homme — , du fait qu'il ne contrôle pas encore les mécanismes de l'abstraction, sont analogues, extérieurement, aux processus de la pensée délirante. On voit, par là, l'importance que prend cette catégorie de la pensée délirante dans cette recherche sur les conditions instinctuelles de l'objectivité de la pensée. L'adolescent et le jeune homme sont appelés à créer un lien avec l'adulte, lien qu'ils sollicitent et dont ils ont besoin. C'est à partir de ce lien que le dynamisme intellectuel qui est propre à l'adolescence sera acheminé à choisir entre un enracinement des valeurs dans l'expérience au lieu de dégénérer en proliférations délirantes. Cependant, deux types de réponses et deux réactions sont possibles du côté de l'adulte. L'une est celle que nous avons appelée homosexualité symbolique ainsi que l'inspiration qui lui est propre et l'autre est celle que nous avons appelée faux-féminin et homosexualité perverse qui s'expriment par le délire du médiocre.

Ce que nous voulons analyser maintenant, c'est la pensée de l'adolescent, ses analogies avec la pensée délirante et le type de réactions qu'elle peut provoquer chez l'adulte lorsque celui-ci entreprend de traduire pour l'adolescent les images, les émotions, et les sentiments qui se pressent en lui dans un désordre apparent ou, encore, qui l'enveloppent de ténèbres qui l'obsèdent. C'est dans ce lien, croyons-nous, que résident les racines de la pensée normale, le constituant essentiel de la pensée objective et logique au niveau de l'abstrait, cohérente et lucide au niveau du temps et de l'expérience. On a remarqué que, de nos jours, les adolescents se rassemblent dans des groupes autonomes, que la famille n'exerce à peu près plus aucune influence sur eux. Mais, personnellement,

nous avons constaté aussi que, beaucoup plus qu'autrefois, on rencontre chez un grand nombre d'entre eux une sorte de blessure affective, un type de sensibilité qui semble rejoindre les profondeurs comme le poids d'une solitude invincible, que le groupe peut endormir, mais qu'il ne peut ni discerner ni satisfaire.

Il nous reste donc, dans le prochain chapitre, à analyser ce lien positif qui s'établit entre l'adulte et l'adolescent, lien qui est le fondement de l'objectivité de la pensée conceptuelle. C'est ce lien que nous avons appelé l'homosexualité symbolique pour mettre en relief les composantes affectives et instinctuelles qu'il contient et leur importance.



## CHAPITRE XIII

## LES ORIGINES DE LA PENSEE OBJECTIVE A L'ADOLESCENCE

On reconnaît sans peine que l'adolescent a besoin d'être instruit. On reconnaît de même, au moins théoriquement, qu'il a besoin, à l'occasion, d'une certaine aide psychologique. Mais on a bien peu insisté sur l'interdépendance de ces deux besoins dans l'être concret, non plus que sur le fait que cette situation psychologique est en même temps une donnée fondamentale du problème général de la connaissance. Par ailleurs, si l'on conçoit et applique une médecine préventive lorsqu'il s'agit du corps, il ne viendrait pas à l'idée qu'on puisse en concevoir une lorsqu'il s'agit du psychisme. Cependant, à l'origine de certaines névroses propres à la jeunesse, ou qui se déclarent à l'âge moyen, on découvre une série de petits événements psychiques dont la cause réside dans ces rapports humains qui s'établissent entre les adultes et les adolescents, événements auxquels on n'avait attaché aucune importance, parce que la relation qui leur avait donné naissance était protégée par la respectabilité sociale, comme celle qui se forme à partir de la famille et du régime scolaire. Mais, que ces événements soient mêlés intimement à l'acquisition des conditions essentielles à une pensée objective et lucide et que l'on puisse en montrer la fonction positive au cours de l'évolution normale de la pensée humaine, c'est

ce que l'on ne s'est jamais employé à faire voir, par exemple, à l'intérieur d'un traité d'épistémologie.

Ces réflexions ne visent pas d'abord le phénomène de la délinquance où il est trop facile, après coup, de reconnaître que le type de liens dont nous parlons a été manqué et de rejeter la responsabilité de cet échec sur la faiblesse économique du milieu où cette délinquance se manifeste le plus ouvertement. Elles dénoncent, plutôt, l'irresponsabilité de ces adultes en place qui se couvrent du manteau de l'idéologie dominante et des conventions sociales, pour s'en remettre indéfiniment au temps, à l'argent, au pouvoir, pour tout arranger, tout réparer, tout régler, comme le faisait, autrefois, la doctrine libérale, dans le domaine de l'économie et de la sécurité sociale.

Toujours est-il que nous nous proposons, dans ce chapitre, de mettre en relief certains aspects, la plupart du temps oubliés ou inaperçus, du psychisme de l'adolescent, ceux qui, cependant, sont le plus susceptibles de nous faire voir cette assistance très particulière dont ce psychisme a besoin pour conquérir la maîtrise de ses instruments de connaissance et en contrôler l'objectivité.

Nous écrivions dans le chapitre précédent que la pensée délirante n'était pas sans analogie avec la pensée de l'adolescent, en particulier à cause de certaines caractéristiques comme une prépondérance de l'image sur le concept, un recours fréquent à l'intuition et un usage spontané du symbolisme, le tout employé à l'intérieur d'un psychisme où l'affectivité joue un rôle de premier plan. Mais cette pensée adolescente n'en a pas moins aussi des analogies avec celle de la pensée exceptionnelle, celle du mystique et du savant génial, où l'on rencontre des phénomènes similaires à certains processus de la pensée anormale. Or les analogies de la pensée



de l'adolescent avec la pensée mystique et délirante, de même que leurs différences, nous montreront la nature de la relation affective dont l'adolescent a besoin en éducation et nous révéleront le principe concret, dans le temps et l'espace, qui est à l'origine d'une pensée authentique et réaliste, type de pensée qui est tout aussi bien la préoccupation du psychiatre que celle du philosophe.

L'adolescent n'est ni un génie, ni un anormal, mais son intelligence emprunte aux formes mentales de l'un et l'autre type psychique. Par l'idéal qui s'allume en lui, en face du monde et de la société qu'il découvre, idéal dont il projette la réalisation dans l'avenir, il est pénétré par une émotion créatrice vibrante et désintéressée qui ressemble à celle du mystique en présence d'une réalité supérieure, ou encore à celle du génie qui vient d'être envahi par l'intuition d'une grande découverte. L'adolescent n'est pas un génie, mais il n'est pas un anormal non plus. Toutefois, chez lui, comme chez le malade psychique, les prospections de l'instinct et les réactions de l'affectivité sont en avance sur ses capacités d'abstraire, de formuler en idées, et par conséquent, de contrôler en le comprenant, ce qui l'atteint et le trouble et ne réussit souvent, s'il n'est pas aidé, qu'à paralyser ses possibilités d'acquérir des connaissances et de tirer profit de l'expérience qui s'offre à lui.

En somme, la part de l'irrationnel chez l'adolescent, — le jeune homme et la jeune fille, — est très grande. C'est, cependant, cet irrationnel qui fournit le vrai terrain où s'enracinent les idées ; c'est lui qui est la source de l'inspiration qui les appelle, les découvre et les anime ; c'est cet irrationnel, enfin, qui est la matière vivante d'où l'intelligence pourra faire émerger un ordre organisateur de la personnalité et de ses rapports avec l'extérieur, ordre qui ne sera pas purement théorique et super-

ficiel, mais ancré dans l'être profond. Il ne faut pas, par conséquent, confondre cet irrationnel avec le déraisonnable et la folie. Pas davantage avec les inconséquences de l'âge adulte, mais plutôt le comprendre comme l'entendent Nicolai Hartman [1] et Freud.

Pour Hartman, l'irrationnel appartient à l'objet, mais il n'est pas connu. Cependant, l'objet ne peut être vraiment compris que s'il inclut une relation à cet irrationnel. Dans cette optique l'irrationnel veut bien dire ce qui est irréductible à la raison, non pas, toutefois, comme faisant partie de la sphère de l'intelligible mais plutôt de celle du transintelligible, c'est-à-dire de ce qui ne peut pas être contenu par les catégories conceptuelles de la raison et soumis à sa logique. Chez Freud, le vocable « irrationnel » s'applique au sujet puisque l'œuvre du créateur de la psychanalyse traite avant tout de nos instincts et de notre inconscient qui sont le dynamisme vital qui nous attache au réel ou nous en retire. C'est, en particulier, dans cette zone des instincts et de l'inconscient qu'il faut situer ce que nous avons écrit antérieurement sur l'homosexualité perverse et symbolique, sur le faux-féminin, la culpabilité et la castration, phénomènes psychiques qui, nous l'avons montré, affectent directement notre capacité de comprendre, bien qu'ils échappent aux contrôles et aux perceptions ordinaires de la conscience, de la raison et de la logique.

Cet irrationnel, donc, avec lequel l'adolescent communique d'une manière particulièrement intense, constitue ces deux limites entre lesquelles se place la conquête du savoir conceptuel et abstrait et sans lesquelles ce savoir serait purement verbal ou, tout au moins, uniquement symbolique et subjectif. Ce qui veut dire, aussi, que l'acquisition et la communication

1. Nicolai Hartman, **Les principes d'une Métaphysique de la Connaissance**, 2 vol., trad. de R. Vancourt, Aubier, Paris, 1945.



des connaissances pour l'adolescent et le jeune homme ne se fera pas seulement par une accumulation de notions abstraites et livresques et que l'éducateur devra apprendre à interpréter cet irrationnel et à communiquer avec lui.

Mais où découvrir les signes de la présence de cet irrationnel et, par conséquent, de son orientation et des tendances qu'il exprime ? On pourra, croyons-nous, les apercevoir à l'intérieur de ces phénomènes psychiques non volontaires que le vocabulaire psychiatrique désigne par le terme d'automatisme.

L'automatisme a une signification dont la résonance est nettement morbide et pathologique de telle sorte qu'il peut sembler risqué de vouloir l'intégrer à une conception de l'évolution normale de l'être humain et y découvrir une donnée fondamentale dans une recherche sur les conditions de l'objectivité du discours conceptuel. Cependant, comme on a pu le constater, c'est une méthode que nous avons appliquée constamment dans cette étude de ne pas concevoir l'anormal comme une génération spontanée et d'y chercher, sous forme de carences et d'excès, des expressions grossies, sans doute, déformées et corrompues, d'éléments sains, mais cachés, du psychisme normal.

C'est dans cet esprit que nous utiliserons, ici, la notion d'automatisme. A la limite, l'automatisme est une circulation de mots et d'images détachée de tout contrôle de la volonté et de l'intelligence et qui prend sa forme clinique définitive dans le délire et l'hallucination. Mais, chez l'être jeune, les automatismes sont difficiles à percevoir, parce qu'ils ne sont pas caractérisés comme ils le sont chez l'adulte. L'automatisme de l'adolescent manque, si l'on peut dire, de moyens d'expression, de mots, d'images et de souvenirs. Aussi bien le plus souvent cet automatisme se présentera sous les

traits d'une obsession qui tourne à vide et qui se fixe sur certains actes extérieurs dont le caractère non volontaire et symbolique est à peine perceptible. Bref, on peut dire que la vie mentale de l'adolescent et du jeune homme et de la jeune fille se déroule en partie au niveau de cette zone de notre vie psychique qui est à l'origine des automatismes, celle des images, des rêves et des rêveries et des émotions qui les engendrent ou dont elles sont le fruit.

Il faudrait prendre garde de ne pas conclure de ces réflexions que, d'accord avec un certain moralisme et psychologisme simplistes et d'inspiration douteuse, nous tentons de réduire la richesse de la vie intérieure de l'adolescent à une conquête de la volonté et de la raison sur les impulsions de l'instinct et les divagations de l'imagination, et que nous identifions cette entrée dans la virilité et la féminité à une présence démesurée des aspects biologiques, corporels et instinctuels de l'être humain, dynamisme de nature inférieure qu'il s'agirait de réprimer. La réalité, telle que nous la révèle une expérience attentive, est plus complexe puisque les automatismes dont nous parlons peuvent tout aussi bien être l'expression du plus pur idéal et la représentation d'intuitions d'autant plus pénétrantes que, chez l'être jeune, le cœur n'est pas compromis par les opportunismes et les démissions qui sont quelquefois la seule signification de ce que l'adulte appelle son expérience. En somme, l'automatisme, s'il se manifeste dans la maladie, est aussi la matière de ce que l'on appelle, à juste titre, l'inspiration.

Le docteur Henry Ey, dans son livre sur les hallucinations et le délire [1] emploie, pour définir l'automatisme morbide, certaines expressions qui nous ont paru très justes et qu'il

1. Henri Ey, **Hallucinations et délire**, Alcan, Paris, 1934.



nous semble utile de reproduire ici. Il parlera, par exemple, « d'un phénomène de déficit » [1]. Il conçoit, en effet, le fait psychique pathologique comme une chute de niveau de l'activité mentale. Il écrira, « qu'il existe, dans le déploiement des fonctions psychiques, un domaine très considérable où la pensée affaiblie se trouve contrainte de rester à ces degrés inférieurs et que c'est dans ces états crépusculaires hyponoïdes qu'il faut voir l'élaboration de nombre d'idées délirantes » [2]. Cependant, et l'auteur le remarque dans une note, et à quelques autres endroits, ces régions mentales, fertiles en automatisme, sont aussi le lieu de l'inspiration et de l'imagination créatrice. Toutefois, ni le docteur Ey ni un grand nombre de psychiatres dont nous avons consulté les travaux, n'ont précisé, d'une manière un peu ferme et élaborée, cet aspect positif du phénomène de l'automatisme. Cela vient sans doute des préoccupations, surtout cliniques, de ces auteurs et du caractère très spécialisé de leur expérience. Le phénomène de l'automatisme n'en est pas moins d'un intérêt primordial dans le champ du normal et de l'éducation et constitue, croyons-nous, une donnée essentielle pour l'élaboration d'une épistémologie générale, soucieuse de rendre compte du concret et qui ne dédaigne pas de joindre des buts pratiques à ses fins spéculatives.

Il est de toute première importance, en effet, de distinguer, dans la vie courante, ce que nous avons appelé le délire du médiocre de l'intuition de l'intelligence supérieure, d'autant plus que, le premier, très souvent, peut sembler plus proche du réel que la seconde parce qu'il est à la remorque des apparences et de l'immédiat. Dans l'un et l'autre cas, cependant, c'est l'imagination, l'affectivité et l'instinct qui sont

1. op. cit. p. 20.
2. ibidem, p. 21.

le véhicule ou bien d'un aveuglement morbide ou d'une lucidité exceptionnelle. Les normes que nous avons énumérées dans notre premier chapitre et la théorie du symbolisme que nous avons développée dans le second nous ont paru, au cours de nos expériences, les critères les plus sûrs pour distinguer un état d'un autre.

Toujours est-il que, si nous pensons pouvoir affirmer que l'automatisme est un aspect important du psychisme de l'être jeune au moment de la puberté et durant les années qui suivent immédiatement cette période importante de l'existence, nous ne comprenons pas, alors, cet automatisme, comme émergeant d'états psychiques crépusculaires ni comme un phénomène de déficit, pas plus que nous ne saurions appliquer ces définitions de l'automatisme morbide aux phénomènes quasi hallucinatoires et délirants dont ont fait l'expérience certains grands créateurs au cours de l'histoire de la pensée scientifique et mystique et de la création artistique.

Il serait donc plus conforme à l'expérience de dire que le jeune homme pourrait tout à coup se retrouver enlisé dans cet automatisme morbide, plus ou moins dissimulé sous les apparences d'un bagage de connaissances abstraites et de préjugés sociaux, s'il ne s'est jamais trouvé personne pour comprendre et traduire le langage symbolique, intuitif et affectif de son adolescence, et en dégager, pour les mettre en lumière et les intégrer, les besoins inconscients que ce langage manifeste, et la perception concrète, mais voilée, du monde mystérieux des valeurs dont il est, si l'on peut dire, la liturgie. A ce propos, nous verrons le rôle très important de l'adulte dans la canalisation de ces automatismes et comment il peut être la cause des « chutes de niveau de l'activité mentale » de l'adolescent et la source des con-



traintes qui le maintiennent dans un état que l'on pourrait appeler, à ce moment-là, hyponoïde et déficitaire.

Mais avant d'examiner d'une manière plus précise cet aspect important de notre recherche sur l'objectivité du discours conceptuel, essayons de repérer, avec le plus d'exactitude possible, ce qui distingue l'automatisme de l'adolescent de l'automatisme exceptionnel et pathologique.

Dans l'automatisme, ce qui est significatif c'est l'origine du déclenchement des images, le principe de leur organisation et de leur enchaînement, de même que leur mode d'intégration à des systèmes d'idées et à des organisations affectives. Il semble bien que, chez certains savants et artistes créateurs, la source du déclenchement des images soit une intuition, si rapide, si globale que la conscience n'en a pu enregistrer le contenu et n'en a retenu que le choc dont a été ébranlé tout l'être de celui qui en a fait l'expérience. Aussi bien peut-on dire que l'activité intellectuelle, ici, s'exerce presque toute entière à l'intérieur de l'inconscient dont elle utilise, au maximum, le mécanisme et le dynamisme (par exemple les élans de l'affectivité et les forces de la libido), pour les mettre au service de la recherche de l'expression adéquate de cette vision intellectuelle qui ressemble, dans ce contexte, à la découverte de l'amour et à l'inspiration qui l'accompagne. Le déroulement des images et du langage pourra apparaître à celui qui le subit de la même nature que celui dont est la proie le malade halluciné, c'est-à-dire que ce déroulement se présente comme forcé, étranger à sa personne et échappant à son contrôle. Il se peut que, du point de vue des images, dont quelques-unes pourraient prendre une forme hallucinatoire, il y ait des déchets et qu'on y retrouve, sous forme d'obsessions plus ou moins précises, les grandes catégories des états délirants : les idées de grandeurs, les idées érotiques

et de persécutions qui sont les éléments constituants de l'instinct et le seul langage qu'il sache parler. Lorsque l'imagination est au service de l'instinct, elle crée des personnages, elle incarne dans des êtres ce qui se rapporte à l'idéal, à la justice et à l'amour.

L'instinct, en effet, s'exprime d'une manière renversée, ou sous le signe de l'érotisme, par conséquent dans une langue qu'il faut traduire pour en saisir la signification véritable. C'est ainsi qu'il ne connaît les aspirations de la justice que sous sa forme revendicatrice et qu'il colore des exigences profondément incarnées de l'amour érotique les perceptions de l'esprit et leur logique. Mais cet instinct, chez le grand créateur, a été mis en mouvement par l'intelligence et c'est pour la servir et obéir à sa logique que toutes ses possibilités se tendent jusqu'à la limite. Tout se passe comme si l'intuition dont nous avons parlé avait enregistré en un instant ce qui prendra une vie à se traduire en concepts. L'instinct vient donc, par le raccourci des images et des symboles et dans le cadre dramatique de l'exaspération des pulsions primitives, fournir à l'intelligence une première version de ses découvertes, version qui, dans l'avenir, lui servira de mémoire et de guide pour son travail de conceptualisation. En somme, l'instinct et l'imagination substituent leurs lois à celle de l'intelligence dont ils miment l'inspiration sous les traits d'un délire. Mais ce délire n'a de commun avec celui du malade que les apparences. On y rencontre, sans doute, une matière instinctuelle identique, les mêmes lois d'association, le même sentiment d'être envahi par un langage forcé et étranger que dans le délire clinique. Toutefois, une distance absolue sépare ces deux formes extrêmes de l'activité mentale, comme nous le montre l'analyse du lien qui rattache ce débordement des images au contrôle et aux productions de la pensée, de même



qu'à l'intégration de la personnalité. Dans la névrose, on peut dire que la pensée est évacuée par les automatismes qui sont le produit d'une personnalité menacée de désintégration. Chez le grand créateur, au contraire, les automatismes sont comme une soupape de sûreté pour une pensée surabondante, mais oppressée et comprimée, en même temps qu'ils témoignent d'une activité intellectuelle qui dépasse les lois ordinaires de son exercice pour atteindre un degré très aigu d'attention et de rapidité, et c'est cette situation psychique que le langage de l'imagination et de l'instinct, en apparence hallucinatoire et délirant, s'emploie, d'une manière figurée, à reproduire. On pourrait en effet, si l'on analysait le contenu de ces faux délires, y découvrir la logique des aspirations les plus hautes et les plus objectives de la pensée, et les signes d'une mémoire et d'une lucidité exceptionnelles, de même qu'un sens de l'avenir d'une perspicacité qui dépasse la capacité ordinaire de l'esprit humain.

Quel rapport peut-on établir entre la pensée de l'adolescent et celle du mystique et du grand savant. Nous avons parlé, déjà, d'une analogie, par conséquent d'un état psychologique qui serait à la fois, semblable et différent de celui du créateur exceptionnel. Ce qui est semblable, c'est que la compréhension du réel et l'expression de ce qui se passe dans la conscience empruntent très souvent, chez l'adolescent et le jeune homme, le raccourci des images et des symboles, de telle sorte que l'évolution et la maturation du psychisme, à cet âge, se déroulent très souvent à l'intérieur d'une logique affective et instinctuelle qui a sa rigueur, ses intuitions et sa profondeur, mais qui n'émerge jamais entièrement en formulations analytiques au-delà des synthèses que constituent les images et les symboles qui la portent. Ce qui, encore, est chez l'adolescent, semblable aux procédés de l'intelligence

exceptionnelle c'est que le schéma affectif qu'il utilise est une sorte de mémoire pour l'avenir, mémoire quasi organique à laquelle l'homme fait se réfèrera inconsciemment, en tous les cas sans laquelle il lui sera impossible de maintenir vivantes les idées qu'il aura acquises à travers les procédés de l'abstraction et de la généralisation. Ce qui, chez l'adolescent, est semblable à la pensée du mystique c'est que, sa pensée est d'abord l'admiration qu'il éprouve pour quelqu'un, et les sentiments d'affection que cette admiration fait naître en lui. Ce qui, enfin, chez l'adolescent, est semblable à la pensée du savant créateur, c'est le regard neuf avec lequel il découvre l'univers, et l'espoir désintéressé qui l'habite d'en pénétrer le secret.

Mais, ainsi que nous l'avons dit, il y a des différences entre la nature de la pensée créatrice et celle de la pensée de l'adolescent, différences dont on a pu déjà pressentir la forme à l'intérieur même de la description des ressemblances. Ainsi, l'usage que l'adolescent fait du symbolisme ne vient pas de l'utilisation d'une surabondance de la pensée, d'une expérience intérieure intraduisible, d'une découverte qui serait le fruit d'une attention patiente et soutenue dans un domaine du savoir, mais de l'importance privilégiée que l'avenir occupe dans sa sensibilité, qui fait qu'il ne peut apercevoir le présent sans le transfigurer, projetant dans certains êtres l'image idéale de ce qu'il voudrait être, et dans le monde où il vit l'attente d'un monde meilleur qu'il aura contribué à édifier. Ces réflexions peuvent sembler banales, puisqu'elles ont été tant de fois dites qu'elles sont devenues presqu'un lieu commun. D'autre part, on pourrait croire que nous voulons ici décrire l'évolution d'une classe sociale privilégiée et, à l'intérieur de cette classe, un phénomène qui n'appartient qu'à un petit nombre et que, par conséquent, c'est extrapoler que de



vouloir tirer de ces faits les fondements concrets et existentiels d'une épistémologie générale. On pourrait, de plus, conclure que si l'adolescent transfigure le réel, du même coup il le déforme et que, au fond, un des objectifs principaux d'une saine doctrine de l'éducation et d'une véritable épistémologie devrait être de découvrir les moyens qui nous permettraient de corriger cette erreur première, réductible à une déviation quasi congénitale.

A toutes ces objections, on peut répondre en premier lieu, que si le fait, pour l'adolescent, de se créer des modèles et de transfigurer le réel est d'observation courante, l'utilisation qu'il fait spontanément du symbolisme pour traduire ce dynamisme l'est beaucoup moins, d'autant plus que, s'il s'agit d'une loi générale, on ne peut jamais l'apercevoir qu'à l'intérieur de ses incarnations individuelles et dans ce qu'elles ont de plus singulier. Cette loi, d'ailleurs, l'usage qui est fait du symbolisme, qui constitue une des normes du modèle psychique que nous avons construit au début de notre ouvrage, n'a jamais été, à notre connaissance, intégrée à aucune explication systématique des mécanismes de la connaissance. Quant à l'objection que le phénomène dont nous parlons n'appartient pas, d'une manière générale, à la nature de l'adolescent, mais qu'il se manifeste uniquement chez l'élite d'une classe privilégiée, un grand nombre d'observations nous ont démontré qu'il n'en était rien. Pour le vérifier il est important de faire intervenir la théorie du symbolisme dont nous avons traité au début de notre ouvrage et de la prendre comme guide, si l'on veut utiliser, par exemple, la méthode des entrevues. Il ne s'agit pas de découvrir, alors, ce qui s'exprime uniquement à travers ce que l'on est convenu d'appeler la culture, dans le sens de la connaissance des lettres, des arts et des sciences, mais comment se fait, chez l'adoles-

cent, le contact avec la réalité humaine commune à tous, à travers cet avenir dont il rêve et ce modèle d'humanité dont il cherche une réalisation parmi ces aînés. Quant aux transfigurations que l'adolescent ferait subir au réel, qu'il faudrait identifier à une déformation systématique de ce qui est, ce serait, de le soutenir, s'attaquer aux assises mêmes de la pensée créatrice, laquelle est essentielle à la redécouverte d'un univers qui ne soit pas celui de nos routines et de nos préjugés. En effet, bien que cette transfiguration spontanée ne soit pas encore un contrôle achevé du réel, elle est ce premier recul, en présence de l'immédiat, préparatoire à l'acte d'abstraire. Par ailleurs, si cette étape est manquée, les connaissances abstraites acquises par la suite seront purement verbales ou subjectives. Ce qui ne veut pas dire que ce symbolisme propre à l'adolescence est, fatalement, orienté vers ce que l'on est convenu d'appeler le réel, qu'il ne puisse être dévié et devenir, alors, non pas une source d'intuitions riches d'avenir, mais au contraire, celle d'une prolifération d'images encombrantes et parasites qui s'empareront de la conscience pour y déloger ou déformer tous les apports de l'extérieur et pour la rendre progressivement inapte à toute objectivité. Ce qui nous conduit à l'analyse de cette autre forme de l'irrationnel propre à l'adolescent qui a son origine dans l'inconscient où prend place tout ce que nous avons écrit antérieurement sur le complexe d'Oedipe, l'homosexualité symbolique et perverse, bref, où se situent véritablement les conditions instinctuelles et affectives de l'objectivité de l'intelligence, objet premier de cette étude.

C'est, nous l'avons écrit, par cette part d'irrationnel qui communique avec l'instinct et qui l'exprime, que le psychisme de l'adolescent et du jeune homme est analogue, dans ses manifestations, au psychisme anormal. Nous disons analogue



pour indiquer que, s'il y a certaines ressemblances il y a aussi des différences énormes, de telle sorte que cet irrationnel, en son fond, n'est pas de l'anormal. Il s'agit, plutôt, de phénomènes normaux, propres à l'adolescence, plus encore, de phénomènes qui sont propres à la genèse des formes objectives d'une connaissance authentique et réaliste. Toutefois, ces phénomènes, c'est à l'intérieur de la vie psychique anormale qu'on peut, à la fois, les voir surgir et en distinguer la nature. C'est donc là qu'il faut les aller chercher pour, ensuite, les interpréter et les restituer à la vie normale à laquelle, corrigés, ils appartiennent mais où ils sont inaperçus. Par exemple, dans ce domaine des instincts, on parlera assez facilement de l'adolescence comme d'une régression, on l'associera à une poussée, quasi fatale, de narcissisme et l'on diagnostiquera, chez un grand nombre, à partir des apparences, des tendances homosexuelles au moins latentes, tendances qui, si l'on accorde une valeur absolue aux théories de Freud, deviendront un élément constitutif de l'adolescence. Mais ces caractéristiques, que l'on classifie comme des faits distinctifs de l'adolescence sont aussi les symptômes d'un état névrotique. Aussi bien, nous semble-t-il, c'est uniquement par analogie que l'on peut définir l'adolescence par la névrose. C'est, cependant, ce que l'on ne dit jamais, de telle sorte que l'on ne possède jamais qu'une image défigurée de cette étape importante de l'évolution de l'être humain.

En effet, en appliquant, sans distinction les caractéristiques du narcissisme, de la régression et de l'homosexualité latente à l'adolescence comme s'il s'agissait de termes univoques qui s'appliquent de la même façon à la névrose et à l'adolescence, c'est la valeur positive de cette dernière que l'on refuse d'identifier. C'est ce que l'on ne peut s'empêcher de faire, si l'on confond les signes qui traduisent le dynamisme du

psychisme de l'adolescent avec ces symptômes qui sont franchement ceux de la névrose et constituent des formes aberrantes et pauvres de l'affectivité et de l'instinct.

Parmi ces phénomènes psychiques que nous découvre la psychanalyse, il y en a un, le « transfert », qui nous semble tout spécialement apte à nous aider à percer le mystère des développements psychiques de l'adolescent et les conditions concrètes d'une connaissance objective, réaliste et authentique. Le « transfert », on le sait, est cette relation affective qui s'établit entre le malade et son médecin, l'analysé et son analyste. Or, le type de lien affectif que l'adolescent établit avec son père, sa mère, avec ses éducateurs et ses aînés en général n'est pas sans rapport avec le transfert de la psychanalyse puisque il s'agit d'un type de sentiments exceptionnels, transitoires, propres à une situation intérieure qui a son originalité et que l'on ne peut confondre ni avec les sentiments de l'enfance, ni avec ceux de l'âge adulte. Or, c'est un fait d'expérience que, si l'on ne se réfère jamais à la notion de transfert pour expliquer les sentiments de l'adolescence, on ne sait pas parler de ces sentiments autrement que d'une manière négative et en les dévaluant comme s'il s'agissait effectivement d'une affectivité plus ou moins morbide, en tous les cas, dont le sens positif, s'il existe, est indéfinissable.

C'est donc à partir de ces notions cliniques, celles de narcissisme, de régression, d'homosexualité latente et de transfert que nous tenterons maintenant de retrouver la part de l'irrationnel instinctuel dans la conscience de l'adolescent et du jeune homme et de reconstituer l'image positive de cette conscience, et par elle, les fondements concrets de la pensée objective.



## CHAPITRE XIV

## LE NARCISSISME

Ce que nous voulons montrer, ici, c'est l'importonce de la notion de narcissisme pour comprendre certaines déviations fondamentales dans la genèse de la connaissance à l'adolescence ; montrer, par conséquent, comment, ce que l'on appelle le narcissisme dans l'anthropologie freudienne, est une donnée qui n'affecte pas uniquement la capacité d'aimer de l'être humain, mais, aussi, son aptitude à connaître. Ce que nous tenterons, surtout, de faire ressortir, c'est que le narcissisme constitue toujours un dynamisme anormal que l'on ne peut, comme Freud, confondre avec certaines formes de l'amour de soi normal, sans rendre impossible l'identification du dynamisme affectif positif qui soutient la connaissance dans sa genèse et l'oriente vers le réel et l'objectivité, sans rendre impossible le dépistage de ces déviations de l'instinct qui poussent l'intelligence vers la subjectivité et l'irréel.

Comme nous le verrons, pour Freud, le narcissisme est tout aussi bien une caractéristique de certaines étapes de la vie normale (enfance et adolescence) qu'une catégorie essentielle à l'explication de la démence précoce et de la schizophrénie. Cependant, cette généralisation nous paraît relever davantage de cette tendance de l'esprit humain à la systématisation que d'une observation rigoureuse et exacte des faits. C'est ainsi que, pour notre part, si nous avons souvent

noté des irruptions de narcissisme à l'adolescence, ces phénomènes étaient la plupart du temps temporaires et très différents du comportement habituel de l'adolescent. Nous avons constaté, de même, que ce n'était pas par les mêmes stimuli que l'on obtenait de l'adolescent des réactions narcissistes et des réactions en rapport avec le dynamisme positif propre à cet âge.

On peut remarquer, par ailleurs, que le terme « narcissisme », comme le vocabulaire de Freud en général, est dévaluant et que, de ce fait, il présente des inconvénients certains lorsque l'on veut l'utiliser pour désigner des phases de la vie humaine normale. Ainsi, lorsque Freud, à propos de l'enfance de l'adolescence et de la femme la plus féminine, parle de narcissisme, cette catégorie nous semble considérablement réduire la qualité d'amour que ces trois groupes d'êtres très réceptifs sont aptes à donner et la valeur de l'amour qu'ils éveillent et font grandir chez ceux qui les aiment. Enfin, parmi ces faux types de narcissismes il y en a un qui n'est pas mentionné par Freud pour la bonne raison que, indirectement, c'est sa théorie qui l'a créé. C'est, en effet, la vulgarisation sans nuance des thèses freudiennes, et un usage servile de ces thèses, qui ont engendré une certaine forme de narcissisme qui n'est pas autre chose que cet isolement que l'on impose à certaines personnes en refusant de comprendre le langage par lequel elles cherchent à sortir de leur solitude. On dit de ces personnes qu'elles n'aiment qu'elles-mêmes. En réalité, on les enferme en elles-mêmes et, souvent, ceux qui les isolent, sont précisément ceux qui retranchent de leur univers tout ce qui n'est pas inclus dans le système de liens très pauvres qu'ils ont établi avec lui. Ces êtres dont on a fait, en les défigurant, des narcisses, endurent une situation affective particulièrement douloureuse,



puisqu'on les regarde comme s'ils n'étaient pas normaux tout en leur retirant tout moyen de montrer qu'ils le sont. C'est ce qui arrive lorsque l'on adopte comme thèse absolue que l'adolescent est constitutionnellement un narcisse.

Freud, ainsi que nous l'avons dit, a traité plus d'une fois de la notion de narcissisme. Mais peut-être que, ici, comme dans ses thèses générales sur la sexualité, il a été fasciné par les aspects négatifs de sa doctrine, de telle sorte qu'il n'a pas vu les éléments positifs qui s'y trouvaient contenus et que, par conséquent, il ne les a pas développés. Il insiste, au contraire, pour faire admettre comme une image fidèle de la réalité et la seule image qui le soit, cette version négative et inversée du monde de l'instinct et de l'inconscient, celle, au fond, qui apparaît à l'intérieur de certaines névroses. Toutefois, si nous nous refusons à suivre Freud dans sa généralisation de la notion de narcissisme, les analyses qu'il en fait, lorsqu'il l'applique au pathologique, nous paraissent toujours fondamentales pour comprendre l'évolution du phénomène de la connaissance à l'adolescence, les déviations possibles de ce phénomène et les racines concrètes de la connaissance authentique. C'est, d'ailleurs, croyons-nous, en distinguant, chez l'adolescent, un amour de soi normal que nous serons en mesure de donner à la théorie du narcissisme de Freud toute sa signification et que nous pourrons lui ajouter, dans le champ de l'éducation du normal et de l'interprétation de l'authenticité de la connaissance, une efficacité qu'elle ne possède pas chez l'inventeur de la psychanalyse. C'est pourquoi, encore une fois, tout en suivant la pensée de Freud à propos du narcissisme nous renversons le processus par lequel il en obtient la notion. Au lieu, comme Freud, d'étendre au normal ce narcissisme dont il a remarqué les manifestations dans la maladie mentale, nous cherchons dans le pathologique

des faits et des principes qui nous permettront de comprendre comment l'évolution d'un sujet peut dévier vers ce narcissisme, et comment cette déviation pourrait être évitée ou corrigée. Dans cette optique, nous adoptons comme hypothèse, contrairement à Freud, qu'il n'y a pas de narcissisme normal. Le narcissisme est, alors, ou bien l'aboutissement d'une détérioration psychique plus ou moins lente, ou bien l'apparition brusque d'une structure instinctuelle et affective qui est l'antithèse de celle de cet amour de soi normal qu'elle remplace.

Cette divergence avec la pensée de Freud est irréductible à une pure question de vocabulaire. Les mots ont une importance capitale, si les éléments du réel qu'ils distinguent ou confondent transforment notre manière de percevoir l'expérience, d'en pénétrer les clivages, de l'interpréter et de l'utiliser. Si j'affirme que l'enfant, l'adolescent et un certain type de femmes ont, par nature, un comportement narcissique, je dévalue fatalement les êtres que je range sous cette catégorie de comportements affectifs et instinctuels et il m'est impossible de reconnaître chez eux, lorsqu'ils se présentent, ces irruptions de narcissisme véritable, lequel est, selon nous, essentiellement pathologique, du moins le commencement d'une déviation, d'un dérèglement qui vient corrompre le principe de la pensée droite. Par contre, pour tous ceux qui ne sont pas ainsi définis comme étant narcissiques par nature, l'attention ne sera pas éveillée à capter chez eux le narcissisme qui pourrait s'y développer, d'autant plus insidieusement que Freud l'a mis à l'abri du soupçon social, de ses censures et préjugés.

On pourrait opposer à cette interprétation de la théorie freudienne du narcissisme que Freud, à un moment donné, a émis l'hypothèse d'un narcissisme de base qui s'applique à tous, celui-là même que l'on peut, selon lui, discerner chez tous les enfants ainsi qu'à l'intérieur de l'amour parental par



lequel les parents revivent le narcissisme de leur propre enfance [1]. Mais cette extension un peu plus large ne fait que multiplier les effets dévaluateurs, au niveau du normal, de la notion de narcissisme et étendre à d'autres catégories d'êtres cette impossibilité de distinguer, à l'intérieur des comportements affectifs, l'amour de soi normal du narcissisme pathologique. Il y a une manière d'aimer un enfant qui est narcissique et une autre qui ne l'est pas ; il y a un égocentrisme normal chez l'enfant et des réactions narcissiques qui sont des symptômes. Bref, il ne s'agit jamais du même dynamisme affectif et, par conséquent, les arrangements de forces psychiques qui sont à l'origine de l'un et l'autre mouvement ne peuvent être identifiés.

Ainsi, chez Freud, il y a bien peu de sentiments que l'on ne pourrait réduire à une manifestation du narcissisme primaire ; seul un certain type d'homme dont toute la sexualité serait orientée vers la femme, échapperait à cette réduction. Mais cet homme pourrait bien être, à l'occasion, la réalisation de ce type d'inhumanité que nous avons dénoncé dans nos analyses du faux-féminin, dont le symbolisme érotique est, à la base, hétérosexuel. Il arriverait alors, que la seule catégorie d'êtres qui, pour Freud, échapperait au narcissisme, en serait la réalisation la plus perfide, puisqu'elle se déguiserait

1. Nous ne nions pas l'utilité, ni même la nécessité de concevoir un narcissisme primaire comme composante de l'amour de soi normal. Cependant, il nous paraît essentiel, pour rencontrer la complexité de l'expérience de traiter ce concept comme celui de sadisme à l'intérieur du dynamisme instinctuel de l'enfant. Ainsi, le narcissisme primaire, dès qu'il entre en composition avec les formes supérieures de l'organisation psychique de l'être humain, change de nature et n'a plus aucune des caractéristiques du narcissisme pathologique. Bref, on peut concevoir ce narcissisme comme une force indifférenciée. Il contribue à former l'égocentrisme de l'enfant, l'amour des parents pour les enfants. Mais il n'est pas, alors, ce narcissisme que l'expérience nous montre chez certains adolescents et adultes névrosés.

sous les traits de ce qui, pour Freud, est l'expression de l'altruisme instinctuel le plus pur et le plus évident. C'est une des faiblesses, d'ailleurs, du système Freudien, comme nous l'avons déjà remarqué, de permettre la création d'une sorte de caste qui échappe aux définitions du psychiatre et qui peut cependant participer à la fois aux avantages personnels de la névrose (échapper aux responsabilités sans culpabilité) et aux avantages sociaux du prestige de la normalité, de la lucidité et de l'autorité.

Voyons maintenant comment Freud découvre les principes fondamentaux de sa théorie du narcissisme et comment cette théorie du narcissisme est liée directement au problème de l'objectivité et de l'authenticité de la connaissance. Nous serons plus en mesure, ensuite, de saisir de quelle manière l'adolescent est appelé à choisir entre l'amour de soi normal et le narcissisme ; comment ce choix est à l'origine de l'orientation de la pensée vers l'objectivité ou son contraire et de comprendre la portée de l'intervention de l'adulte dans cette orientation.

Freud n'a établi aucun rapport entre le problème de la connaissance et celui du narcissisme. Toutefois la nature des maladies mentales (démence précoce, névrose obsessionnelle, schyzophrénie, hystérie) qui lui ont suggéré l'hypothèse d'un narcissisme de base nous conduisent tout naturellement à faire un lien entre la qualité de la pensée d'un sujet et la direction de sa libido. La schizophrénie et la démence précoce sont deux formes extrêmes de rupture avec la réalité et, par conséquent, de détérioration limite du processus de la connaissance, mais, ainsi qu'on le sait, la schizophrénie, de même que la démence précoce, sont le terme d'un développement plus ou moins long qui souvent, n'aboutit pas à ces formes extrêmes. Dans le cas de l'hystérie et de la névrose obses-



sionnelle le sujet abandonne sa relation vitale à la réalité, celle de ses responsabilités, mais il maintient dans son imagination une relation à des personnes et à des objets et de même en est-il dans la névrose de transfert où, selon Freud, c'est le passé enfantin et inconscient du patient qui alimente le lien affectif qui le rattache au thérapeute. C'est pour expliquer toutes ces formes de rupture avec la réalité et, par conséquent, toutes ces formes de déviations de la pensée, que le docteur de Vienne emprunte au vocabulaire de la sexologie des perversions le terme de narcissisme pour l'intégrer à sa théorie de la libido et, par elle, à l'explication du psychisme normal.

Le narcissisme, selon Freud, définit cet état où la libido s'est retirée du monde extérieur pour se tourner du côté du moi. C'est ce qui se passe dans la démence précoce et la schizophrénie. Dans ce dernier cas, la manie des grandeurs serait l'indice que la libido a substitué le moi aux objets vers lesquels elle tendait antérieurement. Freud remarque qu'il y a une certaine réciprocité entre la libido du moi et la libido des objets, de telle sorte que plus la première devient riche et plus la seconde s'appauvrit, et vice-versa. Ainsi, l'hétérosexualité adulte constitue ce pôle où l'objet a atteint le plus grand intérêt pour la libido et la fantaisie du paranoïaque, cette limite ultime de l'exaltation du moi par la libido [1].

1. Il n'est pas facile de distinguer toutes les nuances des comportements extérieurement névrotiques, toutes les formes de rupture avec la réalité, surtout lorsque ces ruptures ne sont pas totales et que l'intelligence et le moi ne sont pas atteints. Cependant, la tentation est grande de rattacher à une même explication l'origine de toutes ces manifestations névrotiques. Toutefois, céder à cette tentation ne serait conforme ni à l'esprit scientifique, ni à la justice, particulièrement en éducation. L'expérience nous a enseigné que, dans ce domaine, on rencontre des comportements qui ont tous les signes extérieurs de la névrose où, cependant, le concept de narcissisme est inapplicable et

Cette théorie de Freud est d'une grande utilité pour tous ces états qui tendent vers l'anormal. Mais nous nous voyons forcés de la corriger lorsque nous entrons dans le champ du normal, par exemple lorsqu'il s'agit de l'appliquer à l'enfance et à l'adolescence. Le schizophrène est, peut-être, un adulte qui ressemble à un enfant, mais un enfant n'est pas un schizophrène et pas davantage un adolescent. Il nous semble donc très important de ne pas conclure du narcissisme du schizophrène à un narcissisme normal chez l'enfant et l'adolescent. Ce serait, en effet, conclure d'une ressemblance, d'une analogie à une identité et se comporter comme si le contenu du dynamisme psychique de l'enfant et de l'adolescent était le même que celui du dément précoce ou de l'hystérique. Ce qui n'est pas, puisque l'orientation de ce dynamisme de part et d'autre est radicalement différent ou tend à cette différenciation radicale. C'est pourquoi, il nous semble essentiel de ne pas utiliser la même expression pour désigner ce qui, d'un côté, relève du domaine des perversions, des névroses et des psychoses, et, ce qui, d'un autre côté, appartient à l'évolution normale de l'être humain. Si l'on n'apporte pas ce correctif à la théorie freudienne, c'est son efficacité et sa valeur

d'autres comportements, en apparence parfaitement normaux, dont le narcissisme est le moteur fondamental et constant.

A l'origine du narcissisme il y a, sans doute, une absence d'amour qui conduit à une perte de contact affectif avec le réel. Toutefois, cette rupture ne développe pas les mêmes défenses. Les catégories d'homosexualité symbolique et perverse, de faux-féminin et les distinctions que nous avons faites entre le délire du médiocre et les automatismes propres à l'adolescence expriment ces différences qualitatives entre les diverses formes de perte de contact avec le réel. Ainsi, nous avons fait des expériences de psychothérapie avec des jeunes gens et des jeunes filles qui présentaient des signes évidents de névroses d'abandon et qui étaient aux prises avec des idées délirantes et un surmoi persécuteur. Ces jeunes, durant le traitement, ont développé un transfert positif puissant mais, en aucun moment, nous avons noté chez eux des traces de narcissisme, à moins que l'on veuille, à tout prix, appeler narcissisme tout besoin un peu profond et aigu d'être aimé et d'être aidé.



scientifique qui sont compromises, puisque l'on ne peut plus l'utiliser pour discerner le vrai visage du normal, non plus que l'émergence de l'anormal à l'intérieur du normal, et l'on en est réduit à se débarrasser de la complexité des problèmes par des solutions purement verbales. C'est ce qui arrive souvent, lorsque l'on entreprend d'interpréter le phénomène de l'auto-érotisme et de la masturbation chez l'enfant et l'adolescent à l'aide de la théorie freudienne du narcissisme.

Pour Freud, l'auto-érotisme est la première manifestation de l'instinct sexuel et il devient narcissique lorsque la conscience l'incorpore comme la traduction sexuelle de l'amour de soi. En s'appuyant sur cette thèse freudienne, on a tiré rapidement la conclusion que la masturbation de l'adolescent était la traduction sexuelle d'une crise de narcissisme propre à la puberté et dont l'adolescent avait à sortir comme d'un état anormal [1]. Il est conforme à l'expérience que la libido

1. Bien que ce ne soit pas dans les perspectives de cette recherche d'entrer dans une étude approfondie de la masturbation, nous croyons qu'un grand nombre de psychiatres nous accorderaient que la masturbation n'est pas nécessairement un symptôme et qu'elle pourrait bien être à l'occasion la somatisation par laquelle un psychisme recouvre l'équilibre que des facteurs extérieurs tendaient à détruire. Dans ce cas, la masturbation n'est pas la transposition érotique d'une rêverie maladive ou d'un repliement marbide sur soi-même, mais la transcription biologique d'une protestation instinctuelle affective contre un milieu qui refuse à un être de reconnaître son identité et du même coup le prive de son lien véritable à la réalité. Nous ne voulons pas dire qu'il n'y a pas de masturbation qui soit un symptôme, mais plutôt que toute masturbation n'a pas la même signification et que quelques-unes peuvent être la somatisation qu'utilise un organisme sain pour se libérer des images que l'on a inoculées en lui et qui menacent de le contaminer. Par image nous n'entendons pas nécessairement une image sexuelle. Si celle-ci se présente au moment de la tension sexuelle, cette tension peut avoir une origine beaucoup plus profonde que la fantaisie ou le stimulus qu'elle nécessite. On dira que le moi qui se défend de cette manière et qui utilise l'instinct sexuel au profit de cette défense et non pour tendre vers un objet extérieur est précisément un narcissisme au sens freudien du terme. Mais comment distinguer ce moi qui lutte pour la conquête d'un équilibre et de la réalité avec cet autre qui utilise

est une force utilisée pour une part au profit du moi et que, à certaines étapes de l'existence, l'être humain en a besoin d'une plus grande quantité pour lui-même, afin d'acquérir cette intégration personnelle et cette autonomie qui lui permettront de créer avec l'autre et la société des liens positifs, féconds et altruistes. L'adolescence est une de ces étapes. Mais cette orientation de la libido vers le moi n'est pas le narcissisme, ni du côté de l'affectivité, ni du côté de la connaissance. Elle est tout simplement ce que nous avons appelé en termes très simples, l'amour de soi normal, au travers duquel on peut découvrir déjà des élans vers l'autre et une tension précise vers le réel et l'objectivité. Quelle différence établirons-nous, alors, entre l'amour de soi normal et le narcissisme, en particulier à propos des racines de la connaissance authentique et objective dans l'adolescence ? Disons d'abord, que cette différence, il ne faut pas la chercher, chez l'adolescent, dans un plus ou moins grand besoin d'affection et d'aide pour en arriver à une perception claire de la réalité. Ajoutons que, contrairement à Freud, nous pensons que le narcissisme ne prend pas origine d'abord chez l'adolescent, mais chez l'adulte et que c'est l'adulte qui en provoque l'apparition chez l'adolescent et en stimule l'usage. L'adolescence est une période de transition où peuvent apparaître des manifestations psychopathologiques comme, par exemple, des bouffées délirantes et des débuts de schizophrénie, symptômes qui, d'ordinaire, se dissimulent à l'intérieur d'un comportement et d'un discours en apparence normaux. Cependant, dans un grand nombre de cas, ces symptômes disparaîtront ou cesseront d'en être, si

l'instinct sexuel pour s'enfermer en lui-même ou pour se livrer aux satisfactions illusoires et destructrices du faux-féminin ? Aussi bien il nous semble que l'on ne peut ni du point de vue de la science ni du point de vue de la morale porter le même jugement de valeur au sujet de toutes pratiques masturbatoires.



les besoins dont ils sont la manifestation découvrent une réponse adéquate ou si les facteurs qui provoquent ces symptômes sont éliminés.

Bref, l'adolescence n'est pas un état qui est fatalement narcissique. Pour le comprendre, une analyse de la notion de régression nous sera utile.

De même que l'on a affirmé que l'adolescent traversait nécessairement une phase narcissique, on a soutenu qu'il fallait interpréter son organisation affective et instinctuelle comme un état de régression. Pour défendre cette thèse, on s'appuie sur la théorie de Freud. Selon cette théorie, la libido, à l'adolescence, retournerait à la phase œdipienne et pourrait rejoindre des stades antérieurs jusqu'au stade oral pour y revivre le narcissisme primaire de l'enfant. En somme, à l'adolescence il se passerait exactement la même chose que dans une névrose. Si l'on regarde les faits selon leurs premières apparences, la théorie de Freud paraît apporter une explication exhaustive des problèmes de l'adolescent et nous fournir un schéma très fidèle de la réalité qui nous aide à la débrouiller. Les difficultés commencent lorsque l'on veut distinguer l'adolescence normale de celle qui ne l'est pas. En effet, à partir de Freud, rien ne nous permet de ne pas adopter comme hypothèse que toute cette adolescence est réductible à une névrose et doit être traitée comme telle. Ainsi, l'instinct, l'affectivité et l'intelligence de l'adolescent devraient être éduqués comme les facultés d'un malade.

Cette attitude, d'ailleurs, a été adoptée de nos jours par un bon nombre d'éducateurs qui ont substitué à l'observation et à une culture de leurs propres sentiments et instincts naturels une science purement verbale sous laquelle ils dissimulent, souvent, leur agressivité à l'égard d'une jeunesse qu'ils ont trahie, ou sur laquelle ils projettent leur immaturité. On peut,

en effet, à partir de Freud, inventer pour tout jeune homme, ou bien qu'il est en révolte contre son père, s'il résiste à sa domination, ou bien qu'il en a peur, s'il lui est soumis et juge que ses conseils sont judicieux ; qu'il est attaché à sa mère, s'il s'intéresse beaucoup aux filles ou s'il en demeure éloigné.

De même qu'il y a une attention à soi qui est un amour de soi normal, il y a deux formes de retour à l'enfance, deux manières d'utiliser la mémoire de son passé enfantin, deux façons d'intégrer le temps vécu. A l'adolescence la présence des images de l'enfance et de ses formes affectives n'est pas une régression mais le signe d'une évolution normale. Dans une thérapie, très souvent, c'est en refaisant le lien avec les sentiments de l'enfance que l'on rétablit le contact avec la réalité.

La régression [1] est un phénomène réel mais qui est tout autre chose que ce besoin d'affection que l'on rencontre à l'adolescence et qui, chez certains sujets, atteint un degré d'intensité proportionnel aux carences affectives dont ils ont été victimes lorsqu'ils étaient enfants. La régression véritable chez l'adolescent se manifeste non pas par un comportement enfantin mais par une précocité anormale qui prend, souvent, l'apparence d'une maturité exceptionnelle. Tout se passe alors comme si le passé, et par conséquent l'enfance, était dans l'avenir, comme si cette enfance était la vie d'un adulte, comme si la mémoire n'avait d'autres souvenirs que ceux des instincts, des sentiments et des images d'un âge humain qui

1. Globalement, chez Freud, la régression peut se définir comme « un passage à des modes d'expression et de comportement d'un niveau inférieur du point de vue de la complexité, de la structuration et de la différenciation » (Vocabulaire de la psychanalyse de J. Laplanche et J.B. Pontalis). Ce que, quant à nous, il nous a paru nécessaire de relever au sujet de la régression c'est que ce passage, dans la vie ordinaire, se présente souvent sous un déguisement qui est, en apparence, le contraire d'une régression.



clairement. Or cet état de régression qui existe, que l'on rencontre à l'adolescence, surtout à la manière d'une tentation, il serait contraire aux faits d'en faire une caractéristique qui appartient à l'essence même de l'adolescence. Si la libido chez l'enfant et l'adolescent est en évolution, on ne peut parler d'une régression à propos d'une étape de cette évolution, et l'on adopte une attitude fausse qui peut compromettre cette évolution, si, en éducation, on interprète un des moments de n'a pas encore été vécu. C'est pourquoi l'adolescent qui régresse de cette façon est comme un être qui n'a ni passé, ni avenir. C'est ici que le complexe d'Oedipe se vérifie le plus l'adolescence comme un phénomène de régression, comme une fixation. Il peut y avoir régression et fixation chez l'adolescent, mais cette régression et cette fixation présupposent justement l'entrée dans un autre circuit que celui de l'évolution normale et naturelle.

Il est important, ici, de distinguer la régression de l'adulte de celle de l'adolescent. A partir des apparences on serait porté à penser que tout adolescent passe par une étape de régression et que l'adulte, sauf chez le névrosé, y échappe toujours. Cette thèse, on le conçoit, favorise chez l'adulte de fréquents reculs affectifs dont il peut éviter de prendre conscience en les projetant sur une jeunesse définie par avance comme dans un état de régression. La régression de l'adulte est importante dans la perspective qui nous intéresse, puisqu'il s'agit des origines de l'acquisition des principes vitaux et vécus d'une connaissance objective et authentique à l'adolescence, acquisition qui se fait avec l'aide de l'adulte à l'intérieur d'un dialogue dont l'adulte a l'initiative et la responsabilité. Il y a des ressemblances entre la régression de l'adulte et celle de l'adolescent. Par exemple, l'un et l'autre dissimuleront leur immaturité et leur égocentrisme sous les traits d'un simulacre

de sagesse exceptionnelle et adapteront la situation d'un juge qui détient le pouvoir de condamner et qui jouit du privilège d'être, comme un roi, toujours en accord avec la loi. La régression de l'adulte est importante en ce sens que, inconsciemment, elle cherche une complicité chez l'adolescent et, par conséquent, elle la suscite chez certains d'entre eux. Cet adulte, dont l'affectivité est attardée, peut d'autant plus exercer une influence sur le psychisme de l'être jeune qu'il appartient à une classe privilégiée, qu'il détient un pouvoir dont celui d'être père ou mère, ou éducateur et qu'il échappe, de cette façon, au soupçon psychiatrique. L'adulte, alors, se servira de sa situation pour encourager et aider l'adolescent à entrer dans la voie du narcissisme et, par conséquent, à régresser, et découragera celui qui veut mûrir et qui inconsciemment lui résiste et le juge. Une autre caractéristique de la régression propre à l'adulte c'est la façon dont cet adulte a assimilé, le long de l'existence, ses échecs, ses désillusions, ses épreuves et même ses succès et comment il a plus ou moins résisté aux idées de grandeurs qui sont les traits les plus répandus, les plus symptomatiques et, cependant, les plus difficiles à identifier du comportement narcissique et pathologique de l'adulte et du dérèglement de ses processus de connaissance. On pourrait, ici, faire une place spéciale à l'angoisse, nous voulons dire que la régression de l'adulte dépend beaucoup des moyens qu'il a choisis pour faire face à l'angoisse, pour l'éviter, pour s'en délivrer et les idées de grandeurs et le narcissisme sont certainement, avec la projection, les formes les plus courantes de fuite devant une situation angoissante.

Si nous avons introduit, au milieu de ce développement, un certain nombre de remarques sur la régression et le narcissisme de l'adulte, c'est que ces accidents de la maturité sont, sans doute, une des causes principales de l'apparition de mécanismes psychiques semblables chez l'adolescent. C'est une conviction pour nous, confirmée d'ailleurs par de nombreuses expériences, que l'évolution de la vie psychique de l'adolescent ne peut se comprendre et s'expliquer que sous la forme d'un dialogue avec l'adulte. C'est aussi, croyons-nous, à l'intérieur de ce schéma concret et vital qu'il faut chercher les origines et les fondements de la connaissance objective et authentique.



Dans cette perspective, deux problèmes se posent au sujet du narcissisme et de la régression à l'adolescence. Le premier problème est celui de la distinction entre le narcissisme et l'amour de soi normal, entre le régression et une communication saine aux sources affectives de l'enfance. Le deuxième problème est celui de l'explication du choix du narcissisme et de la régression par l'adolescent et le jeune homme en face, par exemple, d'une attitude thérapeutique qui reproduit une affection et une compréhension paternelles véritables.

La distinction entre l'amour de soi normal et le narcissisme, entre la régression et une communication vitale avec les instincts et l'affectivité de l'enfance chez l'adolescent et le jeune homme peut s'établir d'une manière très précise à partir de ce que nous avons dit de l'homosexualité symbolique et réelle, du faux-féminin, de la quatrième loi de notre théorie du symbolisme et du délire du médiocre. C'est ce que nous préciserons davantage, un peu plus loin, en analysant la notion psychanalytique du transfert et en reprenant, pour en faire un inventaire plus poussé, le problème de l'homosexualité tel qu'il peut se présenter chez l'adolescent dans ses rapports avec ses aînés. Toujours est-il que ce dont il s'agit dans cette question du choix entre le narcissisme et l'amour de soi normal, c'est fondamentalement de l'orientation de la libido, force psychique liée intimement aux instincts et à l'affectivité dont

la signification est irréductible à ses manifestations sexuelles, mais affecte directement les mécanismes de l'intelligence et les élans du cœur. L'adolescent a besoin de l'adulte pour orienter sa libido et c'est aussi l'adulte qui fait surgir en lui le narcissisme. Cette influence extérieure agit directement sur la qualité de l'acquisition du savoir et de la perception du réel.

Mais, pourquoi l'adolescent et le jeune homme choisiront-ils souvent le narcissisme et la régression pour s'y installer, comme dans un état définitif, et du même coup, dans la connaissance inauthentique. Les raisons de cette réaction ne sont pas faciles à découvrir. Elles sont nombreuses et se tirent d'un ensemble de facteurs parmi lesquels l'influence de l'adulte est certainement le plus important. C'est un point sur lequel nous reviendrons en analysant la notion psychanalytique de transfert et en reprenant, dans cette perspective, le problème de l'homosexualité et de ses composantes.

La question que nous posons est celle de savoir pourquoi certains adolescents et certains jeunes qui ont besoin d'aide et qui sont, tout-à-coup, en présence de cette aide réelle et positive, la refusent pour se réfugier dans le narcissisme et la régression, cherchant plutôt à faire des liens avec le monde adulte qui les maintiendront dans ce narcissisme et cette régression. La réponse à cette question, à la fin, est de nature morale et nous ne pensons pas qu'elle puisse, comme nous l'avons dit pour l'homosexualité réelle se résoudre au niveau des sciences du psychisme. Nous ne disons pas que la part de l'inconscient n'est pas très grande dans ce choix, mais cet inconscient est traversé par une décision que la conscience a endossée et qui, souvent, à un moment ou à un autre, a eu son origine dans la conscience, sous la forme d'une interprétation de l'existence et de son sens. Il faudra analyser longuement le comportement de l'adulte pour découvrir les raisons de ce



choix de l'adolescent et ses fondements dans l'affectivité, l'instinct et l'inconscient. C'est ce que nous verrons à propos du transfert et de l'homosexualité et nous serons plus en mesure alors d'isoler le lieu dans la conscience où l'adolescent et l'être jeune assument la responsabilité et prennent l'initiative de refuser avec l'affection paternelle le savoir authentique pour le narcissisme et le savoir inauthentique, plus en mesure de percer ce mystère d'une nature qui a le privilège de choisir, contre son épanouissement vrai, un simulacre d'être et de vivre ce mensonge ontologique. Nous sommes proches, ici, de la notion de résistance psychanalytique ; en tous les cas il sera nécessaire de l'analyser pour saisir où commence la véritable initiative consciente et la responsabilité strictement personnelle, pour découvrir à quel moment on est en face d'un véritable choix de l'être profond au-delà des mécanismes inconscients.

## CHAPITRE XV

## LE TRANSFERT

Le transfert est une notion psychanalytique. Elle désigne ce lien affectif spécial qui s'établit, dans une psychothérapie, entre le malade et le thérapeute. A cause du mot qui désigne ce sentiment on serait porté à croire qu'il ne s'agit pas d'un sentiment, mais d'un mécanisme, et que ce mécanisme n'a d'existence que dans l'analyse, et qu'il ne se rencontre rien d'analogue dans la vie saine et normale. En effet, dès que l'on appelle transfert un sentiment quelconque parmi la gamme des sentiments humains, on lui enlève son authenticité, sa valeur et on le réduit à un symptôme, à une maladie de l'affectivité. Par ailleurs, lorsque l'on lit des livres scientifiques sur cette matière, on est porté à penser que le lien affectif que désigne le mot « transfert » n'a d'autre existence qu'à l'intérieur d'une psychanalyse et que les éléments qui le composent, on ne peut les retrouver groupés qu'à l'intérieur de cette relation spéciale, bref, qu'il s'agit d'un sentiment quasi artificiel, créé par une technique. Il s'ensuit que l'on n'est pas porté, ensuite, à penser que l'on ne puisse découvrir dans la vie normale et ordinaire aucun sentiment humain qu'il soit possible d'identifier et de comprendre à partir du transfert.

Sans doute, Otto Fenichel remarquera que la vie humaine

1. Otto Fenichel, **Problèmes de Technique Psychanalytique**, P.U.F., Paris, 1953. p. 84.

est remplie de transferts [1]. Mais il n'ira pas jusqu'à reconnaître cette limite où le transfert n'en est plus un, tout en conservant de grandes analogies avec lui. Cette limite, où il vient se confondre avec des sentiments normaux que l'on ne peut, toutefois, expliquer scientifiquement qu'à partir d'éléments qui lui sont empruntés. Certes, pour Fenichel, le transfert est un sentiment véritable, mais engendré par une situation maladive, névrotique et entretenu par des pulsions fixées à des objets infantiles. Aussi bien ne répond-t-il pas à la question que de nombreuses expériences nous ont conduit à nous poser : existe-t-il un lien affectif d'une nature spéciale qui ne serait pas lié à un état névrotique, mais dont le transfert positif serait l'articulation scientifique ?

Freud, de son côté, tente de rendre compte de la nature du transfert en l'intégrant à une théorie générale de la capacité d'aimer de l'être humain. Il écrira que la faculté de concentrer l'énergie libidineuse sur des personnes doit être reconnue à tout homme normal. Sa tendance ou transfert ne constitue donc qu'une exagération extraordinaire de cette faculté générale. Mais Freud ne précise pas à quel moment commence cette exagération. Il affirme que tout être humain acquiert, à partir de sa personnalité propre et de son enfance, une individualité particulière dans l'exercice de sa capacité d'aimer. Mais une partie seulement de cette aptitude à l'amour est intégrée par le moi et confrontée avec la réalité. Le transfert serait l'expression, vis-à-vis du thérapeute, de cette portion de la capacité d'aimer qui n'a pas été intégrée par la conscience et vécue dans le réel.

Comme on le sait, chez Freud, on passe si rapidement du normal au pathologique qu'il est bien difficile de distinguer le premier du second, en tous les cas d'agir sur le normal sans emprunter le schème qui sert d'explication et de guide au



thérapeute lorsqu'il est aux prises avec la névrose. Cette vision du psychisme humain conduit, forcément, à défigurer le normal et souvent, à en arrêter le développement, à le faire régresser au lieu d'en favoriser l'épanouissement. Ainsi donc si Freud reconnaît des fondements dans la nature au phénomène du transfert, il ne se préoccupe pas de savoir si l'on ne pourrait pas découvrir dans le normal un type de sentiment qui s'apparente à un transfert, sans, pour autant, être névrotique. Cependant, une réponse adéquate à cette question nous paraît de toute première importance pour comprendre l'adolescence, la nature des liens affectifs qu'elle établit avec ses aînés et pour approfondir les origines concrètes, incarnées dans l'instinct et l'affectivité, de la connaissance authentique et objective.

Plus haut, nous avons montré comment l'expérience nous conduisait à faire une distinction, chez l'adolescent et le jeune homme, entre l'amour de soi normal et le narcissisme, entre la régression et une communication saine avec les sources affectives de l'enfance et que la même expérience nous posait le problème de savoir pourquoi certains adolescents, qui sont dans une situation où ils peuvent choisir, choisissent le narcissisme au lieu de l'amour de soi normal et la régression, au lieu de cette communication saine aux sources affectives de l'enfance. C'est avons-nous dit, l'analyse du dynamisme transfériel et du problème de l'homosexualité chez l'adolescent qui nous permettra d'ébaucher une solution à ce problème, en insistant, tout particulièrement, sur le rôle de l'adulte à propos de l'un et l'autre.

Reprenons donc l'examen de la théorie freudienne du transfert explicitée par Otto Fenichel, afin de voir si l'on ne pourrait pas y découvrir des éléments qui nous aideraient à mieux comprendre les opinions affectives et instinctuelles de l'adolescent et le rôle de l'adulte dans l'élaboration de ces

options ; afin de voir, du même coup, si la théorie freudienne du transfert ne pourrait être complétée de telle sorte qu'elle puisse fournir une théorie du normal qui inclurait un type de sentiment naturel qui trouverait son articulation conceptuelle dans une réinterprétation du transfert névrotique.

Freud, ainsi que nous l'avons dit, reconnaît l'existence chez tous d'une capacité d'aimer qui est individualisée chez chacun, selon l'histoire de son enfance et la nature de sa personnalité. Cette capacité d'aimer n'extériorise qu'une partie d'elle-même. L'autre partie ne réussit à s'exprimer que dans l'imagination ou demeure totalement inconsciente, et, par conséquent, est absolument inexistante pour la personnalité consciente. Si un être n'est pas entièrement satisfait du côté de l'affection, il réagira en face des êtres que le hasard place sur la route, avec une libido qui comprendra la partie consciente et le partie inconsciente de sa capacité d'aimer.

Fenichel, dans son livre sur les problèmes de technique psychanalytique, précise la nature de cette action du passé dans le transfert. Il note, par exemple, que « si, chez l'être humain, les actions, les pulsions et les associations s'abreuvent à la fois aux sources de la réalité présente et du passé, c'est le passé qui toujours prédomine chez le névrosé. En effet, incapable de les différencier suffisamment, il déforme sans cesse le présent dans le sens de son passé non liquidé et cela autant pour ses pulsions instinctuelles que pour l'actuelle réalité extérieure » [1]. C'est ce passé et cette capacité d'aimer inexprimés que le malade vit dans son transfert avec le thérapeute qui devient l'image du père, de la mère, des frères, etc. Aussi bien si le transfert est l'instrument le plus important de la cure psychanalytique, il est aussi l'arme principale de cette

1. loc. cit. p. 36



résistance que l'inconscient du malade oppose à son thérapeute. S'il en est ainsi, c'est que, dans le cas d'un psycho-névrosé par exemple, il y a eu introversion de la libido, c'est-à-dire que la quantité de libido qui pouvait devenir consciente a été diminuée alors que la partie inconsciente et détournée de la réalité a été augmentée. La libido, alors, choisit de vivre en état de régression et vient ranimer les images de l'enfance. C'est ainsi que les forces qui ont été utilisées pour faire régresser la libido viendront constituer cette résistance par laquelle un patient refuse ou défait ce nouvel état psychique que tente de créer le psychanalyste. C'est de cette manière que le transfert devient l'arme principale de la résistance. Mais il y a plus. D'abord, comme le souligne Freud, le transfert n'a pas seulement un aspect positif, il a aussi un aspect négatif, c'est-à-dire qu'à travers lui ce ne sont pas uniquement des sentiments sympathiques qui sont revécus, mais aussi des sentiments hostiles ou, du moins, des sentiments qui, autrefois, ont été éprouvés comme s'ils étaient hostiles. D'un autre côté, la partie positive du transfert a un fondement érotique, bien que cet érotisme ne soit pas conscient. C'est cet érotisme et l'aspect négatif du transfert qui sont utilisés comme résistance. Mais la résistance est peu à peu vaincue par les interprétations du moi conscient, interprétations fournies par le thérapeute auquel s'identifie ce moi conscient du patient. C'est en même temps le transfert qui voit son intensité diminuée jusqu'à disparaître totalement avec la fin de la cure.

Il est temps de revenir à la question que nous posions, avant d'entreprendre ce bref rappel des éléments et fondements du transfert psychanalytique.

Est-il possible d'expliquer pourquoi certains adolescents choisissent le narcissisme et la régression au lieu d'un amour de soi normal et d'une communication saine et naturelle aux

sources affectives de l'enfance et, du même coup, une connaissance inauthentique au lieu d'une connaissance authentique ? Le phénomène affectif que désigne le transfert nous aidera à comprendre les motivations qui poussent l'adolescent à faire cette option.

Notons, d'abord, que le transfert s'applique assez exactement au type de relations affectives propres à l'adolescence. C'est un fait d'expérience et qui a été relevé plus d'une fois, que la connaissance, chez l'adolescent, s'acquiert et se développe à travers une communication affective avec la réalité, communication qui est, avant tout, un lien à des personnes. On a constaté, de même, chez un bon nombre d'adolescents, un besoin plus ou moins prononcé d'affection paternelle, besoin d'affection dont les rapports, avec la capacité d'abstraire et l'aptitude à rejoindre la réalité, peuvent se vérifier à l'intérieur d'une analyse ou d'une observation systématique et un peu prolongée. C'est aussi un fait vérifiable, dans les mêmes conditions, que l'inconscient, chez l'adolescent, joue un rôle d'autant plus important que le moi conscient, celui qui intègre et construit, est en train de se faire et qu'il cherche chez son aîné l'image élaborée de cette intégration qu'il rêve d'acquérir.

A partir de ces différents faits, on peut rigoureusement conclure que la capacité d'aimer de l'adolescent, par nature, et non à cause d'un état névrotique connaturel à l'adolescence, ne parvient à exprimer qu'une partie d'elle-même et que, par conséquent, une plus ou moins grande part de sa libido est inexprimée et inconsciente. Cette libido inexprimée est liée directement au développement de sa faculté de connaître. C'est cette libido inexprimée qui constitue, chez l'adolescent, ce support biologique, affectif et instinctuel dont nous avons parlé dans notre théorie du symbolisme. C'est aussi cette libido inexprimée qui inspire à l'adolescent



l'usage qu'il fait du symbolisme, usage dont nous avons fait une des normes de notre modèle psychique. Répétons-le : le terme « libido » tel que nous l'utilisons, parce qu'il se réfère à la sexualité dans son sens le plus large et le plus global, n'a pas une signification réductible à celle de l'énergie sexuelle isolée et spécialisée.

On peut discerner d'autres caractéristiques du transfert dans le comportement affectif et intellectuel de l'adolescent et du jeune homme. Par exemple, Freud a noté que le thérapeute devient, pour le malade, l'image du père et accapare cette capacité d'aimer contenue dans l'inconscient du patient. Or cette projection de l'image du père fait partie de l'évolution normale de l'adolescent et engendre, souvent, une relation affective qui n'est pas différente d'un transfert. L'adolescent et le jeune homme ont besoin qu'un autre assume une partie du rôle de leur moi conscient en leur apportant un supplément de lumière et un principe ordonnateur. Ce besoin d'aide s'insère dans un dynamisme affectif qui se rattache à une libido inconsciente. Toutefois, comme cette libido appartient à la nature de l'adolescence, c'est la défigurer que d'assimiler les attachements où elle s'exprime à des dépendances névrotiques. Ce besoin d'aide qui caractérise l'adolescent et le jeune homme traverse son organisation affective et instinctuelle et se manifeste sous la forme d'une tendance prononcée à recevoir et à donner de l'affection dont l'objet est l'image du père, celle qui s'est incarnée progressivement en lui dans sa lointaine enfance. C'est cette image qu'il cherche à projeter sur des personnes, celles qui lui paraissent répondre davantage aux exigences inscrites en creux dans cette image paternelle qu'il porte en lui, comme la norme concrète qui lui permettra de distinguer le vrai du faux, le bien du mal et d'entrevoir une esquisse de son être à venir.

Ce besoin d'affection est à peu près inconscient et emprunte son intensité aux situations affectives qui ont été vécues dans le passé, mais l'objet est changé et, avec lui, la nature du sentiment est modifiée. Il se peut que le père demeure, comme autrefois, l'objet de ce dynamisme inconscient et que ce soit par rapport au père et avec son concours que ce dynamisme soit vécu. Cependant, on peut, encore, définir ce lien comme un transfert, parce qu'il s'élabore à partir d'une libido inconsciente et inexprimée et d'une image et d'un rôle du père qui n'avaient pas été aperçus et utilisés jusqu'à maintenant et que le père n'avait pas encore lui-même vécus sous cette forme. Mais, alors, quel est l'élément névrotique dans le transfert ? Cela est d'autant plus important à découvrir que c'est à partir de ce transfert névrotique que l'on verra apparaître la résistance, laquelle nous mettra sur la piste d'une explication de ce choix mystérieux par l'adolescent du narcissisme et de la régression à la place d'une relation paternelle véritable, cette option en faveur d'une connaissance inauthentique à la place d'une connaissance authentique.

Il semble que l'on puisse réduire à deux les caractéristiques d'un transfert névrotique : la présence dans l'interprétation du présent d'un passé inconscient et non liquidé ; l'introversion de la libido, c'est-à-dire la rupture de la libido avec le réel pour faire revivre un état de régression. Il faut prendre garde, toutefois, dans la pratique, de ne pas confondre ces deux caractéristiques du transfert névrotique avec des usages normaux du passé et de la conscience de soi, usage essentiel à une perception saine et objective du présent. Lorsque le passé est employé d'une façon névrotique, ce n'est pas à la manière de cette mémoire consciente ou inconsciente qui rappelle des sentiments révolus pour intensifier et augmenter



la compréhension du présent, mais à la façon, plutôt, d'un inconscient qui, ayant refusé de vivre autrefois le passé qu'il conserve, l'introduit dans le présent, comme s'il en était la configuration, et ainsi, le déforme et, comme un écran, empêche le conscient d'entrer en contact avec la réalité actuelle.

Le passé de la névrose n'est donc ni aperçu ni vécu comme un passé. En fait, il n'est pas un vrai passé et n'en joue pas la fonction. Ce qui est inscrit dans la texture psychique du névrosé ce n'est pas, en effet, le passé tel qu'il a été vécu dans l'enfance, mais ce passé confondu avec la psyché de l'adulte et modifié par elle et c'est cette confusion qui est projetée sur le présent comme si elle en était l'essence. Ce passé névrotique ne consiste pas, non plus, à retrouver des sentiments de son enfance dans son présent d'adulte ou d'adolescent, c'est bien, plutôt, être incapable de communiquer avec cette inspiration première. Nous avons constaté plus d'une fois que, lorsque nous parvenions à faire retrouver à un jeune le courant affectif qui le mettait en continuité avec son enfance, nous lui redonnions sa vraie nature et une communication pleine avec le réel. On dit que le névrosé est celui dont la vie inconsciente a regressé à un niveau infantile. Cette expression, ainsi que nous l'avons souvent noté, est à nos yeux, analogique, et l'expérience ne cesse de nous le confirmer. Un adulte névrosé, un adolescent névrotique, ce n'est pas un enfant, mais un certain type d'adolescent, un certain type d'adulte qui engendre un univers de significations qui n'appartient qu'à cette catégorie d'êtres humains, et cet univers de significations est une forme organisée de déréalisation.

Pour ce qui est de l'introversion de la libido, qui est la deuxième caractéristique d'un transfert névrotique, elle est intimement liée à la première caractéristique en ce sens que

c'est cette libido introversée qui ranime les images du passé et permet à un sujet de vivre un état de régression. Mais il faut faire attention, ici encore, à la facilité et aux apparences. Lorsque la libido est introversée, lorsqu'elle a rompu avec la réalité, ce n'est pas nécessairement cela qui apparaît. De même il y a une attention à soi qui n'est pas le symptôme d'une régression.

D'une manière générale nous pouvons dire que, puisqu'il s'agit de réalités inconscientes, ce n'est qu'après une analyse très minutieuse et très attentive d'un comportement psychique que l'on est en mesure de conclure à un usage névrotique du passé et à une régression de la libido. Ce que l'on éprouve, en premier lieu, en présence de certaines personnalités névrotiques, c'est un malaise indéchiffrable, à partir duquel il nous est impossible de dire que ces personnalités sont différentes des autres et qu'elles évoluent dans un univers mental étranger aux groupes où elles circulent. Ce sont les normes que nous avons énumérées et commentées dans notre deuxième chapitre qui sont le guide le plus sûr pour discerner s'il y a réellement, chez un sujet, introversion de la libido.

Ce bref rappel des éléments du transfert névrotique nous aidera à déchiffrer le mystère de ce choix, au moins temporaire ou périodique, que font certains adolescents du narcissisme au lieu de l'amour de soi normal et de ce refus qu'ils opposent à une affection paternelle [1] véritable qui pourrait les construire, pour lui substituer un lien névrotique, qui, au fond, les détruit.

1. Cette affection paternelle ne vient pas nécessairement du père. Nous songeons tout autant à l'image paternelle réussie, offerte à l'intérieur d'une psychothérapie dont on peut retrouver des répliques à l'intérieur de la vie ordinaire, par exemple dans le cadre de l'éducation.



Pour comprendre quelque chose à ce refus, il nous faudra pousser notre enquête de deux côtés à la fois : du côté de l'adolescent et du côté de l'adulte qui communique avec lui. C'est la notion psychanalytique de résistance qui nous éclairera sur la nature de ce refus dont nous parlons. Mais, cette résistance, chez un adolescent qui n'est pas névrosé, est-elle explicable en dehors de l'influence d'un adulte qui l'est et qui la fait surgir chez l'adolescent comme une tentation d'autant plus séduisante que cet adolescent aura été plus ou moins privé d'un type d'affection dont il avait normalement et constitutionnellement besoin ? Nous reviendrons, plus loin, sur cette déviation par laquelle l'adulte canalise un commencement de résistance chez l'adolescent et permet à cette résistance de se développer sous des apparences positives. Pour l'instant, nous tenterons d'isoler, autant que cela est possible, la part qui revient à l'adolescent et au jeune homme dans cette évasion vers le rêve narcissique, qui est la conséquence de son refus d'accepter de communiquer avec un transfert paternel véritable et de collaborer à son élaboration.

A partir des théories de Freud et de l'expérience, on peut certainement conclure à l'existence, tout particulièrement à l'adolescence et durant la jeunesse d'un type de sentiment dont les sources et le dynamisme sont identiques à ceux du transfert sans, toutefois, posséder les caractéristiques du transfert névrotique, à savoir l'interprétation du présent à partir d'un passé non liquidé et d'une libido qui a rompu avec la réalité. Ce transfert, que nous appellerons naturel, sera d'autant plus intense que, pour une raison ou une autre, le père n'aura pas joué son rôle auprès de l'enfant et que les sentiments de la mère auront été plus ou moins bien orientés.

Ce transfert naturel n'est pas vécu comme une régression et une fixation à l'Oedipe ou à une phase antérieure, mais

comme la réponse à une attente normale dont la frustration, toutefois, peut, à l'occasion, se traduire par des symptômes biologiques ou psychiques. Lorsque cette attente est comblée par le transfert naturel, les symptômes disparaissent et l'être reprend son développement naturel sans qu'il soit nécessaire de le détacher d'une fixation et de réajuster l'orientation de sa libido. Bref, nous ne sommes pas, ici, en présence d'une névrose, bien qu'il soit nécessaire de recourir à un art, qui est une forme de la psychothérapie, pour faire naître ce transfert, le nourrir et l'orienter. Lorsque l'on néglige de tenir compte de ces différences (théoriquement on ne le fait jamais) et que l'on assimile toute carence affective à un état névrotique, on enferme le sujet sain et normal dans un système d'interprétations qui culpabilise ses énergies vitales, celles qui, précisément, l'auraient conduit à la maturité et lui en auraient donné le goût. Ce transfert naturel, en effet, chez un adolescent ou un jeune homme, ne vient pas lui permettre de revivre, pour l'en délivrer, un passé enfantin qui paralyse son activité présente, mais lui apporte cette condition essentielle à son épanouissement et à son progrès affectif et intellectuel et sans laquelle cet épanouissement et ce progrès ne sont pas possibles.

Comment expliquer, alors, chez un adolescent qui n'est pas névrosé, le choix du narcissisme au lieu de ce transfert naturel qui est conforme à sa nature et vient soutenir sa vraie personnalité. Pour le comprendre, il faut recourir à la notion de résistance névrotique dont il n'est pas contraire aux faits de dire qu'elle révèle un dynamisme qui est une possibilité pour tout être humain. Ce que nous voulons dire et que l'expérience nous a confirmé plus d'une fois c'est qu'il est possible que, chez un jeune qui n'est pas névrosé, mais qui éprouve, pour toutes sortes de raisons, au creux de son être, un besoin d'affection plus intense que la majorité des jeunes de son âge (besoin qui ne peut être satisfait à l'intérieur d'une relation avec l'autre sexe) peut faire surgir, en face d'une réponse adéquate à ce besoin, une résistance analogue à la résistance névrotique et, avec elle, un état de régression à un stade enfantin, état qui a coutume d'accompagner cette résistance névrotique.



Selon Freud, la résistance névrotique s'alimente à deux sources : les sentiments négatifs et le fond érotique qui sont attachés au transfert. Fenichel remarque, par ailleurs, que, dans une analyse, le patient attend du transfert qu'il lui apporte une satisfaction infantile de ses désirs, qu'il demande au thérapeute, non pas tellement que celui-ci le débarrasse des béquilles de son équilibre névrotique, mais qu'il les lui remplace par des béquilles plus fortes.

L'expérience nous a montré que, dans le cours ordinaire de l'existence, en dehors d'une psychothérapie systématique et sans qu'il y ait névrose, ce sont ces éléments qui surgissent comme résistance au transfert naturel positif et à travers lui, comme résistance au savoir authentique. Il n'y a pas de névrose, mais la réaction négative au transfert paternel est, dans sa composition, de même nature que la résistance névrotique et engendre un comportement névrotique. La cause est surtout, sans doute, du côté de l'adulte et nous examinerons plus loin la nature de cette influence. Pour l'instant nous cherchons, si peu que ce soit, ce qui vient de l'adolescent et seulement de lui. Il semble que le circuit des réactions et des engagements névrotiques présente une certaine séduction qui peut s'opposer aux attraits de l'amour normal et qu'il y a une face de l'option névrotique qui s'élabore au niveau de la conscience et est réductible à une évaluation ontologique, éthique et sociale. C'est par ces aspects, semble-t-il, que la résistance névrotique est utilisée par l'adolescent normal contre un trans-

fert paternel naturel dont, par hypothèse, il aurait besoin et qui l'aiderait à s'acheminer vers la maturité. La seule différence qu'il y a entre cette résistance et celle du névrosé c'est que ce dernier résiste au transfert pour conserver un état de régression, alors que l'autre lui résiste pour entrer dans la régression et pour introverser sa libido. On n'a jamais introduit, dans la théorie de la psychanalyse, cette distinction pourtant capitale en éducation. C'est sans doute que la notion de résistance a été élaborée en clinique et que l'on s'est contenté de l'appliquer telle quelle au plan de l'expérience pédagogique, concluant de la résistance à la névrose.

Freud, comme nous le rappelions il y a quelques instants, réduit à deux facteurs les constituants de la résistance névrotique. Les sentiments négatifs et le fond érotique inconscient propre à toute relation transférielle. Ce sont ces mêmes facteurs qui sont utilisés comme résistance à un transfert naturel chez l'adolescent globalement normal.

Mais d'où viennent ces sentiments négatifs ? Selon Freud, ils trouvent leur origine dans l'ambivalence des relations pulsionnelles de l'enfant à l'endroit de ses parents, ambivalence qui se rattache directement au complexe d'Oedipe. Le garçon désire sa mère, n'aime pas son père, mais souhaite sa mort. Si, au contraire, il aime son père, il est jaloux de sa mère. L'interprétation que nous faisons du complexe d'Oedipe n'est pas exactement celle de Freud. Pour nous, il est la projection dans l'enfance de la configuration inconsciente d'un psychisme névrotique. L'adolescent qui a été sérieusement privé d'affection parentale n'est pas nécessairement névrosé et, par conséquent, ne vit pas fatalement cette carence à l'intérieur du schéma affectif œdipien. C'est un fait dont on peut tous les



jours obtenir une confirmation de l'expérience. Utiliser systématiquement le schéma de l'Oedipe auprès de tout adolescent qui a manqué d'affection ce serait déformer le réel et adopter une forme de traitement qui, pour se donner l'illusion de l'efficacité serait forcé de créer de toutes pièces la maladie qu'il prétend guérir.

La carence affective dont nous parlons peut être vécue au sein de l'Oedipe, mais elle ne l'est pas nécessairement. C'est ce type de carence affective sans Oedipe et sans névrose que l'on rencontre très fréquemment à l'adolescence et chez le jeune homme et la jeune fille dont nous parlons. Il n'y a pas d'Oedipe, puisqu'il n'y a ni amour incestueux de la mère, ni haine du père ou, encore, aucun amour du père qui exclut, par la jalousie, la présence de la mère. Il n'y a pas névrose, puisqu'il n'y a ni introversion de la libido, ni projection dans le présent d'une structure inconsciente et non liquidée, issue du dynamisme instinctuel et affectif du passé enfantin.

A quelle source s'alimente, alors, le psychisme pour répondre par des sentiments négatifs à la rencontre d'un transfert naturel paternel véritable ? Il emprunte au négativisme de la névrose et entre, ainsi, dans un système dans lequel il n'était pas auparavant. Ce système c'est celui du faux-féminin. C'est à ce moment que l'instinct et l'affectivité adoptent une conformation qui est celle de l'Oedipe, non pas surmonté ou à l'état de conflit, mais comme solution permanente en accord, au niveau conscient, avec un type de vie socialement acceptable et reconnu, puisqu'il se confond, dans les apparences, avec des aspects de la vie normale et saine. C'est en partie auprès du conscient que le faux-féminin, en dehors de la névrose, exerce ses séductions. L'inconscient n'est pas névrotique, mais il le devient pour s'adapter aux options du conscient. Par ailleurs

il est bon de préciser que si c'est pour répondre à des motivations conscientes que le sujet adopte le faux-féminin, il n'est pas conscient, en général, de la nature profonde du type de déviation dans laquelle il est entré, puisqu'il substitue à un inconscient normal un inconscient névrotique, afin de justifier, en la dissimulant, une trahison qu'il vit à l'intérieur du conscient. Ce qui apparaît alors, c'est un état de régression et de narcissisme comme dans le transfert névrotique. En somme, certains adolescents, en face d'un transfert paternel positif, développent, pour lui résister, un inconscient névrotique et, comme le névrosé, ils utilisent les forces psychiques réveillées par le transfert pour les refuser et rejeter cette image du père qui les appelle à la maturité. Ce négativisme est certainement intimement lié à cette deuxième cause par laquelle Freud explique la résistance à l'intérieur du transfert névrotique : un fond érotique inconscient. C'est la nature et le rôle de ce fond érotique que nous examinerons maintenant.

Selon Freud, tout transfert positif a un aspect érotique. Bien plus, tous les liens d'amitié et de sympathie que l'homme établit avec son semblable ont une origine sexuelle. Enfin c'est cette source érotique qui permet à la résistance d'utiliser le transfert positif à la manière d'une arme contre le progrès de la cure psychanalytique. En tous les cas, au cours de nos expériences dans le champ du normal et du pathologique ce facteur érotique [1] s'est présenté comme le constituant le plus important de la résistance au transfert paternel, naturel et positif. Il nous est apparu que c'est ce facteur érotique qui, plus d'une fois, est l'unique explication de la transformation périodique de ce transfert positif en un transfert négatif. Cette origine sexuelle sera d'autant plus ressentie dans le transfert paternel naturel et positif que ce sentiment se développera dans un psychisme dont les besoins affectifs ont été sérieusement frustrés. Cependant, cette pulsion érotique ne parvient pas, en général, à la conscience, mais elle est réprimée. C'est cette répression qui est utilisée comme résistance et qui sert à transformer le transfert positif en un sentiment négatif.

Ce qui est mystérieux, du moins à première vue, dans ce mécanisme, c'est la conséquence de cette répression, puisqu'elle conduit à l'adoption du faux-féminin, de la régression et du narcissisme comme norme du comportement général. C'est ce que nous avons observé chez plusieurs sujets dans le champ de l'éducation et de la pathologie et, en particulier, chez ce cas dont nous avons rapporté l'analyse au chapitre X.

Ce dernier cas était un névrosé, mais nous avons observé le même mécanisme chez de jeunes sujets qui n'étaient pas névrosés. Chez ces derniers, tout se passait comme s'ils le devenaient temporairement pour éviter de reconnaître ce facteur érotique ou, encore, comme s'ils utilisaient la peur de cet érotisme pour entrer dans le faux-féminin. Cela est mystérieux puisque le rejet de cet érotisme par le garçon en face d'un transfert paternel revient, en apparence, à un refus de l'homosexualité, pour tenter de maintenir l'instinct dans une direction normale. D'autre part, l'acceptation de l'érotisme comme fond sexuel d'un transfert paternel positif ne serait pas autre chose que l'acceptation de l'homosexualité et se confondrait avec ce comportement [1].

1. Nous donnons, ici, au mot **érotique** la signification que nous avons définie dans une note, p. 203.

1. L'observation des faits et leur logique semblent nous amener à une contradiction : le contenu psychique (faux-féminin, régression, narcissisme) de la répression du fond érotique en présence d'un transfert paternel positif est de même nature que le contenu psychique de l'homosexualité perverse vécue où ce fond érotique n'est pas réprimé. Cette contradiction disparaît, si l'on admet que ce fond érotique, dans le transfert paternel et dans l'homosexualité, ne procède pas d'une même inspiration.

Aussi bien, nous semble-t-il, pour intégrer véritablement cette composante érotique, il faut d'abord avoir l'humilité de la reconnaître pour ensuite en identifier la véritable nature. Mais peut-être faudrait-il noter tout de suite que, lorsque l'être a reçu l'affection dont il avait besoin également répartie durant les années de son enfance et de son adolescence, cette composante érotique, si elle existe, est tellement vécue en proportion infinitésimale que tout se passe comme si elle était inexistante ou, encore, elle est si rapidement intégrée au dynamisme total de l'être que ce serait une démarche bien maladroite de lui prêter chez un jeune une autre existence inconsciente que celle d'une libido qui s'oriente progressivement et normalement vers l'autre sexe.

Toutefois, durant un certain nombre d'années, nous avons enseigné à des jeunes gens, les idées que nous développons ici, en particulier notre thèse sur l'homosexualité symbolique et, par conséquent, sur ce fond érotique que, après Freud, nous attachons au transfert paternel positif. Aucun de ces jeunes gens, d'une manière générale très normaux, n'ont nié l'existence possible de ce fond érotique et quelques-uns en avaient fait une expérience consciente. Par ailleurs, l'explication que nous en donnions en a aidé un certain nombre à sortir d'une culpabilité et d'un doute qui risquaient de les enfermer dans une homosexualité fantasmagorique, qu'ils commençaient à se résigner à traduire dans le réel comme si elle était en eux un déterminisme inéluctable.

Toujours est-il qu'il nous semble plus conforme aux faits de dire qu'il y a à l'intérieur du dynamisme de la libido une composante qui, isolée et arrêtée, a toutes les apparences, à l'intérieur du sujet, d'un érotisme homosexuel bien qu'il ne



s'agisse pas du tout d'homosexualité [1]. Nous ne pensons pas, non plus, que les rêves homosexuels de même que les images homosexuelles à l'état de veille sont nécessairement les symptômes d'une homosexualité réelle, contrairement à ce que soutiennent certains psychiatres [2]. En effet, dans la pratique, à l'intérieur d'un dialogue thérapeutique ou purement éducationnel, chaque fois que nous avons réussi, directement ou indirectement, à faire vivre ce fond érotique, à le faire reconnaître et accepter comme le point de départ d'une analyse et d'une évolution vers la maturité, ce n'est pas une orientation vers l'homosexualité que nous avons obtenue comme réponse. Ce que le sujet vivait après cette acceptation c'était la vraie signification de cette tendance sexuelle suspecte : la traduction symbolique d'une tension vers l'avenir, d'un dynamisme d'identification. A mesure que nous fournissions au sujet analysé l'interprétation de cette pulsion érotique homosexuelle, elle perdait peu à peu sa coloration sexuelle. Ce facteur érotique, de nature symbolique, n'est donc pas, dans

---

1. Il existe, comme on le sait, un fond érotique inconscient de nature hétérosexuel dans le transfert paternel positif d'une jeune fille à l'endroit d'un psychothérapeute masculin. Cependant, ici aussi, il ne s'agit pas véritablement d'un sentiment hétérosexuel orienté vers la conjugalité réelle.

2. Rappelons que l'imagerie érotique de type pervers n'a souvent qu'un caractère symbolique, c'est-à-dire qu'elle ne sert qu'à exprimer ce qui est subi par l'instinct dans l'instant pour l'en délivrer ; c'est-à-dire qu'elle n'est que la traduction sexuelle, par l'imagination, d'une réalité psychique qui se rapporte à la personnalité totale, réalité qui n'est pas nécessairement sexuelle. Il s'agit très souvent d'une situation affective imposée à l'individu mais dont la portée et la composition ne sont perçues et ressenties que par l'inconscient. L'imagerie érotique sert à exprimer ce contenu de l'inconscient pour l'éliminer. L'imagerie érotique perverse, ici, n'est donc pas le symptôme d'un instinct perverti mais le signe d'un instinct normal qui se défend en face d'une situation qui menace son équilibre. Ces précisions sont, on le voit, un corollaire de ce que nous avons écrit plus haut au sujet de l'interprétation de la signification de la masturbation et du narcissisme.

le transfert paternel positif et normal, l'embryon d'une déviation, un élément impur et accidentel et qui n'a qu'une valeur négative. Il est ce moyen par lequel se crée un lien humain enraciné dans l'instinct et l'affectivité, lien analogue à ces sentiments filiaux et paternels qui sont le produit de la génération et de la vie de famille. Toutefois, plus ce besoin d'affection est profond chez l'adolescent et difficile à satisfaire normalement à l'intérieur de la famille, plus ce besoin a tendance à s'érotiser et plus il faut d'humilité, à cause de cette érotisation, pour en reconnaître l'existence. Enfin, plus ce besoin est tissé dans l'être et rejoint l'enfance, plus la tentation est grande, chez la jeune fille et le jeune homme de lui substituer le faux-féminin qui est l'illusion de la puissance, de la virilité et de la féminité par le pouvoir et la domination. C'est d'ailleurs, croyons-nous, cette substitution que nous découvrons toujours comme texture psychique chez « l'enfant gâté ». Aussi bien c'est à ce moment-ci de l'évolution de l'être humain qu'il faut introduire la possibilité et la nécessité d'une option consciente, morale et intellectuelle, en tous les cas irréductible à des mécanismes psychiques inconscients. C'est ici, de même, que se situe la nécessité d'une intervention de l'adulte et que se fait sentir l'importance de la qualité de cette intervention.

Ce qui est difficile pour l'adolescent c'est de donner au transfert sa vraie signification, de ne pas, si étrange que cela puisse paraître, se substituer à l'éducateur, au thérapeute ou au père, de ne pas renverser la signification de l'attention affectueuse dont il se sent enveloppé, renversement qui ferait de l'éduqué un être achevé et de l'éducateur le prêtre d'un nouveau dieu. Nous verrons dans quelques instants, à partir de la notion de contre-transfert, comment l'adulte peut aider l'adolescent à donner au transfert son vrai sens ou, au contraire,



le pousser dans le sens du narcissisme qui l'enfermera dans le savoir inauthentique et le faux-féminin. Pour le moment, nous voulons noter le fait que la réponse négative de l'adolescent et du jeune homme à une affection paternelle et altruiste de l'adulte est une réponse qui a un contenu moral et ontologique.

En psychanalyse, on ne fait pas appel à la morale, on n'utilise pas, du moins en apparence, le jugement de valeur et l'on ne se réfère pas à une ontologie de la personnalité. Toutefois, à l'intérieur des deux types de comportements dont nous parlons, l'individu emploie un appétit d'une nature spécifique qui ne peut être défini qu'en termes de valeur et dont l'essence ne peut être circonscrite par une explication psychanalytique purement opérationnelle comme, par exemple, celle du complexe d'Oedipe. En effet, à travers des mécanismes affectifs, c'est la personnalité totale qui se choisit une orientation et des valeurs et qui donne un sens à l'existence. Bien que ce processus soit plus ou moins conscient et que l'on puisse espérer, en analysant les résistances pour les vaincre, obtenir qu'il émerge au niveau du conscient, le choix qui est fait contre le transfert paternel est le choix d'un mensonge et, par conséquent, ce choix a un contenu moral et ontologique certain.

L'objet de cette étude, ainsi que nous l'avons écrit dans notre introduction, n'est pas de justifier une philosophie ni d'en élaborer une, mais de montrer à partir de l'expérience qu'on ne peut éviter de rencontrer l'activité philosophique comme une nécessité inéluctable pour l'achèvement de la conscience humaine, comme condition de l'équilibre psychique, comme langage essentiel pour la structuration de la conscience normale.

Si nous avons entrepris cette longue analyse de la notion de transfert psychanalytique et de la réalité qu'elle recouvre, c'est afin, on s'en souvient, de rendre compte de ce choix

difficile à comprendre que font certains adolescents du narcissisme et de la régression en face d'un transfert paternel positif et, par cette option, d'une connaissance inauthentique et subjective. Mais ce choix, l'adolescent ne réussirait pas à le faire, s'il n'y était aidé par l'influence directe ou indirecte d'un adulte ou d'un milieu adulte qui canalise les résistances de cet adolescent, pour lui permettre de développer son narcissisme sous les apparences d'une conquête de la maturité et du savoir authentique. Cet adulte a déjà fait le choix du faux-féminin, du moins, c'est celui qu'il fait en face de l'adolescent ou du jeune homme. De toute façon, c'est en analysant la notion psychanalytique de contre-transfert que nous serons en mesure de faire une approche scientifique des conditions essentielles optimum à l'établissement de ce dialogue entre les générations, qui est l'origine concrète et vécue de la connaissance objective et une donnée épistémologique fondamentale.



## CHAPITRE XVI

## LE CONTRE-TRANSFERT

La responsabilité des aînés dans l'évolution psychique de l'adolescent est primordiale et, par conséquent, elle l'est dans l'élaboration d'une structure de base pour l'acquisition d'un savoir objectif. Bien que l'on constate que les rapports entre les générations sont difficiles et que le dialogue entre les parents et les enfants est souvent inexistant, c'est dans l'ordre même de la nature que le lien au réel et les principes concrets de la connaissance s'acquièrent à l'intérieur d'un discours où les participants n'ont pas le même âge. Nous n'aborderons pas, pour le moment, le problème du progrès de la connaissance, non plus que celui de ces phénomènes de rupture dans la culture comme, par exemple, à l'occasion d'une découverte ou de l'invention d'une idéologie nouvelle, laquelle, souvent, est un ajustement fécond aux évolutions de la conscience et de la réalité culturelle. Qu'il nous suffise de dire que ces phénomènes sont, malgré les apparences, intimement liés au type de discours dont nous parlons et que c'est l'absence de ce discours qui engendre ces répétitions stériles qui sont les signes de la sclérose d'une culture.

Pour étudier le rôle de l'adulte dans la conquête de l'objectivité par la pensée adolescente, nous utiliserons la réalité psychique que la psychanalyse désigne par le concept de contre-transfert. Le contre-transfert a cet avantage, en effet,

de nous fournir une expérience circonscrite, répétée et contrôlée d'un type de dialogue et de relation affective qui, par définition, s'établissent entre un psychisme en devenir et un autre qui a atteint la maturité. Le contre-transfert désigne les réactions affectives et instinctuelles du sujet adulte au discours et aux sentiments du sujet qui est en devenir. Des réactions de ce genre existent chez les parents, les éducateurs, les professeurs et font partie, par conséquent, de l'histoire concrète de l'acquisition et de la communication de la connaissance. Ces réactions affectives sont identiques à celles que l'on découvre dans le contre-transfert en psychothérapie sauf que, en général, en dehors du dialogue thérapeutique, elles ne sont pas conscientes. Mais qu'est-ce donc que le contre-transfert ?

Fenichel, dans son livre sur les problèmes techniques de la psychanalyse, remarque que l'on possède peu de travaux portant sur le contre-transfert. Freud en a très peu parlé. Par ailleurs le vocabulaire de la psychanalyse de J. Laplanche et J.B. Portalis définit le contre-transfert de la manière suivante : « ensemble des réactions inconscientes de l'analyste à la personne de l'analysé et plus particulièrement au transfert de celui-ci » [1]. On sait, d'un autre côté que, dans certains cas, sinon dans tous, le contre-transfert est l'instrument d'analyse le plus précieux et le plus efficace. Cela se comprend puisque c'est par ce contre-transfert que l'autre devient vivant en nous, qu'il devient nous-mêmes et que son symbolisme le plus caché, le plus inaperçu et, certainement, le plus lié aux profondeurs, nous est perceptible.

Comment expliquer, alors, que dans l'élaboration de la théorie psychanalytique on ait si peu parlé du contre-transfert. Cela vient peut-être du fait que l'on a coutume de se repré-

1. Loc. cit. p. 103



senter le psychanalyste, le thérapeute comme un personnage impassible, extra-lucide, qui échappe aux lois ordinaires de l'affectivité et de l'instinct, lois auxquelles est soumis l'ensemble de l'humanité. Il n'est pas impossible, non plus, que le thérapeute ait, plus ou moins consciemment, accepté de jouer le rôle de cet être impassible qu'on lui prête et que, parce qu'il la contrôle, il ait peu à peu perdu l'habitude d'amener à la conscience la chimie affective et instinctuelle dont son inconscient est l'objet. Peut-être, enfin, que, pour reconnaître la réalité du contre-transfert autrement que d'une manière abstraite, comme un principe général, mais en vivant son contenu, il faudrait accéder à ce consentement difficile par lequel on accepte de découvrir, à l'intérieur d'un inconscient normal, analysé et contrôlé, les traces d'un inconscient anormal et pervers, avec des passions et des jalousies incompatibles avec la sérénité et la lucidité de la conscience hypothétique d'un thérapeute.

La notion de contre-transfert est réservée à la cure psychanalytique et, plus spécialement, aux réactions du thérapeute dans son dialogue avec l'analysé. Mais il s'agit, toutefois, d'un type de réalité qui, si elle a été stylisée et réfléchie à l'occasion de la découverte de la psychanalyse, existait d'une certaine manière, antérieurement à cette découverte et à son isolement par l'expérimentation scientifique. Le contre-transfert, en somme, c'est le modèle, plus ou moins réussi, de la conscience adulte en face de celle qui ne l'est pas ou encore, à l'intérieur de tous ces échanges où il y a un être qui donne plus qu'il ne reçoit, qui possède plus de lucidité et de maîtrise de soi que son interlocuteur. En effet, si on analyse la composition du contre-transfert il paraît contenir les éléments essentiels à la réussite de toute relation de personne à personne où l'affectivité et l'instinct sont profondément engagés, où il

y a un rapport, au moins apparent du fait de l'âge ou des rôles sociaux, d'adulte à non adulte, un rapport où quelqu'un exerce la fonction de guide, celle de celui qui éclaire et qui aide. C'est ainsi que la notion de contre-transfert peut s'appliquer à la compréhension du psychisme des parents, des éducateurs, des psychologues, du professeur et, à l'occasion, à celle du psychisme de tous ceux qui exercent une autorité. Cette notion pourrait même être utilisée pour définir la forme idéale de la conscience sociale d'une classe ou d'un groupe qui jouit d'une situation privilégiée par rapport à l'ensemble de la société.

Le contre-transfert est donc un type de lucidité et, en dehors du lien psychanalytique, même si la maîtrise qu'il sous-entend n'est pas l'objet d'une prise de conscience explicite, il est toujours cette émergence, au niveau du conscient, par conséquent de la raison et du sens de l'autre, d'un inconscient accepté dans toute son extension et, cependant, purifié. Il est possible, toutefois, qu'un adulte, dans ses relations avec l'autre, en particulier avec ceux qui, par l'âge ou le rôle social, sont définis comme non adultes ou comme dépendants, soit incapable d'atteindre cette limpidité de conscience qui aurait la qualité d'un contre-transfert, lequel suppose un contrôle, au moins inconscient, à la manière d'un filtre, des pulsions instinctuelles irrationnelles qui ne sont ni positives, ni objectives. Ces adultes ne sont aptes qu'à créer des transferts, transferts d'autant plus dangereux que leur titre d'adulte, de père, de mère, d'éducateur ou même d'autorité sociale les protège et leur permet d'exprimer, de développer et de satisfaire ces transferts sans qu'on y puisse mettre obstacle.

Nous retrouvons, ici, le problème que nous soulevions à propos du narcissisme de l'adolescent. Ce problème, nous le formulions de la manière suivante : pour quelle raison certains



jeunes, en face d'un transfert paternel dont ils ont besoin, lui préfèrent-ils le narcissisme, la régression et la connaissanse inauthentique ? Ce choix de la régression peut être expliqué, ainsi que nous l'avons dit, par certains facteurs qui appartiennent en propre à l'adolescent. Cependant, dans cette option, la plus grande part de responsabilité revient à l'adulte. En effet, le narcissisme de l'adolescent, le plus souvent, est le résultat d'une erreur d'interprétation de l'adulte et il en est de même de l'homosexualité.

Il est relativement facile, pour l'adulte, en présence de l'adolescent, de séduire, de flatter, de conseiller, d'interdire, de commander et, même, de suivre. Ce qui lui est difficile c'est de comprendre cet adolescent sans se projeter en lui, c'est d'entrer dans son univers affectif sans le confondre avec le sien. C'est pourquoi, il nous semble que, pour pénétrer le secret du choix narcissique de l'adolescent, il faut tenter de découvrir celui des options narcissiques de l'adulte, d'autant plus que, le plus souvent, ces options sont dissimulées et travesties. En tous les cas, c'est un fait d'expérience que le narcissisme inconscient de l'adulte est la cause la plus commune des poussées narcissiques de l'adolescent.

Lorsque l'adulte communique d'une manière un peu profonde avec l'adolescent, il est confronté avec son passé. Cette confrontation peut faire surgir chez lui l'angoisse et un système de défense contre cette angoisse. Ce qui est distillé dans l'inconscient de l'adulte et qui engendre l'angoisse c'est, par exemple, la jalousie, la complicité, le désir d'avoir des imitateurs, les idées de grandeur, les déceptions, la tentation de la castration, la peur de l'homosexualité. C'est pourquoi, on peut, avec raison, émettre l'hypothèse d'un contre-transfert transcendantal chez l'adulte, c'est-à-dire l'hypothèse d'un certain nombre de catégories affectives et instinctuelles inconscientes, présentes chez

tous les adultes d'une façon plus ou moins latente, plus ou moins active. Ainsi ce que Fenichel écrit au sujet des pulsions libidinales du praticien, de ses besoins narcissiques et de ses défenses contre l'angoisse n'est-ce pas vrai de tout adulte en face de l'adolescent, du jeune homme et de la jeune fille lorsque le type de relations qui les met en présence va plus loin que les rapports sociaux purement extérieurs. Plus exactement, ce contre-transfert transcendantal définit cette aptitude dans un psychisme, non pas à refouler ces tendances ambiguës mais à les identifier, à les transformer ou à les annuler en les dépassant. C'est pourquoi, si tout adulte ne peut pas espérer acquérir, comme le psychothérapeute, cette aptitude au contre-transfert à l'intérieur d'une psychanalyse didactique, et s'il faut reconnaître que tous les adultes ne sont pas nécessairement assez structurés pour affronter certaines situations affectives créées par l'adolescent et la jeunesse, il n'en demeure pas moins qu'il y a une certaine forme de contrôle intime et d'objectivité sans lesquels le titre d'adulte ne peut être mérité. Mais il y a plus. C'est la validité même de la connaissance, croyons-nous, qui est engagé dans ce processus et l'on peut découvrir, dans ses échecs, la racine de ces ruptures séculaires entre les générations, de même que celle de l'homosexualité, comme nous le verrons tantôt.

Cependant, l'adulte n'est pas aidé par la société à adopter cette discipline intérieure que constitue le contre-transfert. En effet, par hypothèse et socialement, on classe le dynamisme psychique de l'adolescent et du jeune homme dans la catégorie du narcissisme alors que, de la même manière, on en exclut celui de l'adulte. C'est sous cette protection sociale que l'adulte névrosé et dominé par un inconscient infantile provoque l'adoption du narcissisme par l'adolescent dont il se fait un complice et un partenaire, ou bien, si l'adolescent lui



résiste, tente de l'asservir en le culpabilisant. C'est le triomphe du faux-féminin. Pour éviter d'y entrer, l'adulte doit affronter et endurer l'angoisse dont il est envahi avec le réveil, par le contre-transfert, de ces tendances ambiguës qui sont la matière refoulée ou pulsionnelle de son inconscient. Mais la société qui culpabilise l'adolescence ou la flatte, invite plutôt l'adulte à vaincre l'angoisse par la régression et c'est une tentation à laquelle n'échappe pas le psychisme normal et à laquelle il n'est pas assuré de ne pas succomber.

Cet affrontement de l'angoisse par l'adulte est un aspect très important de ces conditions instinctuelles et affectives essentielles à l'acquisition d'une pensée objective. On a coutume, par ailleurs, d'identifier à un symptôme la présence chez quelqu'un d'une angoisse sans objet. Cependant, souvent c'est celui qui s'abandonne à la facilité des mécanismes du faux-féminin qui échappe à l'angoisse et celui qui est victime de ce système qui est submergé par une angoisse en apparence sans objet. Le premier ne recourra pas aux services du psychiatre alors que le second sera forcé de le faire. Aussi bien ce qui manifeste la normalité ce n'est pas l'absence d'angoisse sans objet, mais la manière d'affronter cette angoisse, de la maîtriser, de s'en défendre, de la penser et d'évaluer le conflit dont elle est la traduction émotive.

L'adulte névrosé et même ordinairement normal qui ne réussit pas à dominer et à purifier l'action de son inconscient dans son conscient, qui ne réussit pas, en somme, à soumettre (ce qui ne veut pas dire nier ou refouler) ses pulsions instinctuelles à une critique analogue à celle que le psychanalyste exerce sur son contre-transfert, porte en lui une angoisse latente persistante dont il se libère continuellement en la faisant naître et en l'alimentant chez les autres. Lorsque cet adulte entre en relation avec l'adolescent, il lui fait porter son

angoisse, puis il tente de le dominer par la culpabilité et la castration ou de l'entraîner dans le narcissisme et le délire de grandeur. L'adulte est d'autant plus tenté d'adopter ce comportement qu'il peut le dissimuler sous des formes de la maturité : il domine par la culpabilité au nom de l'ordre et de la raison ; il séduit par le délire de grandeur au nom du sens des responsabilités. Nous parlons de l'adulte névrosé. Mais, aussi, de ce type de conscience qui est défini par la catégorie du faux-féminin dont l'essence n'est pas réductible à un concept médical. Souvent, en effet, on découvre, à l'origine de cette conscience, une série de démissions qui ressemblent davantage aux perceptions fines dont parle Leibniz qu'un inconscient freudien issu d'un refoulement dans l'enfance. C'est pourquoi, l'appréciation finale de cette conscience adulte ne peut se faire qu'à l'intérieur du langage moral.

L'aspect du contre-transfert le plus concret, le plus organisé est la tendance homosexuelle, laquelle, ainsi que nous l'avons vu, n'est pas une donnée simple. Cependant cette donnée constitue un centre concret de convergence des différents phénomènes psychiques inconscients qui favorisent ou contrarient le progrès de l'intelligence dans sa recherche de l'objectivité.

A l'aide de ce que nous savons maintenant du transfert et du contre-transfert, nous reprendrons donc notre étude de l'homosexualité dans le but, surtout, d'y découvrir des éléments pour une meilleure compréhension de l'évolution de l'être humain normal, pour une intelligence plus exacte des origines de la pensée objective.



## CHAPITRE XVII

## L'HOMOSEXUALITE ET LE PROBLEME DE LA CONNAISSANCE

Le moment est venu d'aborder de façon systématique, et autant que possible exhaustive, le problème de l'homosexualité dans ses rapports avec la personnalité globale et, par conséquent, dans ses rapports avec le problème d'une communication saine et objective avec la réalité. Ce sera la dernière étape de la première partie de cette étude sur l'objectivité du discours conceptuel [1].

1. Dans ce chapitre nous traiterons surtout du problème de l'homosexualité. Cependant, nous le répétons, l'objet de notre recherche déborde l'optique limitée de la sexologie. L'homosexualité, pour nous, est l'expression érotisée, vécue ou refoulée, d'une déviation du dynamisme instinctuel et affectif qui sous-tend l'objectivité de l'intelligence. Par conséquent, cette étude de l'homosexualité se préoccupe, avant tout, de révéler la nature de la structure psychique inconsciente mais normale, dont l'homosexualité est la déviation. Dans cette perspective les formes avortées ou perverties de l'hétérosexualité exercent sur l'appareil cognitif une fonction identique à celle de l'homosexualité, et l'on pourrait les soumettre à des analyses analogues à celles que nous avons utilisées pour rendre compte de la tendance homosexuelle.

Si nous avons choisi de passer par l'homosexualité pour découvrir la racine, dans l'instinct, de l'objectivité, c'est que l'homosexualité est cette déviation qui se rattache le plus directement à la structuration de l'être propre en passant par l'amour de soi et l'identification, phénomènes qui, dans le concret, sont des conditions essentielles à la conquête de l'objectivité. Ce choix nous l'avons fait, aussi, parce que, dans l'expérience, certaines déficiences psychiques qui sont dissimulées et confondues avec la normalité dans l'hétérosexualité deviennent, à l'intérieur de l'homosexualité, des faits précis, bien circonscrits et, par conséquent, faciles à observer. Bref, cette étude de l'homosexualité se propose de dépasser, tout en le comprenant, l'univers clos de l'homosexuel, pour rejoindre et identifier certaines structures de l'instinct et de l'affectivité qui appartiennent à tous les êtres humains et qui, de ce fait, sont essentiellement, quant à leur origine, de nature hétérosexuelle.

Rappelons, d'abord, le chemin parcouru, en particulier cette dualité psychique dont nous avons découvert des traces tout le long de cette analyse : cette loi du symbolisme où l'instinctuel, le biologique et l'affectif peuvent servir de support aux mots du langage ou, au contraire, en être toute la signification ; l'homosexualité symbolique et perverse ; l'hétérosexualité réelle et symbolique (le faux-féminin), l'amour de soi normal et le narcissisme ; la communication saine avec le passé de l'enfance et la régression ; le transfert naturel et névrotique ; le contre-transfert et la projection inconsciente. Cette dualité psychique sera partout présupposée au cours de ce dernier examen du problème de l'homosexualité et nous servira de schème directeur.

Toutefois, si nous sentons le besoin, après les nombreuses analyses que nous lui avons déjà consacrées, de reprendre notre étude du problème de l'homosexualité c'est que, nous semble-t-il, bien des obscurités demeurent encore. En effet, on pourrait tout aussi bien nous reprocher de justifier trop facilement la présence, à l'origine de la connaissance objective, d'un érotisme suspect et intolérable que de condamner l'homosexualité à partir d'un système affectif dont on ne peut nier l'existence, mais qui n'est pas nécessairement celui de l'homosexuel. Mais pour apporter ces justifications et explications supplémentaires, il nous était nécessaire d'abord de chercher à rendre compte de réalités psychanalytiques comme le transfert et le contre-transfert, le narcissisme et la régression. Ce que nous avons fait dans les chapitres qui précèdent immédiatement celui-ci.

C'est donc notre intention, maintenant, de conduire à son terme notre théorie de l'homosexualité. Nous ne prétendons pas, cependant, obtenir de cette théorie qu'elle puisse rendre compte, du premir coup, de la grande variété des cas d'inversion



comme si elle n'était que la conclusion d'une induction, la plus complète qui soit. Nous croyons, au contraire, que cette ambition, bien loin de nous approcher d'une science plus certaine du comportement pervers et normal, nous en éloignerait. Souvent, pour faire avancer la connaissance dans un domaine de la science, il ne faut pas tellement multiplier les expériences qu'inventer, à partir de quelques expériences, une manière nouvelle de regarder, de comprendre et d'interpréter. Cette façon de voir n'est certainement pas sans analogie avec la distinction que l'on fait dans les sciences entre l'expérience et l'expérimentation [1], entre la conception baconienne de la démarche scientifique et celle de Képler [2].

---

1. « L'observation et l'expérience — c'est-à-dire l'observation et l'expérience brutes, celles du sens commun — ne jouèrent qu'un rôle peu important dans l'édification de la science moderne. On pourrait même dire qu'elles ont constitué les principaux obstacles que la science a rencontrés sur son chemin. Ce n'est pas l'expérience, mais l'expérimentation qui développa sa croissance et favorisa sa victoire : l'empirisme de la science moderne ne repose pas sur l'expérience, mais sur l'expérimentation.

Je n'ai certainement pas besoin d'insister ici sur la différence entre « expérience » et « expérimentation ». Je voudrais néanmoins souligner le lien étroit qui existe entre l'expérimentation et l'élaboration d'une théorie. Loin de s'opposer l'une à l'autre, l'expérience et la théorie sont liées et mutuellement interdéterminées, et c'est avec le développement de la précision et le perfectionnement de la théorie que croissent la précision et le perfectionnement des expériences scientifiques. En effet, une expérience scientifique — comme l'a si bien exprimée Galilée — étant une question posée à la nature, il est parfaitement clair que l'activité qui a pour résultat de poser cette question est fonction de l'élaboration du langage dans lequel cette activité est formulée. L'expérimentation est un processus téléologique dont le but est déterminé par la théorie. »

Alexandre Koyré, **Etudes d'histoire de la Pensée Scientifique**, P.U.F., Paris, 1966, pp. 253-254.

2. « Alors que la démarche baconienne insiste sur la prudence, la nécessité de s'en tenir strictement aux faits, de se méfier des théories et des hypothèses, la démarche képlérienne voit surtout dans l'invention scientifique la manifestation d'une activité créatrice qui s'élève d'un bond jusqu'aux hypothèses géniales — souvent de caractère mathématique — dont la valeur se mesure à leur fécondité, à leur simplicité, à leur élégance ». E. Bach, **Linguistique Structurelle** dans **Problèmes du Langage**, Gallimard, Paris, 1966, p. 119.

Nous nous sommes donc efforcé de créer un langage propre à interroger la nature du comportement homosexuel en vue d'obtenir un instrument d'analyse qui puisse englober le pathologique et le normal et servir tout aussi bien le thérapeute que l'éducateur. Pour créer cet instrument, nous nous sommes soucié, avant tout, de construire le schéma type du problème de l'homosexualité, schéma utilisable à la fois dans le champ du normal et de l'anormal. Nous parlons de construction, parce que, effectivement, il s'agit de l'élaboration d'un ordre intelligible à partir d'éléments qui, s'ils ont été tirés de l'expérience, n'en ont pas moins été choisis en fonction d'une hypothèse (elle-même suggérée par les faits), alors que d'autres éléments étaient laissés de côté en vertu de la même hypothèse. Cette hypothèse suppose qu'il y a une homosexualité plus universelle que les autres, à la fois très près du normal et la plus caractéristique de la perversion en même temps que, du côté de l'adolescent, elle offre le plus de chance de guérison. Ce type d'homosexualité rend compte de la sexualité de l'adolescent et, du côté de l'adulte, elle est la plus proche de la paternité et de l'hétérosexualité. Enfin, elle peut se développer à l'intérieur de cette relation affective qui est sous-jacente à l'acquisition et à la communication du savoir et est, de ce fait, intimement impliquée dans l'élaboration du processus de la connaissance.

Or, les statistiques révèlent [1] qu'il y a, effectivement, un type d'homosexualité plus universel que les autres : celui de la recherche de l'éphèbe par l'adulte et vice-versa. Cette forme d'inversion rappelle la paternité par la différence d'âge des partenaires et l'hétérosexualité par certains traits féminins

1. E. Hesnard, **Manuel de Sexologie**, Payot, Paris.



de l'adolescent. Mais, elle peut être la plus perverse du côté de l'adulte, parce qu'elle suppose des éléments de séduction, de corruption et une atrophie du sens des responsabilités. Par ailleurs, du côté de l'adolescent c'est la forme d'homosexualité qui a le plus de chance d'être guérie. On a noté, en effet, que c'est de 17 à 21 ans, époque de la maturation sexuelle, que s'ébauche un choix entre l'homosexualité et l'hétérosexualité et que, d'autre part, l'adolescent traverse une période d'instabilité affective et d'indétermination sexuelle qui peut se prolonger jusqu'à 21 ans et même 25 ans.

A ces caractéristiques nous ajoutons, à notre schéma de base, la paranoïa que beaucoup de psychiatres, après Freud, ont rattachée aux tendances homosexuelles. C'est par cette expression morbide de la pensée et de l'affectivité que nous retrouvons la relation que, depuis le début de cet ouvrage, nous avons établie entre la qualité de la connaissance et le problème de l'homosexualité. C'est par la paranoïa en effet, que nous intégrons à notre schéma de la structure homosexuelle nos concepts de faux-féminin, de délire du médiocre et d'homosexualité symbolique.

Nous excluons de ce schéma les explications de l'homosexualité qui font appel à l'idée très vague de dégénérescence ou, encore, à des facteurs innés. Nous ne retenons pas non plus les tentatives de justification de l'inversion à partir de la pédérastie chez les grecs ou de certaines grandes figures de l'histoire qui auraient été des homosexuels.

Pour construire ce schéma, nous nous sommes placé d'emblée à l'intérieur de l'optique psychanalytique où l'homosexualité, vécue et adoptée comme mode habituel de la vie des instincts et de la sexualité, apparaît comme la traduction

d'un psychisme perturbé et d'un univers mental clos et déficient. Cependant, ainsi que nous l'avons écrit antérieurement, nous croyons qu'il faut restreindre l'extension du concept d'homosexualité et ne pas l'utiliser indifféremment pour désigner toute tendance érotique vers une personne du même sexe. C'est pourquoi, il nous a semblé plus conforme à la nature des choses d'établir à l'intérieur de l'homosexualité une distinction entre l'érotisme [1] et l'inspiration dont il est la manifestation. L'homosexualité est la fixation d'un échec psychique. Mais, à l'origine, l'érotisation du même sexe peut très bien être

1. Précisons le sens que nous donnons au mot **érotisme** dans cet ouvroge chaque fois que nous l'employons pour désigner autre chose que la tendance naturelle qui oriente sexuellement l'homme vers la femme et vice versa. Souvent, au cours de notre enseignement en cette matière, on nous a demandé à quels faits précis nous nous référions lorsque nous utilisions le mot érotisme pour qualifier des sentiments qui, dans l'expérience ordinaire de l'existence, ne sont pas éprouvés comme ayant un rapport avec le désir sexuel, à moins qu'il ne s'agisse d'une déviation, d'une anomalie comme le fétichisme, l'homosexualité, le narcissisme. Bref, le recours que nous faisions au mot « érotisme » s'offrait à notre auditoire comme insolite et inassimilable. Ces réactions étaient très normales, puisque l'érotisme dont nous parlions n'apparaît, d'une manière générale, que pour se fondre dans un état qui n'est pas érotique ou dans le dynamisme global de l'hétérosexualité. Et, cependant, il sert à identifier des faits très précis, bien que souvent inconscients.

Par cet érotisme nous entendons donc tout phénomène qui s'adresse à la pulsion sexuelle pour la réalisation de fins qui ne sont pas nécessairement sexuelles, sans que ce phénomène soit fatalement, et pour autant, pathologique. Ainsi, sans quitter le normal, un sujet peut s'apercevoir comme objet érotique par rapport à lui-même ou à l'autre sexe ; il peut apercevoir un autre du même sexe sous l'angle de la sexualité ; il peut érotiser un lieu ou un objet inanimé qui lui rappelle un attachement où la tendance sexuelle est engagée. Par ailleurs, la confidence, dans l'ordre sexuel, peut engendrer un lien où l'érotisme est présent sous la forme d'un voyeurisme et d'un exhibitionisme symboliques et déguisés. Enfin, le phénomène de l'érotisation de l'angoisse et certaines manifestations érotiques, dont la charge est nulle en dehors du champ de l'imaginaire, sont d'autres expressions de cet érotisme qui, sans être nécessairement pathologique, n'est pas lié directement au dynamisme hétérosexuel. C'est un érotisme de ce genre qui est présent dans le transfert, le contre-transfert et ce que nous avons appelé l'homosexualité symbolique.



une réponse fausse et inadéquate à un problème pour lequel il existe une solution affective et instinctuelle exceptionnelle sans doute, et pourtant positive et normale. Cet érotisme devient de l'homosexualité lorsqu'il est accepté comme la traduction permanente d'une déviation de l'instinct et de l'usage d'un système de forces négatives et destructrices comme le faux-féminin.

Du point de vue éducationnel et thérapeutique, ces nuances sont importantes et c'est pourquoi nous les rattachons aux données de notre schéma de base. Ce schéma est une manière de regarder. Or l'expérience nous a maintes fois démontré qu'en éducation et en thérapie, en face d'un cas d'homosexualité chez un jeune homme, il faut d'abord relever et valoriser tous les facteurs qui le sortent de la catégorie sociale des invertis, par conséquent adopter comme attitude, au point de départ, l'hypothèse qu'il n'est pas un homosexuel et chercher à son homosexualité des significations qui se réfèrent à un univers affectif autre que celui de l'inversion. Cette hypothèse présuppose, d'accord avec les faits, que l'érotisme est une donnée dynamique, en évolution. Le diagnostic de l'homosexualité ne surviendrait qu'au moment où il serait évident que l'on est en face d'une personnalité détériorée, fausse, qu'on ne peut faire progresser, mais qu'il faut tenter de culpabiliser dans l'espoir d'obtenir un retour aux sources premières de l'être profond. Aussi bien, pour nous, le concept d'homosexualité ne s'applique jamais à l'adolescent, au jeune homme et à la jeune fille. Chez l'adulte, il ne s'applique pas à toute érotisation du même sexe que soi. Cette restriction est importante comme nous l'avons laissé entendre antérieurement et comme nous le préciserons plus loin. En effet, la répression inconsciente de cette érotisation est, très souvent, à l'origine du délire du médiocre et transforme l'instinct paternel en agres-

sivité ou en identification compétitive. Bref, pour nous, l'homosexualité ne prend tout son sens qu'au moment où elle désigne, dans le devenir d'un psychisme, cet instant où il est entré définitivement dans un état contre nature ou, tout au moins, déficitaire.

Telle est l'image schématique de l'homosexualité à laquelle, croyons-nous, il est possible de réduire tout cas d'homosexualité et qui nous paraît pouvoir apporter à l'éducateur et au thérapeute un guide utile pour l'analyse des déviations et de l'évolution du normal. Cette image nous aidera, aussi, à comprendre certaines structures inconscientes qui président à l'élaboration du processus de la connaissance et lui confèrent sa qualité. C'est ce schéma, surtout, qui nous a permis de comprendre ces phénomènes d'érotisation homosexuelle chez l'adolescent et chez l'adulte à l'intérieur de la vie normale et à donner une interprétation claire et positive de ces phénomènes dans le cadre d'une recherche sur les fondements instinctuels de l'objectivité de la pensée.

Toutefois, pour préciser davantage la signification et la portée de ce schéma, il nous a paru nécessaire de le comparer à celui qui se dégage de la théorie de Freud puisqu'il en est un prolongement, une critique et une correction. Freud, on le sait, affirme qu'il y a une homosexualité commune à tous les êtres humains. Pour nous il existe bien un élément érotique dans certains rapports affectifs de sujets de même sexe, en particulier s'ils n'ont pas le même âge comme c'est le cas dans la relation père-fils, mère-fille. Mais cet élément érotique, dans l'état normal, vient se confondre et disparaître dans un dynamisme affectif et instinctuel qui est l'antithèse de l'homosexualité et est un des fondements de l'objectivité et de l'authenticité de la connaissance. C'est notre notion d'homosexualité symbolique.



## I – EXAMEN CRITIQUE DE LA THEORIE FREUDIENNE DE L'HOMOSEXUALITE

On a remarqué, et non sans raison, que Freud est le seul qui ait construit une véritable théorie de l'homosexualité et il ne fait aucun doute que, aujourd'hui, cette théorie est à l'origine de presque toutes les interprétations de cette anomalie. En tout cas, on la retrouve comme un dogme dans toutes les œuvres de vulgarisations traitant de sexualité comme s'il s'agissait de données tirées directement de l'observation de la nature. On peut dire que, dans ce domaine, les thèses de Freud sur l'homosexualité jouissent d'un prestige presque aussi universel que les théories d'Aristote sur la nature au Moyen-Age et que, comme alors, on se préoccupe moins dans l'étude des phénomènes de l'inversion d'être fidèle à l'observation que de justifier la lettre des constructions de Freud. C'est certainement cette attitude qui a contribué à déformer, en l'arrêtant, la pensée de Freud, et à paralyser la marche de la recherche scientifique dans le domaine de la déviation homosexuelle. Or, il nous semble, et nous montrerons tantôt pourquoi, que si l'on fige l'image que Freud nous donne de l'homosexuel, cette image, en particulier chez les jeunes, peut tout autant servir à multiplier les cas d'homosexualité qu'à les guérir et, chez l'adulte, à augmenter sa peur des tendances homosexuelles et, à cause de cette peur, à fausser son comportement envers la jeunesse. Enfin, en éducation, la théorie freudienne de l'homosexualité a cet inconvénient d'enfermer les sujets auxquels on l'applique dans une catégorie étanche en s'appuyant sur des facteurs où la part de l'apparence est très grande.

Freud a traité de l'homosexualité dans la majorité de ses œuvres, mais c'est dans « *Trois essais sur la sexualité* [1], *Léonardo da Vinci* [2], *Le Cas du Président Schreber* [3], *Un cas d'homosexualité chez la femme* [4] et dans *Quelques mécanismes neurotiques dans la Jalousie, la Paranoïa et l'Homosexualité* [5] qu'il nous livre le fond et l'essentiel de sa pensée, sur ce sujet qui tient une place de toute première importance dans son système.

Il y a une idée centrale autour de laquelle pivote la théorie de Freud sur l'homosexualité, idée qu'il reprend dans la plupart des écrits où il aborde le problème de l'inversion (par exemple dans *Leonardo da Vinci*, dans *Trois Essais sur la Sexualité*, dans *Quelques Mécanismes Neurotiques* et dans *Psychologie du Groupe et Analyse du Moi* [6]). C'est cette idée, évidemment, que l'on retrouve aujourd'hui, avec ou sans référence à Freud, dans la plupart des explications savantes ou vulgarisées de l'homosexualité. Cette idée, on la connaît, c'est celle de l'identification à la mère comme solution au complexe d'Oedipe sous sa forme positive. Le garçon, dans son enfance, connaît un puissant attachement érotique pour sa mère, attachement qui est renforcé par la faiblesse du rôle du père ou par son absence. Après la puberté, ce sentiment est réprimé et le jeune homme cherche un objet où il puisse se retrouver, qu'il aimera comme sa mère l'a aimé. Le garçon qu'il cherche aura toujours l'âge qu'il avait lorsque le changement s'est fait. Il s'identifie, donc, à sa mère et prend sa propre personne comme modèle. C'est ainsi qu'il

1. S.E., Vol. VII, pp. 136-148.
2. S.E., Vol. XI, pp. 99-102.
3. S.E., Vol. XII, pp. 10-79.
4. S.E., Vol. XVIII, pp. 147-172.,
5. S.E., Vol. XVIII, pp. 230-232.
6. S.E., Vol. XVIII, p. 108.



devient homosexuel. En réalité, souligne Freud, il retourne à l'autoérotisme et son amour est dans la ligne du narcissisme. En poursuivant les garçons, il demeure fidèle aux sentiments réprimés pour sa mère, la recherche du garçon n'étant qu'une façon d'éviter la femme vers laquelle il est attiré comme un homme normal. A ce schéma fondamental du comportement homosexuel, Freud ajoute [1] la valorisation très grande du pénis ; l'horreur de la femme ; la recherche ou la peur du père. Si l'on additionne à ces caractéristiques le délire paranoïaque qui, pour Freud, en accord avec Jung et Ferenzi, est en relation intime avec les fantasmes du désir homosexuel [2], on a une vue à peu près complète de l'explication de l'inversion dans l'œuvre de Freud.

Cependant, à l'intérieur de cette thèse fondamentale sur les origines et la nature de l'inversion, Freud, vers 1910, en a développé une autre non moins importante, celle du caractère bisexuel de l'être humain, homme et femme, et par conséquent, d'une homosexualité commune à tous les êtres humains, d'une homosexualité comprise dans la vie normale. Freud, en effet, affirme à plusieurs endroits dans son œuvre, par exemple dans *Le Cas du Président Schreber* [3], que tout être humain oscille tout au long de sa vie entre des sentiments hétérosexuels et des sentiments homosexuels. Dans une note rédigée en 1919, il écrit dans *Léonardo da Vinci* [4] « qu'à la fixation à la mère, comme explication de l'homosexualité, il faut ajouter que la personne la plus normale peut faire un choix homosexuel et l'a fait à un moment ou l'autre de son existence et y demeure attaché dans son inconscient, attachement

1. S.E., Vol. XVIII, pp. 230-231.
2. S.E., Vol. XII, p. 59.
3. S.E., Vol. XII, p. 46.
4. S.E., Vol. XI, p. 99.

contre lequel elle se protège par de vigoureuses défenses. » Il y aurait donc, au cœur de l'instinct humain, du féminin et du masculin en proportion variable et de même en serait-il, par conséquent, de la passivité et de l'activité que Freud associe à la féminité et à la masculinité. C'est à cette homosexualité de l'homme normal que l'on doit rattacher les sentiments sociaux d'amitié, de camaraderie, de dévouement aux œuvres sociales qui, toujours selon Freud [1], sont une sublimation de la partie homosexuelle de la bisexualité. Ces sentiments auraient donc comme origine tout aussi bien l'identification à la mère de la première explication freudienne de l'homosexualité que la bisexualité de l'être humain. Ce rapprochement s'explique peut-être du fait que, pour l'inventeur de la psychanalyse, la bisexualité humaine joue un rôle au sein du complexe d'Oedipe, et peut conduire le garçon à une identification à la mère à la suite d'un processus différent de celui qu'il décrit dans sa première explication de l'homosexualité. En effet, en raison de sa bisexualité, le garçon peut chercher une satisfaction passive à son Oedipe et, alors, il devient jaloux et agressif à l'égard de sa mère, parce qu'il veut la remplacer auprès de son père et avoir des relations sexuelles avec lui comme s'il était une fille [2]. La solution de cette forme négative de l'Oedipe s'obtient par un renoncement du garçon à son agressivité à l'égard de sa mère et à son désir érotique à l'endroit de son père, renoncement qui le conduit à l'identification à sa mère. C'est, semble-t-il, le désir de cette satisfaction passive qui est réprimé chez le garçon normal, mais qui demeure sous forme de tentation, de peur

1. S.E., Vol. XII, p. 61 ; S.E., Vol. XVIII, pp. 232. Les sentiments sociaux peuvent se rattacher, aussi, à la première identification à la mère. Ils sont renforcés, dans ce cas, du fait que l'homosexuel ne se sent pas en rivalité avec les autres hommes par rapport à la femme.
2. S.E., Vol. VII, p. 143.



et de sublimation. Il y a donc deux sortes d'identification à la mère pour le garçon et leurs origines sont contradictoires : l'amour et la haine de la mère. Freud, à notre connaissance, ne précise pas comment se traduit dans les faits cette différence fondamentale. Ce que nous comprenons c'est que la fixation à la mère est définitivement éliminée chez le garçon par la résolution positive du complexe d'Oedipe, alors que le désir de la satisfaction passive du même Oedipe n'est que refoulé et peut réapparaître.

Il y a, en somme, chez Freud, deux thèses sur l'origine de l'homosexualité et ces deux thèses sont, généralement, présentées en même temps, sans distinction radicale. Freud, par exemple, ne nous dit pas en quoi l'homosexualité inconsciente de l'homme normal pourrait être différente de l'inversion vécue. Tout se passe comme si on était toujours à l'intérieur du même phénomène (il est juste de noter, toutefois, que Freud ne nous présente pas sa pensée sur l'homosexualité d'une manière dogmatique et qu'il reconnaît que les causes auxquelles il attribue la déviation homosexuelle ne sont pas spécifiques).

Quant aux interprétations des théories freudiennes sur l'homosexualité, la majorité des commentateurs retiennent l'explication de la perversion homosexuelle par la fixation à la mère et verse au dossier de l'inversion tout ce que Freud a écrit, par ailleurs, sur l'homosexualité de l'homme normal. Pratiquement, on se comporte comme si la thèse de l'homosexualité commune à tous n'était applicable qu'à celui qui a été classé parmi les homosexuels ou que l'on soupçonne déjà d'être victime de cette anomalie.

Si l'on compare notre théorie de l'homosexualité à celle de Freud il n'est pas difficile d'apercevoir en quel point elles se rencontrent. D'abord toutes les deux distinguent deux

formes d'homosexualité. Par ailleurs, notre concept de faux-féminin rappelle celui de fixation à la mère et notre concept d'homosexualité symbolique rejoint, d'une certaine manière, celui d'homosexualité inconsciente, réprimée, commune à tous et issue de la bisexualité de l'être humain.

Cependant, il y a des différences énormes entre notre point de vue sur l'homosexualité et celui de Freud sur le même sujet. Notre concept de faux-féminin se réfère à une véritable négation de l'amour, puisqu'il définit un système de séduction, de domination et d'illusion. Ce n'est évidemment pas cette image qui se dégage de l'explication freudienne de l'organisation psychique de l'homosexuel, en particulier du jeune homosexuel. Celui-ci, selon Freud, est lié à sa mère depuis son enfance par un amour profond et érotique. Il n'a pas réussi à s'identifier à son père parce que celui-ci était faible ou absent. C'est ce lien positif à la mère qui devient, pour ce garçon, le modèle de l'affection et, pour demeurer fidèle à sa mère, il fuit la femme et cherche un garçon qui lui ressemble, qu'il aimera comme sa mère l'a aimé.

L'inconvénient de ce schéma c'est qu'il est ambigu. Ce que Freud reconnaît indirectement lorsqu'il écrit que les facteurs qui, selon lui, composent l'étiologie de l'homosexualité ne sont pas spécifiques. Toujours est-il que ce schéma comprend un certain nombre de sentiments positifs dont il n'est pas facile de dire à quel moment ils cessent d'être normaux. Ainsi, quand peut-on dire qu'un enfant mâle aime trop sa mère et y a-t-il un temps où la mère doit commencer de s'interdire de témoigner à son fils une affection que la nature lui dicte. Quant à la faiblesse du rôle du père, il est assez malaisé de déterminer la nature de cette faiblesse et le point où elle commence d'être une démission. En tous les cas cette démission du père pourrait tout autant engendrer une recherche du père



sans fixation à la mère et sans homosexualité, du moins comme l'entend Freud. Pour ce qui est de l'absence du père, ne faudrait-il pas conclure que les enfants mâles des veuves sont des homosexuels, que la mère seule est incapable de produire un homme et que le garçon ne peut apprendre de sa mère ni le goût de la femme, ni un usage de l'affectivité qui soit une richesse pour sa virilité ?

L'homosexuel de Freud cherche un garçon qui lui ressemble. Cette donnée, aussi, est ambiguë. C'est dans le sens de notre nature de nous lier à ceux qui nous ressemblent. Chez le jeune homme, cette tendance peut tout aussi bien être l'expression d'une paternité qu'il espère, que la reproduction de l'amour que sa mère a eu pour lui dans son enfance, ou, encore, le besoin de vivre, en la donnant à un autre, l'affection qu'il n'a pas reçu de son père. Freud souligne le caractère narcissique de cet amour de l'homosexuel pour un garçon qui lui ressemble. Mais il nous a paru nécessaire, à partir de l'observation des faits, de distinguer deux formes d'amour de soi : le narcissisme et l'amour de soi normal. Or c'est une composante de l'amour altruiste qu'une reconnaissance de soi dans l'autre, qu'une estime de sa lignée, de son sexe dans l'autre. L'amour du père pour le fils comprend cet amour de soi. Le narcissisme, sous sa forme extrême, exclut le cœur et utilise la libido au profit d'une déification de son être et d'une exaltation des forces agressives et destructrices de la nature et c'est cette perception de soi-même qui est projettée sur un autre, sollicitée chez lui et aimée en lui. A cause de l'absence de cette distinction chez Freud, on risque de dévaluer des sentiments réels et riches et d'en justifier d'autres qui sont faux mais qui se dissimulent sous les traits d'une hétérosexualité tapageuse. En tous les cas, dans le portrait que Freud nous fait du jeune homosexuel, son concept de

narcissisme ne nous permet pas de percevoir, chez ce jeune, la possibilité d'un besoin de recevoir et de donner de l'affection qui soit normal, naturel, positif et une ouverture sur un autre monde que celui de l'inversion.

A cette identification à la mère, Freud ajoute comme autres caractéristiques de l'homosexualité masculine une valorisation très grande du pénis, le caractère intolérable de son absence, la recherche ou la peur du père. Mais à quel moment cette valorisation du pénis commence-t-elle à être un symptôme d'homosexualité et si son absence est intolérable, c'est-à-dire si la femme chez le jeune homme est rejetée comme objet sexuel, faut-il nécessairement conclure à un refoulement d'une fixation érotique à la mère ? Par exemple, le jeune homme symboliquement castré, culpabilisé, dominé, compensera, pour reconquérir sa virilité, par une surévaluation du phallus et, s'il fuit la femme, parce qu'elle ne possède pas l'organe sexuel mâle, c'est tout autant, comme le montre l'expérience, parce qu'elle lui rappelle son impuissance et qu'il est dominé, que parce qu'il est, dans son inconscient, attaché érotiquement à sa mère. Cet attachement à la femme comme mère est très souvent la conséquence, et non la cause, de l'interdit dont est affectée sa sexualité virile. D'autre part, cette recherche ou peur du père n'est pas, souvent, la suite d'une identification à la mère mais la traduction érotique d'un besoin d'identification au père.

Mais comment concilier cette critique avec le concept freudien de complexe d'Oedipe, instrument d'analyse dont on peut difficilement nier la valeur et l'efficacité ? Pour nous, on s'en souvient, le complexe d'Oedipe, comme toute la sexualité infantile, est une projection dans l'enfance du comportement sexuel pervers pour comprendre la sexualité névrotique de l'adulte. Le complexe d'Oedipe, en ce sens, a une



signification symbolique. Or rien ne s'oppose à ce que ce symbolisme, à l'intérieur de l'homosexualité, en particulier chez le jeune homme et la jeune fille, ait une valeur positive, c'est-à-dire qu'il puisse s'interpréter dans le sens de l'identification au père et de la recherche de la virilité pour le garçon et de l'identification à la mère et de la recherche de la féminité pour la fille. Ce redressement nous semble d'autant plus nécessaire que l'explication que Freud nous donne de la tendance homosexuelle, si elle est une conception intellectuelle, n'en dégage pas moins un symbolisme qui, pour le garçon, compromet les instincts et l'affectivité dans le sens de la passivité et de la régression et les y enferme, qu'il s'agisse de l'application que quelqu'un fait de cette conception à lui-même, ou de celle qu'il en fait aux autres, à partir des apparences et du sentiment très positif de l'amour de la mère. Ce symbolisme freudien servira, évidemment, les visées castratrices du faux-féminin.

On le voit, l'image freudienne fondamentale de l'homosexuel, à cause de son ambiguité, expose le thérapeute à faire des erreurs de diagnostic et à choisir un type de thérapie qui porte à faux. En éducation, cette image conduit à des méprises dont la conséquence est de créer des homosexuels où il n'en existe pas, d'enfermer dans la catégorie de l'inversion, comme dans un déterminisme, des jeunes gens dont les tendances homosexuelles ne sont que l'érotisation passagère ou périodique de leur recherche du père et non celle d'une identification à la mère, et leur « féminité » qu'un raffinement de la sensibilité et, par conséquent, une valeur positive de l'humain qui peut tout aussi bien se joindre à la féminité qu'à la virilité pour l'enrichir. Par ailleurs, nous avons remarqué, plus haut, que la première condition requise pour une thérapie efficace de l'homosexualité chez les jeunes est de leur offrir une image

d'eux-mêmes où le plus grand nombre de leurs symptômes d'inversion sont interprétés de manière telle qu'ils signifient autre chose et sollicitent l'inconscient dans une autre direction, celle qui, souvent, est la direction recherchée.

En somme, ce que nous reprochons à l'image freudienne de l'homosexualité c'est le caractère quasi mythique du passé sur lequel elle s'édifie et à partir duquel, par la magie des mots, elle transforme, souvent, des sentiments positifs et normaux en des sentiments négatifs ou diminués qu'elle culpabilise.

Nous avons montré, dans notre analyse du faux-féminin, comment il fallait entendre, comme image, ce lien incestueux à la mère. Nous avons montré, en effet, ce qui déterminait d'une manière précise, sans ambiguité, le caractère négatif de ce lien incestueux et comment ce faux-féminin pouvait être transporté dans le cercle familial tout aussi bien par le père que par la mère et comment, enfin, ce faux-féminin était une catégorie plus générale que l'hétérosexualité et l'homosexualité et qualifiait l'une et l'autre. En adoptant la distinction très nette que la catégorie faux-féminin introduit à l'intérieur du concept de fixation à la mère, on évite d'appesantir, chez quelqu'un qui en est prisonnier, le fardeau d'une régression et d'une castration contre lesquelles il lutte et qui lui sont imposées. Si, dans ce dernier cas, on peut encore parler de fixation consciente ou réprimée à la mère, cette fixation n'est, alors, que la traduction érotisée d'une dépendance née d'une carence affective et, ce qui semble être un excès d'attachement n'est, en réalité, que l'expression d'un besoin naturel d'affection qui a été profondément frustré. Ce type de fixation à la mère est nettement différent de celui du faux-féminin qui est une option pour le narcissisme de la séduction



et de la domination. Ce sont ces distinctions fondamentales que ne fait pas la théorie freudienne de l'inversion.

Dans son schéma de l'homosexualité anormale, Freud inclut la paranoïa qui, on le sait, est le délire des grandeurs et de la persécution. Nous avons fait de même. Selon Freud, la paranoïa est le résultat d'un échec dans le contrôle des tendances homosexuelles. Il précise que, dans la vie normale, le lien entre les sentiments sociaux et l'érotisme ne paraît pas. Cependant, ce qui est caché dans le normal est montré par le délire. C'est ainsi que le paranoïaque cherche à se défendre contre la sexualisation de ses investissements instinctuels sociaux. Nos observations nous ont conduit à des hypothèses analogues, sauf que, comme nous le préciserons à propos de l'homosexualité de l'homme normal telle que Freud la conçoit, il nous semble essentiel d'introduire une distinction entre l'érotisme attaché au sentiment paternel et filial et celui qui alimente le délire du médiocre. Bref, il est exact, qu'en certaines circonstances, on constate l'érotisation de sentiments qui, d'ordinaire, sont vécus comme étrangers à l'instinct sexuel. Cependant, cette érotisation est surtout symbolique et n'a pas qu'une seule signification. C'est ce symbolisme de l'instinct qui est intimement mêlé au problème de l'objectivité de la connaissance. Ces remarques nous conduisent à l'examen de la deuxième thèse freudienne sur l'homosexualité, celle de l'homosexualité inconsciente de l'homme normal. Ce serait, en effet, le contrôle insuffisant de cette homosexualité inconsciente qui serait la cause du délire paranoïaque.

L'homosexualité, selon Freud, a deux origines : la fixation à la mère dont nous venons de parler et la bisexualité biologique de la nature humaine. A partir de cette bisexualité originelle tout homme et toute femme peut devenir homosexuel. L'homosexualité sous cette forme est un désir refoulé et

sublimé contre lequel le moi se protège par de rigoureuses défenses. La sublimation de ce désir constitue le support biologique et instinctuel des sentiments sociaux. Cette bisexualité, dans l'Oedipe, peut conduire le garçon à l'identification à la mère et la fille à l'identification au père.

Ainsi que nous l'avons noté plus haut, un grand nombre de psychiatres et de psychanalystes ne reconnaissent pas ce caractère bisexuel de la nature humaine. Ce qu'ils acceptent c'est une homosexualité inconsciente qui n'appartient qu'à l'homosexualité comme perversion, maladie, déviation. D'autres, les freudiens de stricte observance, endossent la thèse de la bisexualité de la nature humaine mais, en pratique, ils n'ont qu'une définition de l'homosexualité, celle d'un comportement pathologique. Pour nous, il ne fait aucun doute que Freud, dans sa thèse sur l'homosexualité commune à tous, a rapporté consciencieusement un fait que révèle l'observation sérieuse. En effet, dans la vie normale, d'une certaine manière, les sentiments humains qui lient les personnes du même sexe ne sont pas absolument étrangers à l'érotisme. Par ailleurs, il est assez naturel que Freud, pour qualifier cet emprunt à l'érotisme, ait utilisé le mot « homosexualité » que l'on a coutume d'employer pour désigner le phénomène de l'érotisation du même sexe. Cependant, cette thèse sur l'homosexualité de l'homme normal, si elle oriente audacieusement la recherche scientifique dans une direction riche de promesses, n'en soulève pas moins de nombreuses difficultés, précisément parce qu'elle désigne par un même mot, sans en restreindre la signification, l'inversion et l'érotisme latent attaché, dans la vie normale, aux relations affectives avec le même sexe. L'origine biologique que Freud attribue à cette homosexualité commune à tous vient renforcer l'ambiguité créée par le langage. Toujours est-il que selon cette théorie de la bisexualité biologique de



l'être humain, l'homme normal c'est celui qui a réussi à se défendre contre ses attachements homosexuels. Freud, par exemple, écrit dans le « *Président Schreber* » que tous les paranoïaques semblent avoir échoué dans la même tâche, celle de maîtriser leur homosexualité inconsciente renforcée et qu'ils cherchent tous à se défendre contre une sexualisation de leurs investissements instinctuels sociaux. Freud conclut que le point faible de ces malades se découvre quelque part aux stades de l'autoérotisme, du narcissisme et de l'homosexualité. Tout se passe donc, comme si l'évolution de l'être humain vers la normalité s'édifiait à partir de la répression et de la sublimation d'une tendance homosexuelle inhérente à la nature humaine, tendance naturelle attachée à des manières régressées d'aimer, à des expressions déficientes de l'instinct sexuel. Mais la pensée de Freud sur ce point n'est pas claire. Il est, en effet, difficile de comprendre qu'il puisse y avoir une tendance biologique dans l'être humain dont la seule fonction consiste à être réprimée et sublimée pour en obtenir l'équilibre et la normalité. Cette obscurité s'explique en partie par l'ambiguité de la notion de sublimation sur laquelle Freud s'appuie pour justifier sa thèse d'une homosexualité inconsciente commune à tous. On sait que la sublimation, dans la synthèse freudienne, sert à rendre compte des pressions déformantes de l'inconscient sur les perceptions du conscient, et à rattacher à des origines libidineuses un grand nombre d'activités qui n'ont aucun lien apparent avec l'instinct sexuel.

Nos observations nous ont conduit à d'autres conclusions. Les activités et sentiments sociaux qui ont comme origine une homosexualité inconsciente réprimée et sublimée n'ont pas la même qualité que ceux qui n'ont pas cette source. Que la nature humaine, en un certain sens, soit bisexuelle et que, par conséquent, il y ait, en chacun, une possibilité d'érotisme homo-

sexuel, cette affirmation nous paraît conforme aux faits. Les difficultés commencent lorsque, à la suite de Freud, on donne à cette érotisation une seule signification et, par conséquent, une seule origine et une seule orientation. Une homosexualité inconsciente, dont la répression est de moins en moins maîtrisée et qui conduit au faux-féminin et au délire du médiocre, n'est pas la même que celle qui est la traduction symbolique, dans le langage de l'instinct, du sentiment filial, paternel, maternel ou, encore, la traduction d'une régression, d'une castration imposées et vécues comme un suicide métaphorique. En somme, s'il est vrai que la tendance à érotiser le même sexe que soi est une possibilité de la nature humaine, et s'il est exact que cette sexualisation est souvent éprouvée comme une menace et provoque des bouffées de pensées délirantes et obsessives, il est inexact que cette sexualisation puisse se définir univoquement par le terme d'homosexualité. En effet, c'est dénaturer les faits, en les simplifiant à l'excès, que de qualifier de tendance homosexuelle à la fois ce qui est le support et l'expression symboliques, pour l'instinct, de la paternité, de la maternité et du sentiment filial et ce qui est la traduction d'un recul vers le narcissisme et d'une option pour le faux-féminin. Dans le premier cas, l'érotisation du même sexe n'est que la formulation érotique d'une composante de l'hétérosexualité, laquelle inclut l'estime de son sexe, soit qu'il s'agisse de son intégration à l'adolescence et durant la jeunesse, soit qu'il s'agisse de sa continuation dans un autre, comme dans l'amour du père pour le fils, de la mère pour la fille. Sans doute, lorsqu'il y a une érotisation particulièrement intensive du sentiment paternel, du sentiment filial, on peut penser qu'il y a quelque part une déficience, une inquiétude et que c'est cette déficience et cette inquiétude que l'instinct vient



exprimer par le canal d'une obsession érotique de type homosexuel.

Telle est la critique de la théorie freudienne de l'homosexualité que l'expérience nous a suggérée. On a pu constater comment nos théories, en particulier celles de l'homosexualité symbolique et du faux-féminin, prolongent, précisent et corrigent les thèses de Freud sur l'inversion en y introduisant des distinctions au niveau des concepts et des vocables, et en y intégrant des séries de faits (par exemple dans la ligne des sentiments positifs comme ceux qui découlent de la relation père-fils, mère-fille) nous permettant, ainsi, une approche plus directe et plus circonstanciée du réel psychique et nous offrant plus de possibilités pour l'analyser et agir sur lui. Pour ce qui est du complexe d'Oedipe, qu'il s'agisse de la fixation à la mère ou de sa résolution négative, on évitera les interprétations arbitraires et erronées si l'on prend comme guides les concepts de faux-féminin et d'homosexualité symbolique.

Ces réflexions nous conduisent à la dernière partie de cet ouvrage qui porte sur l'analyse de la relation entre l'adulte et l'adolescent, le jeune homme et la jeune fille comme fondement instinctuel et affectif de la connaissance authentique, problème dont nous avons traité tout le long de cette étude sur l'objectivité. En terminant, nous nous proposons de reprendre l'analyse de cette question à la lumière du schéma de l'homosexualité que nous avons élaboré au début de ce chapitre, plus précisément à la lumière du contenu psychique de la relation entre l'adulte et l'éphèbe. Ce qui nous intéresse c'est le cas de l'éphèbe qui n'est pas homosexuel, mais qui croit l'être ou qui a peur de l'être et les réactions de l'adulte en face de cet adolescent ou de ce jeune homme. Ces réactions sont, soit celle de l'homosexuel (conscient ou inconscient), soit celle de la peur de l'homosexualité, soit celle

de la paternité qui n'exclut pas, dans cette situation, toute forme d'érotisme lequel, alors, n'est ni sublimé, ni refoulé, ni déprimé, mais intégré. Ces différents types de relations affectives et instinctuelles entre l'éphèbe et l'adulte engendrent, comme conséquence, toute une série d'attitudes dans l'ordre de la connaissance.

On s'étonnera que, pour traiter du problème de la connaissance, pour en rejoindre la genèse, on se réfère à des faits aussi peu abstraits, à des faits qui rappellent si peu l'opération de l'intelligence comme le feraient le concept, la logique et le phénomène de la compréhension. Cependant, c'est la vie qui est en dessous de cet appareil, la vie qui anime le concept et le discours et en assure l'authenticité qui nous intéresse et dont nous cherchons à démonter le mécanisme. Or cette vie est le résultat de l'humain global, corps et âme, et elle est constituée par ce support biologique, affectif et instinctuel dont nous avons parlé dans notre deuxième chapitre et qui est le premier objet de cette étude. D'ailleurs, nos expériences thérapeutiques, éducationnelles et sociologiques n'ont cessé de nous démontrer l'inefficacité d'une explication purement théorique du phénomène de la connaissance et les illusions, contradictions et dissociations que non seulement une telle explication tolère dans le concret, mais que souvent elle favorise et encourage.

## II – LA RELATION AFFECTIVE ET INSTINCTUELLE NORMALE ENTRE L'ADOLESCENTE ET L'ADULTE FONDEMENT DE L'OBJECTIVITE DE LA CONNAISSANCE

Selon la méthode que nous avons adoptée depuis le début, nous aborderons ce problème de connaissance par l'étude d'un phénomène qui, en apparence, relève unique-



ment de la sexologie : la séduction homosexuelle. L'analyse montrerait, toutefois, que la séduction homosexuelle est le fondement symbolique pour l'instinct d'un grand nombre de liens affectifs et d'ententes intellectuelles où l'aspect sexuel est complètement réprimé et, pratiquement inexistant.

Freud et plusieurs psychanalystes et psychiatres font de la séduction une des causes de l'homosexualité. D'autres nient que la séduction par un aîné puisse avoir eu quelque influence sur l'orientation homosexuelle d'un sujet, si ce dernier n'était pas déjà prédisposé à cette anomalie. En fait, ces deux thèses, en apparence contradictoires, sont conformes à la réalité. Il est vrai que la séduction ne peut conduire à une homosexualité permanente que celui chez qui la tendance vers ce comportement anormal est déjà très forte. Cependant, il est également vrai que la séduction est souvent à l'origine de l'homosexualité comme réponse inadéquate et fausse à une demande qui n'était homosexuelle qu'en apparence. Freud écrit que la séduction provoque une fixation prématurée de la libido. C'est de cette façon, pour nous, qu'elle est une interprétation fausse de son dynamisme. C'est en ce sens, aussi, que l'on peut dire que la séduction est une cause de l'homosexualité. Mais une autre réponse est possible à cette demande qui n'est homosexuelle qu'en apparence et c'est cette réponse qui est la seule protection efficace contre la séduction et non la mise en garde ou l'isolement. Toujours est-il que c'est ce type de demande et de réponse que nous étudierons maintenant, afin d'y découvrir les fondements affectifs et instinctuels de l'objectivité et de l'authenticité de la connaissance. Nous utiliserons à cette fin ce que nous avons établi déjà au sujet de l'homosexualité symbolique, du transfert normal et du contre-transfert.

En élaborant notre schéma fondamental de l'homosexualité nous avons relevé que le type d'inversion le plus universel était celui de la recherche de l'éphèbe par l'adulte. Mais dans le champ du normal, cette relation correspond au rapport père-fils, éducateur-éduqué. Il y a donc deux données à l'origine de cette analyse de la relation normale entre l'adolescent et l'adulte comme fondement affectif et instinctuel de l'objectivité de la connaissance. La première donnée c'est cette catégorie d'adolescents et de jeunes gens qui, plus que les autres, ont besoin d'une relation affective à un aîné du même sexe (un adulte ou quelqu'un qui prétend en assumer le rôle et les fonctions) et dont l'évolution intellectuelle et personnelle est intimement liée à la satisfaction de ce besoin, de même que la perception d'un ordre de valeurs et l'intégration de cet ordre au moi profond.

Si nous avons choisi cette catégorie d'adolescents et de jeunes gens comme type et modèle, ce n'est pas parce qu'ils sont plus près de la norme mais parce que c'est en eux que sont plus perceptibles les aspects affectifs et instinctuels du processus de la connaissance en même temps que la genèse de l'homosexualité. C'est, souvent, chez ces jeunes hommes et ces jeunes filles que l'idéal a le plus de chance de rejoindre les profondeurs et que les aspirations intellectuelles sont les plus incarnées.

La deuxième donnée c'est la variété des réactions possibles de l'adulte à cette catégorie d'adolescents et de jeunes gens dont nous venons de parler. L'adulte qui est en contact avec ces jeunes peut difficilement, consciemment ou inconsciemment, demeurer indifférent à leur égard, puisque ces adolescents provoquent chez les autres, c'est un fait vérifiable expérimentalement, des réactions analogues à celles du contre-transfert.



Avant d'analyser le contenu de ce contre-transfert de l'adulte, essayons de dessiner en traits précis l'image de cet adolescent qui est la cause de ce contre-transfert. Si nous consultions la littérature, peut-être découvririons-nous cette image chez ces jeunes dont nous parlent Gide et Perfitte, si ces jeunes avaient rencontré d'autres maîtres que l'auteur de « Les Faux Monnayeurs » et de « Notre Amour ». Ces adolescents, en apparence, ont toutes les caractéristiques de l'homosexuel et l'on pourrait leur appliquer, sans crainte d'erreur, le schéma freudien de l'homosexualité, en particulier la thèse de la fixation et de l'identification à la mère. Ils semblent chercher et appeler l'affection d'un autre du même sexe et, souvent, c'est ce désir plus ou moins conscient qu'ils éprouvent au fond d'eux-mêmes. Il suffira donc qu'ils rencontrent un aîné qui leur permettre de traduire, affevtivement ou sexuellement ou les deux à la fois, cette obcssion pour que, effectivement, ils s'engagent dans la voie de l'homosexualité, croyant que c'était ce qu'ils cherchaient, comme s'ils étaient constitutionnellement des invertis et que tel était leur destin tragique ou sublime et extraordinaire. Ces adolescents, ces jeunes hommes ne sont pas comme les autres. Mais la réponse que tout le dynamisme de leur affectivité paraît attendre est, selon nous, dans la majorité des cas, différente de celle qui les enferme, par l'érotisme ou sa sublimation, dans l'univers clos, délirant et obsessif de l'inversion.

Revenons au concept d'identification à la mère, fondement principal du schéma freudien de l'homosexualité. Au niveau des apparences cela veut dire qu'un adolescent adopte des attitudes affectives qui rappellent celles de la femme, qu'il peut éveiller chez l'homme des désirs analogues à ceux que la femme y provoque et qu'il se comporte dans ses amitiés à la manière d'une femme, c'est-à-dire qu'il aime les autres garçon comme sa mère l'a aimé. Toutefois, au niveau de

l'expérimentation rigoureuse, il n'y a qu'une caractéristique révélatrice et qui peut être observée, isolée, controlée à l'intérieur d'une psychothérapie et c'est une certaine manière d'être de l'affectivité. Dans le cas de ces jeunes dont nous parlons, cette forme d'affectivité évoque à première vue, en gros, et en conformité avec les habitudes sociales, le monde féminin et, par conséquent, le monde de la mère. Cependant, on ne peut pas conclure de ce type d'affectivité à une identification à la mère et de cette identification à une homosexualité inconsciente, dissimulée ou vécue.

A ce propos, il convient, nous semble-t-il, de rapporter ici le cas d'un jeune homme dont nous avons poursuivi l'analyse durant un an, analyse qui a été couronnée par une guérison complète. La célérité de cette analyse s'explique en partie par la collaboration intelligente, consciente et inconsciente, que ce garçon nous a apportée et par la confiance qu'il n'a cessé de nous accorder, malgré les poussées très pénibles d'angoisse qu'il lui fallait endurer à la suite d'un bon nombre de nos entretiens. Bien que ce garçon ait donné à plusieurs de ses professeurs l'impression d'une grande suffisance, il était, au fond, très humble, et cette qualité est un autre facteur qui a contribué à la rapidité et au succès de cette psychothérapie.

Lorsque ce jeune homme est venu nous consulter, il se croyait un homosexuel de type passif et féminin et lié à sa mère d'une façon anormale. Il était hanté, depuis plusieurs mois, par l'idée du suicide et il pleurait abondamment, et souvent sans qu'il lui soit possible d'identifier avec exactitude la cause de cette tristesse persistante. Cette hypersensibilité (sensibilité, en fait, très riche et très intuitive) était pour lui un trait féminin et, par conséquent, un élément négatif dans son organisation psychique. Son état psychologique se tra-



duisait par des symptômes physiques (insomnie, sentiment de fatigue, lourdeur dans les bras et les jambes, maux de tête très fréquents) qui sont disparus les uns après les autres durant l'analyse.

Ce garçon avait perdu son père à l'âge de neuf ans. Il n'aimait pas son père qui avait été très agressif envers lui et avait trompé sa mère. Par ailleurs, sa mère, à laquelle il était très attaché, craignait que son fils n'ait des tendances homosexuelles. Un de ses professeurs, alors qu'il avait 12 ans, en avait fait naître, chez elle, le soupçon. Ce professeur prétendait que cet enfant développait des attitudes féminines et il conseillait à sa mère d'interrompre les leçons de peinture qu'elle lui faisait donner. Peu de temps après cet incident, avec l'arrivée de la puberté, notre sujet commençait à faire des rêves érotiques où il avait des relations conjugales avec sa mère et ses rêves revenaient encore et faisaient surgir beaucoup d'angoisse. Ce jeune homme concluait donc qu'il était fixé à sa mère et faisait de cette fixation la cause de ses échecs dans ses relations avec les jeunes filles. Ce diagnostic lui était confirmé par un ami et confident de son âge qui le dominait et pratiquait auprès de lui le faux-féminin sous sa forme castratrice et culpabilisante. Il reliait quelques-uns de ses symptômes physiques, par exemple ces lourdeurs qu'il ressentait dans les jambes et les bras à ce qu'il appelait sa passivité, conséquence, selon lui, de sa fixation à sa mère. Il avait un grand idéal à la mesure de ses capacités intellectuelles et de la richesse de son affectivité, mais il interprétait cet idéal comme un symptôme de la manie des grandeurs. Ces attitudes auto-destructrices s'expliquent du fait que ce jeune homme avait substitué à l'image d'un père aimant dont il n'avait aucune expérience, celle d'un juge agressif qui le culpabilisait. Ce juge, il l'incarnait dans une série de règlemen-

tations extérieures et artificielles et faisait dépendre l'estime de lui-même de sa fidélité à suivre cette règlementation tracassière et obsédante. Ses représentations de la sexualité dégageaient de la tristesse : il s'identifiait volontiers, dans ses fantaisies, à une prostituée, et son sexe y apparaissait comme étranger à lui.

En apparence, nous étions donc en présence d'un cas très clair de fixation et d'identification à la mère et telle était l'image que plusieurs projetaient sur lui. Ce n'est pas cette hypothèse, toutefois, que nous avons adoptée, mais plutôt celle d'une névrose d'abandon (agressivité et mort prématurée du père – affection inquiète avec soupçon d'homosexualité de la part de la mère). Cette névrose d'abandon expliquait, aussi, le besoin anormal de pleurer chez notre sujet. Pour nous, ce garçon était parfaitement viril et attaché à sa mère par un sentiment tout à fait normal. Toutefois, le doute qui le rongeait au sujet de sa virilité avait été renforcé par une série de maladresses, d'interprétations hâtives de la part d'adultes qui lui renvoyaient son inquiétude sous la forme d'une certitude. Dans cette thérapie, nous avons utilisé notre concept d'homosexualité symbolique pour aider ce jeune homme à se débarrasser, en la vivant, de la fausse image qu'il se faisait de lui-même, qui était la cause de ses symptômes physiques, et pour renforcer sa virilité qui ne demandait, pour oser être, qu'à être reconnue. Pour nous, ses rêves incestueux s'expliquaient non par une fixation à la mère, par un Oedipe non résolu, mais comme un moyen de mettre un terme aux soupçons de sa mère au sujet de ses tendances homosexuelles. Nous nous sommes servis, aussi, de notre concept de faux-féminin pour identifier le type d'influence castratrice que cet ami, qui le dominait, exerçait sur lui.



Cet exemple nous montre que, en face de l'apparence d'une tendance homosexuelle chez un jeune homme ou d'un cas d'homosexualité plus ou moins vécue, ce serait une solution et un traitement simplistes de le détacher des sentiments qui, par hypothèse, l'attacheraient à sa mère d'une manière anormale et de chercher à lui faire adopter par volonté et extérieurement des attitudes soi-disant viriles. D'autant plus que ce type d'affectivité, nous le répétons, n'a rien à voir directement avec le masculin et le féminin, mais est une caractéristique de l'humain que l'on rencontre tout aussi bien chez le jeune homme que chez la jeune fille.

Cette forme de l'affectivité est, en général, la conséquence d'un manque d'affection compréhensive éprouvé dans l'enfance, qui se traduit, à l'adolescence, au niveau de l'instinct et engage la sexualité. Cette carence chez le jeune homme servira d'appât à l'homosexuel adulte et, chez la jeune fille, elle est souvent à l'origine de ces expériences hétérosexuelles prématurées qui ressemblent à un viol.

Ces réflexions nous conduisent à l'analyse des réactions de l'adulte en face de ce type d'adolescents et de jeunes gens dont nous venons d'esquisser le profil psychique. C'est la nature de ces réactions de l'adulte en face de ce type d'adolescents qui déterminera la maturité de cet adulte et la qualité de ses rapports avec les autres classes de jeunes. C'est, le plus souvent, un adulte qui fait de ces jeunes gens des homosexuels, soit par la corruption, soit par le rejet, soit par des complicités plus ou moins conscientes à l'intérieur du système faux-féminin et de ce que nous avons appelé le délire du médiocre. Il est donc important d'étudier la nature des réactions de l'adulte dans le rapport adolescent-adulte, puisque c'est par ce lien qu'une génération prépare à lui succéder celle qu'elle a engendrée, puisque c'est par ce lien que la connaissan-

ce se transmet et que c'est en lui qu'elle trouve l'origine de son objectivité ou de sa subjectivité, de son authenticité ou de son inauthenticité.

Déterminons, d'abord, la série des attitudes possibles de l'adulte en face de l'adolescent et de la jeunesse en général. A un extrême, il y a l'inverti qui cherche à corrompre et pour qui l'adolescent que nous venons de décrire est un homosexuel dès qu'il a réussi à le séduire. Il est étonnant que des hommes intelligents et habiles dans l'analyse des sentiments comme Gide et Perfitte n'aient jamais soupçonné que la réalité puisse être plus complexe que ne le présupposent leurs conclusions simplistes. A l'autre extrême, c'est le sentiment paternel qui n'est pas nécessairement facile, spontané et que l'homme, qui est orienté normalement vers l'autre sexe et qui a des enfants, n'est pas assuré de posséder sans aucun effort de lucidité et d'intégration des pulsions instinctuelles premières. Entre ces deux extrêmes, il y a un certain nombre de comportements où l'inconscient joue un grand rôle et se manifeste d'une manière négative à l'intérieur de phénomènes psychiques comme le délire du médiocre, la projection narcissisque, le système faux-féminin. Ce qui est particulièrement en cause, dans ces intermédiaires entre l'inversion et la paternité, c'est cette homosexualité inconsciente de l'homme normal dont parle Freud et qu'il rattache à la bisexualité primitive de l'être humain. Mais, ainsi que nous l'avons montré, la notion d'homosexualité inconsciente utilisée par Freud, si elle désigne une réalité que l'expérience vérifie, est ambiguë aussi longtemps que l'on y a pas distingué par des mots et des concepts différents la double direction, négative et positive, que peut prendre cette partie de la libido qui est orientée vers un objet du même sexe que soi. Le cas que nous avons étudié durant quatre ans et dont nous avons rapporté l'analyse au



chapitre X constitue une référence précieuse pour la compréhension de cette homosexualité inconsciente et de sa double orientation. Si nous accordons une telle importance à cette expérience, c'est à cause des conditions exceptionnelles dans lesquelles elle a été poursuivie. Au cours de cette expérience nous avons constaté deux choses : notre contre-transfert ressemblait, par bien des côtés, à un sentiment homosexuel, en ce sens que le symbolisme de notre sujet se situait au niveau de l'érotisme et conviait l'affectivité dans cette direction. D'un autre côté, souvent, les transferts que ce garçon établissait avec les autres faisaient surgir le faux-féminin comme système instinctuel, affectif et intellectuel.

A propos du contre-transfert, Fenichel écrit, dans son livre sur les problèmes de technique psychanalytique, que chez l'homme comme chez la femme les pulsions propres à l'autre sexe subissent un refoulement. Le rejet par l'homme de sa féminité homosexuelle passive et celui par la femme de son désir masculin du pénis constituent les obstacles les plus résistants que rencontrent le contre-transfert. Nous ne sommes pas entièrement d'accord avec Fénichel sur la nature de cet élément instinctuel érotique qu'il découvre au cœur du contre-transfert. Toutefois, nous croyons que c'est avec raison qu'il fait de cet élément le principe de la résistance au contre-transfert. Nous pensons, de même, que c'est l'analyse de cet élément qui permet de comprendre comment l'adulte est responsable de l'évolution de l'adolescent vers la maturité ou de sa régression vers le narcissisme et l'homosexualité.

Si nous ne sommes pas entièrement d'accord avec Fénichel sur la nature de cet élément érotique qui est utilisé comme résistance dans le contre-transfert, c'est que, à partir de nos expériences, s'il nous paraît conforme aux faits de parler pour tous les hommes d'une peur de la féminité homosexuelle

passive, il nous paraît également exact d'interpréter cet élément érotique redouté et refoulé non seulement comme la manifestation des pulsions déficitaires et régressives de l'homosexualité mais, aussi, comme une contribution de l'érotisme [1] au sentiment paternel et filial. Dans ce dernier cas, cet érotisme chez l'homme est le support symbolique, instinctuel et affectif, de l'identification au père et non la traduction, comme dans la résolution négative de l'Oedipe chez Freud, d'une identification à la mère. Il n'est pas, par conséquent, la manifestation d'une passivité féminine chez le garçon et d'une activité masculine chez la fille. Nous ne voulons pas dire que cet érotisme s'offre comme une option que, au sein de la normalité, on peut choisir de vivre. Il émerge plutôt à la manière d'un signe qui disparaît et se résorbe à l'intérieur de la signification qui l'interprète. Il n'est pas nécessaire, par ailleurs, que ce processus soit conscient, mais sans doute est-ce un avantage du contre-transfert de le faire apparaître au niveau du conscient. On parviendra à mieux saisir la partie positive et non sexuelle de cet érotisme si l'on admet, comme l'expérience le démontre, que l'érotisation d'un objet ne veut pas dire que cet objet est nécessairement un objet sexuel et que c'est le moyen choisi par l'instinct sexuel pour obtenir la satisfaction spécifique qu'il recherche et lui convient. En somme, nous renversons, ici, la théorie de la sublimation de Freud. Pour Freud, la plupart des sentiments et la majorité des activités intellectuelles et artistiques sont des sublimations de l'énergie sexuelle. Pour nous, sans nier l'existence de la sublimation au niveau de la pathologie, nous croyons plus conforme à la

1. Par érotisme nous entendons toujours, un mode de percevoir l'autre en utilisant le dynamisme de la pulsion sexuelle. Ainsi percevoir l'autre comme apte à l'amour sexuel, comme image qui évoque la sexualité. C'est une façon d'éprouver et non une compréhension. Cette perception ne signifie pas que l'autre est un objet pour la pulsion sexuelle.



réalité de penser que certains sentiments et activités qui ne sont pas, à la fin, sexuels, empruntent, en certaines circonstances, comme première étape de leur manifestation, le langage de l'érotisme.

De toute façon, la réalité du contre-transfert constitue, à notre avis, la donnée à partir de laquelle on peut évaluer la normalité, la structure et les lois de ce lien positif qui s'établit entre l'adulte et l'adolescent, lien qui est le fondement de la paternité véritable et de l'objectivité et de l'authenticité de la connaissance. Cette donnée, en effet, a l'avantage de pouvoir être isolée, circonscrite avec précision et contrôlée scientifiquement et c'est, croyons-nous, à partir des renseignements que nous fournit cette donnée que l'on peut intégrer ce que Freud écrit au sujet de la bisexualité de l'être humain, distinguer la vraie paternité de la fausse et constater que l'érotisme n'est pas la racine et le principe de cette distinction.

En nous référant à ce que révèle le contre-transfert, nous tenterons, maintenant, de définir la nature des divers comportements possibles de l'adulte, en face de l'adolescent ou du jeune homme du type que nous avons décrit, et cela à l'intérieur de cette zone qui se situe entre l'inversion proprement dite et la paternité véritable, zone intermédiaire à laquelle s'applique le concept d'homosexualité latente ou refoulée dont parle Freud. Cet adolescent ou ce jeune homme dont nous parlons et que nous avons décrit plus haut n'est pas un homosexuel mais son inconscient traduit d'une manière indirecte et symbolique un désir homosexuel et, par conséquent, sollicite l'inconscient de l'adulte dans la direction de l'homosexualité, en ce sens qu'il s'adresse à l'instinct pour lui demander « un amour exclusif, jaloux et érotique ». L'adulte peut se faire le séducteur de cet adolescent. Mais, il peut, au contraire, réagir par

la peur devant ces pulsions inconscientes qui sont réveillées en lui et qui, si elles n'étaient pas refoulées ou sublimées prendraient la forme d'une poussée de libido homosexuelle. C'est cette peur qui devient, alors, l'inspiration principale du comportement de l'adulte à l'endroit de cet adolescent. Ce sont des attitudes de ce genre que nous avons rencontrées au cours de l'analyse de ce cas type qui est à l'origine de cette recherche. L'étude de ces attitudes nous paraît, pour la compréhension et la prévention de l'homosexualité, plus importante que celle du comportement spécifique de l'inverti. Ce dernier comportement, en effet, semble bien trouver son explication dans ces déficiences psychiques qui s'expriment dans une forme de l'homosexualité inconsciente. Car, s'il est vrai que dix pour cent de la population mâle mondiale est homosexuelle, la cause de cette anomalie se découvre vraisemblablement du côté de cette catégorie d'adultes, beaucoup plus nombreux, qui vivent une homosexualité qu'ils refoulent, refoulement qui est à l'origine des liens inconscients, narcissiques ou agressifs, qu'ils établissent avec des jeunes gens, liens qui poussent ces jeunes du côté de la déviation homosexuelle, refoulée ou vécue.

Si nous comprenons bien Freud, il affirme que l'homosexualité inconsciente, refoulée avec succès, est à l'origine de l'amitié, de la camaraderie, de l'esprit de corps et de l'amour de l'humanité en général et que c'est la faiblesse de ce refoulement qui conduit au délire et au narcissisme. Nos expériences nous obligent à rejeter cette hypothèse d'une homosexualité commune à tous et refoulée dont sortiraient, fatalement, si le refoulement perd de son efficacité, de la régression, du narcissisme et des bouffées de pensées délirantes. Ce qui est commun à tous les hommes et à toutes les femmes, c'est une érotisation possible du même sexe que soi, laquelle pourra



prendre deux directions opposées dont l'une conduira à l'homosexualité et l'autre au sentiment paternel, maternel et filial. C'est sur ce fond affectif et instinctuel que s'enracine la connaissance et c'est en lui que réside la garantie et l'explication de l'objectivité et de l'authenticité de l'opération intellectuelle, qualités indiscernables au niveau des mots, des concepts et du contrôle purement social (années d'études, diplômes, titres) de la culture.

Ces réflexions nous retournent au problème que nous posions plus haut au sujet du rôle de l'adulte vis-à-vis d'un certain type d'adolescent. Freud a proposé l'hypothèse d'une homosexualité latente chez toute personne normale. Nous avons précisé qu'il était plus conforme à l'expérience de supposer, chez toute personne normale, la capacité d'érotiser le même sexe que le sien. Nous irons plus loin encore. S'il est possible de distinguer des degrés dans la normalité, la plus grande normalité se situe du côté où la capacité de cette érotisation occasionnelle et temporaire n'est pas réprimée, mais acceptée et vécue pourvu que cette érotisation soit comprise comme l'expression symbolique du sentiment paternel, maternel et filial. Ainsi, en présence d'un certain type d'adolescents et de jeunes gens, il n'y a, pour l'adulte, qu'une manière de communiquer avec la vie profonde : accepter la possibilité d'une composante érotique à l'intérieur de cette relation pour l'intégrer au sentiment paternel, maternel et filial. C'est ce qui apparaît, en tous les cas, dans l'expérience du contre-transfert telle que nous l'avons vécue dans plusieurs psychothérapies de jeunes hommes. Ces constatations confirmaient la remarque de Fenichel sur la peur de l'homosexualité comme résistance. D'ailleurs, comment pourrait-on comprendre autrement le contre-transfert en présence de ce type d'adolescents et de jeunes hommes, qui, inconsciemment, utilisent une af-

fectivité très érotisée pour manifester un besoin d'affection qui vient de l'enfance et n'est pas érotique ? Dans cette rencontre l'adulte projette, et c'est un sentiment normal, sur cet être jeune qui le lui rappelle, son passé, son adolescence, sa puberté. La libido joue un rôle dans cette projection, de même que le sentiment de l'avenir, dans le sens d'une prolongation de son moi au-delà de la mort, dans un être qui lui ressemble et qui, à son tour, se reproduira. Cette libido, en certaines circonstances, peut s'érotiser mais n'est pas de l'homosexualité, aussi longtemps qu'elle ne se détache pas du mouvement qui l'a fait apparaître. L'homosexualité perverse tend à détruire l'être jeune et son destin autonome. Mais l'adulte peut réagir contre cet érotisme par la culpabilité et l'angoisse et, pour retrouver sa sécurité, devenir agressif à l'égard de l'adolescent et le culpabiliser. L'homosexualité perverse et vécue, d'un autre côté, est le consentement à cet érotisme pour le vivre. Ce choix homosexuel impose à l'adolescent une fixation prématurée de sa libido qui arrête son développement et implique, chez l'adulte, l'adoption d'un système affectif qui s'élabore en dehors des normes du modèle psychique que nous avons défini au début de cet ouvrage. Mais la peur de l'érotisme, en présence du même sexe que soi peut être utilisée pour entrer dans le faux-féminin qui est, dans ce cas, la répression du désir homosexuel au profit des satisfactions psychiques qui sont, dans la perversion, le moteur de l'érotisme homosexuel.

On a trop longtemps considéré l'homosexualité comme une fatalité, une déviation exclusivement sexuelle, une réalité statique, un virus que l'on a ou que l'on n'a pas. Mais le jour où l'on a commencé à regarder l'homosexuel comme un malade, au lieu de le voir comme un pécheur, on a cru que, du point de vue de la connaissance scientifique, le principal était fait.



En réalité, on ne faisait que changer la forme du soupçon et de la condamnation.

Notre position est tout autre. L'homosexualité prend naissance dans le normal et on y rencontre des tendances qui, redressées, identifiées et satisfaites dans le normal sont une source d'enrichissement et la meilleure défense contre l'homosexualité. En affirmant que l'homosexualité est une maladie, on prétend que cette orientation ne relève pas de la liberté et que ce n'est pas par volonté que l'on peut la changer. Et sans doute a-t-on raison en autant que l'on exclut pas de la guérison un recours nécessaire à une forme d'option morale et ontologique, à une loi du comportement comme celle que nous avons définie par notre modèle psychique, à un usage de l'intelligence conforme aux règles positives de la théorie du symbolisme. Notre distinction entre l'homosexualité symbolique et perverse implique cette compromission morale, ontologique et intellectuelle. On a constaté qu'il était très difficile de guérir l'homosexualité. Cette difficulté s'explique, dans le cas de l'homosexualité perverse, par cette démission de la personnalité globale en face des normes de l'affectivité naturelle et des lois de l'esprit.

Le moment est venu de conclure cette étude de l'homosexualité dans ses rapports avec le sentiment paternel, maternel et filial et le problème de l'objectivité de la connaissance.

Si on analyse la nature fine de la paternité telle qu'elle se révèle dans ses expressions extrêmes, on découvre qu'elle est un sentiment et une science. Ces deux aspects de la fonction paternelle sont infiniment liés, de telle sorte que la partie sentiment n'est en possession de tous ses moyens qu'au moment où elle a été déployée, transformée et intégrée par la partie science. La partie sentiment connaît donc deux moments. Le premier moment apporte à l'intelligence une

matière à analyser ; le deuxième est le résultat de cette analyse, ce qui est vécu affectivement après l'intervention de l'intelligence. C'est durant la première étape que l'homosexualité, consciemment ou inconsciemment, s'offre comme une option et il y a un commencement de déviation homosexuelle, si cette première étape est perçue comme la forme authentique et définitive du sentiment paternel, maternel et filial. Ce qui constitue le caractère fascinant ou angoissant de la première étape c'est qu'elle s'élabore sous le régime des lois de l'inconscient, tout particulièrement celle de l'exclusion de la dimension temporelle, et qu'elle subit la pression des pulsions narcissiques. Durant ce premier moment du sentiment paternel, c'est l'imagination, et non l'intelligence, qui est la faculté de connaissance et c'est l'image qui commande l'idée et non l'idée qui suscite l'image. Les images animent le sentiment et celui-ci stimule la prolifération des images. Il se peut que le surmoi surgisse avec la culpabilité pour achever dans un être ce processus de rupture avec le réel et le soustraire définitivement à son contrôle. On comprendra que l'adulte qui, en présence de l'adolescent, du jeune homme et de la jeune fille, ne réussit pas à sortir de cette première étape du sentiment paternel, réagira par la fuite, l'agressivité, le faux-féminin ou l'homosexualité et sera incapable de jouer le rôle essentiel qui lui revient dans l'évolution des jeunes esprits, vers la connaissance objective, authentique, capable d'abstraire, sans cesser d'être enracinée dans le réel.



# CONCLUSION

Dès le début de cet ouvrage nous avons fixé l'objet précis des recherches qui nous l'ont inspiré : découvrir les conditions instinctuelles et affectives de l'objectivité du discours conceptuel. Dans cette optique de l'objectivité, la vieille définition d'Aristote du phénomène de la connaissance, *devenir l'autre en tant qu'autre*, conserve toute sa valeur et il est bien difficile d'en concevoir une autre qui, avec la même concision, résumerait les aspirations essentielles de l'intelligence humaine en face du réel. Cette définition ancienne a aussi cet avantage de rappeler, en un temps où l'on exalte tant la subjectivité et les forces irrationnelles qui paraissent en constituer l'essence, que c'est un idéal séculaire de l'être humain d'en arriver à une connaissance toujours plus exacte de ce qui l'entoure, de l'autre humain et de lui-même. Mais à quelles conditions cet idéal est-il réalisable ? La philosophie critique, au cours de l'histoire, s'est demandé si l'esprit humain, à travers ses concepts et les mots qu'il invente pour les traduire, était en mesure de rejoindre une réalité extra-mentale. Kant a répondu négativement à cette question et installé un doute permanent au cœur du réalisme spontané de la conscience humaine. Mais le problème des conditions subjectives d'un contact objectif avec le phénomène, et de la traduction correcte de cette rencontre, est antérieur à celui d'un choix entre, par exemple, l'idéal réaliste formulé par Aristote dans sa définition

de la connaissance et la problématique critique de Kant. C'est à ce problème des conditions subjectives de l'objectivité que cet ouvrage espère avoir apporté une solution. Pour construire cette réponse, nous avons utilisé des méthodes d'analyse, d'expérimentation et d'élaboration théorique, celles de la psychanalyse, qui relèvent davantage de la démarche scientifique que de l'intuition et de la prospection métaphysique.

Toutefois, cette manière de penser est loin d'être étrangère à celle de la philosophie ou de se proposer de dénoncer la valeur irremplaçable de la sagesse philosophique. Elle vise, plutôt, à partir de la neutralité scientifique, à définir, d'une façon acceptable par tous, les conditions d'un exercice correct de l'activité philosophique et à démontrer la nécessité de cette activité en s'appuyant sur une conception purement opérationnelle d'un psychisme modèle. Cette façon de voir se développe tout naturellement en un regard critique et sélectif en face des systèmes philosophiques, non pas en raison de principes qui relèvent de l'intuition métaphysique, mais d'exigences qui relèvent de l'expérimentation scientifique. C'est ainsi que l'on peut montrer qu'une métaphysique réaliste peut faire vivre un subjectivisme dissimulé, mais quasi absolu et, par ailleurs, qu'une métaphysique idéaliste peut être la justification, dans l'absolu, d'un inconscient omniprésent qui déforme tous les rapports du conscient avec les données de l'expérience ou, au contraire, l'expression d'un souci de dépister toutes les déformations nées de l'inconscient pour obtenir la plus grande objectivité.

Dans le deuxième tome de cet ouvrage, nous aborderons l'étude de ces problèmes philosophiques et de plusieurs autres pour en examiner la portée, du point de vue de l'équilibre humain et pour établir, en utilisant les expériences et les théories élaborées dans ce premier tome, comment l'activité



philosophique est essentielle à l'intégration du psychisme humain. Déjà, nous avons montré que le langage, pour élaborer ses significations, s'appuie sur un symbolisme qui s'incarne dans la biologie, l'instinct et l'affectivité de l'individu ; nous avons montré que l'on peut dégager de la pratique de la psychothérapie une image idéale du bon fonctionnement du psychisme humain ; nous avons, enfin, distingué deux grandes catégories de caractère universel, sous lesquelles on peut classer toutes les structures inconscientes qui supportent les significations du langage conscient ; la relation père-fils, mère-fille, d'une part, et le faux-féminin d'autre part. On peut facilement apercevoir que ce symbolisme, ce modèle psychique et ces catégories de l'inconscient, pensés et construits à partir d'une expérimentation étrangère à toute option métaphysique, ont des implications morales, qu'ils sont en rapport avec l'univers des valeurs et sont parties intégrantes de l'acte de comprendre. C'est la nature de ce contenu philosophique que nous nous proposons de développer dans un prochain ouvrage.

## TABLE DES MATIERES


| | | |
|---|---|---|
| INTRODUCTION | | 9 |
| Chapitre I | Modèle psychique | 17 |
| Chapitre II | Une théorie du symbolisme | 27 |
| Chapitre III | L'homosexualité | 39 |
| Chapitre IV | La théorie de Freud | 47 |
| | Freud et la théorie du symbolisme | 50 |
| Chapitre V | L'homosexualité comme symbole | 57 |
| Chapitre VI | Le faux-féminin | 65 |
| Chapitre VII | L'érotisme et le faux-féminin | 75 |
| Chapitre VIII | La castration et le faux-féminin | 81 |
| Chapitre IX | La culpabilité et le faux-féminin | 87 |
| Chapitre X | L'homosexualité et le faux-féminin | 91 |
| Chapitre XI | L'homosexualité symbolique comme méthode (analyse d'un cas) | 99 |
| Chapitre XII | Pensée délirante et pensée normale | 125 |
| | 1. Le vrai et le faux délire | 127 |
| | 2. Les délires limites | 131 |

Chapitre XIII Les origines de la pensée objective à l'adolescence ..... 147

Chapitre XIV Le narcissisme ..... 163

Chapitre XV Le transfert ..... 181

Chapitre XVI Le contre-transfert ..... 203

Chapitre XVII L'homosexualité et le problème de la connaissance ..... 211

1. Examen critique de la théorie freudienne de l'homosexualité ..... 219

2. La relation affective et instinctuelle normale entre l'adolescent et l'adulte, fondement de l'objectivité de la connaissance ..... 234

CONCLUSION ..... 251

*Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie « Les Editions Marquis Ltée » quinze mai mil neuf cent soixante et onze pour les « Editions Leméac ».*

## JACQUES LAVIGNE ET L'OBJECTIVITÉ SES CONDITIONS INSTINCTUELLES ET AFFECTIVES

Philosophe qui a marqué de ses méthodes et de ses travaux une génération d'étudiants et de penseurs, Jacques Lavigne, théoricien savant et minutieux des conditions instinctuelles et affectives de l'objectivité, restitue et approfondit magistralement la pensée freudienne en dénonçant les simplifications abusives et vulgaires des prétendus disciples-vulgarisateurs.






AUTRES OUVRAGES PUBLIES SOUS LA RESPONSABILITE DE LA COOPERATIVE DE PUBLICATION DE RECHERCHES SUR L'HOMME —
C.P. 671, Station Outremont, Montréal 154.

Claude Brodeur
DU PROBLEME DE L'INCONSCIENT A UNE PHILOSOPHIE DE L'HOMME — deux volumes.
Institut de Recherches Psychologiques, Montréal.

Evelyn Dumas
DANS LE SOMMEIL DE NOS OS
Editions Leméac, Montréal.

Aimée Leduc
LES LOISIRS DU PERSONNEL ENSEIGNANT (Cahier)
Centre de Recherches sur l'Opinion Publique, Montréal.

Lionel Robert
LE COMITE DE CITOYENS D'HOCHELAGA-MAISONNEUVE (Cahier)
Centre de Recherches sur l'Opinion Publique, Montréal.

# L'OBJECTIVITE, SES CONDITIONS INSTINCTUELLES ET AFFECTIVES

JACQUES LAVIGNE